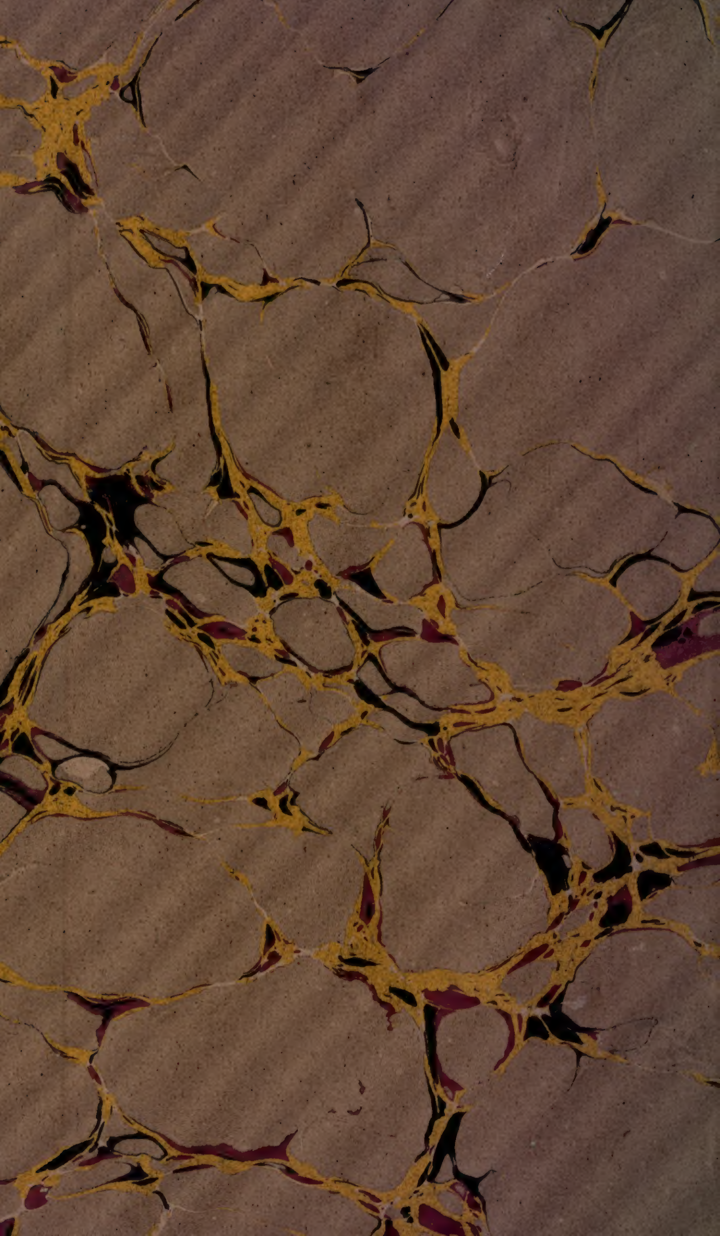




SPECTACLES

CONTEMPORAINS

Il a été tiré à part, sur papier de Hollande, vingt exemplaires numérotés des *Spectacles contemporains*.

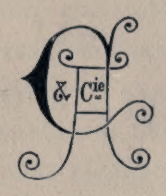
Ces exemplaires sont mis en vente au prix de 8 francs.

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD.

Vte E.-M. DE VOGÜÉ
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

SPECTACLES

CONTEMPORAINS



PARIS
ARMAND COLIN ET Cie, ÉDITEURS
5, RUE DE MÉZIÈRES



AVANT-PROPOS

J'ai essayé de fixer dans ce livre quelques moments de l'histoire contemporaine.

L'Angély, qui vivait par curiosité, ne s'ennuierait pas dans le temps où nous sommes. Depuis trois ou quatre ans surtout, le théâtre du monde s'est mis en frais pour contenter les spectateurs. Il semble que ce théâtre soit sujet, comme les autres, à des intermittences dans l'invention et la réussite. La direction s'endort parfois sur un grand succès; elle se réveille après un certain temps, on dirait qu'elle a conscience de notre lassitude devant une pièce languissante. Elle renouvelle les vieilles affiches et congédie les

*

acteurs usés; elle élargit la scène et plante de nouveaux décors.

Il y a vingt ans, on a vu se dénouer sur ce théâtre une des plus émouvantes tragédies de l'histoire; ayant frappé ce grand coup sur l'imagination des hommes, la direction s'est reposée. Nous avons connu la série des années maigres. Sans surprises et sans secousses, l'Europe se cristallisait dans la forme nouvelle qu'elle venait de recevoir. Certes, l'observateur pouvait toujours se divertir aux menus incidents de la comédie humaine; elle ne fait jamais relâche. Il y avait çà et là quelques belles scènes dramatiques, localisées en Turquie, en Russie. Mais elles n'affectaient pas le plan général des affaires du monde. On n'apercevait point ces changements essentiels d'idées, d'horizons, de choses et de personnes, qui annoncent aux esprits les plus distraits le commencement d'une autre pièce.

Depuis quelques années, l'Histoire ne mérite plus ce reproche d'inactivité. Elle met en jeu ses plus prodigieux ressorts pour nous intéresser. Le théâtre est tout au travail de la pièce nouvelle. Si ce n'est pas encore elle que nous voyons, c'en est

du moins le prologue. L'Allemagne nous a montré d'inoubliables spectacles, suivis d'une évolution sociale qui inquiète ou réjouit tout ce qu'il y a d'êtres pensants. Pour décrire la vie de ce pays depuis trois ans, ce ne serait pas trop d'un Shakes-peare doublé d'un Montesquieu. La Papauté a repris au sommet de l'Histoire une place dont on la croyait dépossédée à jamais. Il ne lui faudrait qu'un coup de génie pour revoir ses grands jours d'autrefois; elle paraît hésiter entre les deux camps sociaux qui se partagent le monde actuel; c'est une question de savoir si elle ne décidera pas la victoire en faveur de celui où elle jettera le poids de son autorité morale. L'Asie et l'Afrique, simultanément ouvertes, détournent les efforts de l'Europe et changent toute sa politique; depuis les siècles où la Grèce et Rome accomplissaient leur mission, on n'avait pas vu de pareilles annexions au noyau de civilisation supérieure; on n'en avait jamais vu d'aussi vastes et d'aussi rapides.

De nouvelles façons de penser correspondent à ces modifications de l'équilibre géographique et politique. Si l'on pouvait lire au fond des intelli-

gences comme on lit les journaux et les cartes, on admirerait sur toutes choses l'amplitude et la soudaineté des transformations intellectuelles, durant ces dernières années. Mais cet ordre de recherches est délicat, sujet à controverses; et, tandis que l'évidence nous contraint à reconnaître les ruines matérielles, on convient moins aisément des ruines d'idées; on défend ces mortes longtemps après qu'elles ont cessé d'exister, on refuse d'apercevoir leurs héritières. Il faut attendre quelque temps encore avant d'esquisser dans un livre la physionomie de la pensée contemporaine; il faut se borner aujourd'hui à regarder les spectacles qui la préparent.

C'est ce que j'ai voulu faire dans ce volume, pour quelques-uns des événements les plus significatifs du temps présent. Le dessein apparaîtrait mieux si ces morceaux détachés formaient des chapitres liés entre eux; ils diffèrent de forme et d'accent; les uns traduisent l'impression directe d'un fait; les autres résument l'étude d'une situation. Malgré ces différences extérieures, le lecteur y reconnaîtra peut-être la suite d'une même investigation; il retrouvera une curiosité de même

nature à Rome, à Berlin, à Pétersbourg, en Asie, en Afrique. La curiosité toute seule serait une pauvre disposition d'esprit pour observer l'histoire; je ne me suis pas interdit d'apprécier les faits, de rechercher leurs conséquences possibles. Personne ne s'étonnera si ces conséquences sont presque toujours envisagées du point de vue des intérêts français.

Je ne me dissimule pas que cet exclusivisme national est une cause de trouble pour le jugement. Nous touchons ici à l'une des angoisses les plus vives de la conscience contemporaine, à un écueil infranchissable pour la pensée la plus libre. La philosophie de l'histoire, comme celle de la nature, relève chaque jour davantage son point d'observation et l'abstrait de plus en plus de toute attache de sentiment; elle habitue nos esprits à considérer les phénomènes d'un lieu supérieur à tous les intérêts particuliers, de Sirius, comme l'on dit. Cependant un instinct invincible, créé par une longue tradition, nous commande de rapporter toutes nos conclusions aux intérêts de la Patrie. Pour qui s'examine sincèrement, il y a parfois bien de la difficulté à

concilier ces deux principes de nos jugements. De là des manques de logique, des hésitations, des contradictions. Acceptons-les. Je ne sais comment les hommes auront pris parti sur cette scission de la raison et du cœur, dans cent ans d'ici ; mais, au moment de l'évolution où nous sommes, le choix est plus impossible encore que la conciliation ; celui qui éliminerait un des deux principes ne serait pas compris, parce qu'il ne se comprendrait pas lui-même.

C'est là d'ailleurs une difficulté que l'intelligence rencontre à chaque instant sous d'autres formes. Le sage raisonne pertinemment des phénomènes au milieu desquels il se meut ; il les explique par le jeu inéluctable des lois naturelles ; il sait la vanité de nos illusions sentimentales. Cherchez bien tout au fond de ce sage ; vous y trouverez quelque amour, quelque faiblesse secrète qui détermine tous ses actes, déroute et contredit ses théories. C'est par là qu'il est homme ; et c'est par là qu'il se fait écouter ou lire, quand il s'adresse aux autres hommes. Convenons si l'on veut que l'amour de la Patrie est une faiblesse intellectuelle ; mais essayons d'imaginer ce qu'il y

aurait d'inhumain, partant d'inintelligent, dans la raison qui prétendrait nous persuader après avoir perdu toutes ses communications avec notre cœur.

Ce serait une entreprise odieuse et ridicule. Un peu d'inconséquence philosophique est préférable. En écrivant ces pages, j'ai regardé le monde extérieur du mieux que j'ai pu, souvent avec admiration, presque toujours avec sympathie, mais sans me défendre contre ce mouvement réflexe qui ramène toujours les yeux sur la douce France.

Paris, janvier 1891.

SPECTACLES CONTEMPORAINS

AFFAIRES DE ROME [1]

Il y a neuf ans, en février 1878, j'assistais dans la chapelle Sixtine à l'exaltation de Léon XIII. On avait longtemps balancé entre deux projets : un couronnement dans Saint-Pierre, avec toute la solennité et l'apparat des anciens jours, ou

1. Je prie le lecteur de se reporter au moment où ces pages furent écrites, au printemps de 1887. Le prince de Bismarck était alors l'arbitre du monde : il venait de clore le Kulturkampf; il écrasait d'une main les socialistes; il tendait l'autre aux catholiques; et l'on croyait au Vatican que cette main condescendrait à relever le pouvoir temporel. Le Saint-Siège était au plus vif de ses engagements avec l'Allemagne, engagements poussés beaucoup plus loin qu'une réserve respectueuse ne me permettait de l'indiquer. Le légat pontifical, Mgr Galimberti, revenait de Berlin en triomphateur : tout respirait au Vatican la joie et les espérances qu'avaient fait renaître les procédés du chancelier allemand. Simultanément, les évêques américains arrivaient à Rome; ils y apportaient un premier plaidoyer en faveur du mouvement ouvrier, ils proposaient les questions sociales à l'attention de

une modeste cérémonie dans l'étroite chapelle du Vatican. Au dernier moment, on s'était résigné à la seconde solution, comme à la plus convenable au malheur des temps. Et tout semblait donner raison aux conseillers timides. Quelques jours auparavant, l'Italie venait d'ensevelir au Panthéon le roi qui l'avait faite. C'était la prise de possession suprême de la capitale; la douleur nationale respirait l'orgueil du triomphe. Rome était tout attentive au bruit de ces magnifiques obsèques; on pouvait la croire indifférente à la fête domestique du Vatican, à l'avènement de ce vieillard d'une réputation discrète, que rien encore n'avait ébruitée. D'autres vieillards l'apportèrent sur la *sedia gestatoria*; ils se serraient autour de lui dans l'enceinte exiguë de la Sixtine. C'était une pompe sourde et morne. Quelques fidèles, quel-

l'Église. — Ce rapprochement me suggéra quelques réflexions; je les publiai dans une *Revue*. Des personnes pieuses s'en affligèrent; d'autres y virent un rêve chimérique. Des opinions considérables me signalèrent les illusions où j'étais tombé; je me promis de laisser dans l'oubli un travail de circonstance. — Quatre années ont passé. On sait ce qui reste dans le monde de la politique suivie par le prince de Bismarck, ce qui reste au Saint-Siège de cet appui allemand où il croyait retrouver sa force. On sait aussi comment les questions sociales se sont imposées à la sollicitude de la curie romaine. Je réimprime aujourd'hui cet écrit tel qu'il fut publié d'abord, sans y changer un mot. Ceux qui auront l'indulgence de le lire connaissent la marche ultérieure des événements; ils décideront sur quels points ces événements ont détruit ou confirmé mes impressions de 1887.

ques curieux, des *reporters* anglais et américains qui dessinaient sur leurs calepins. Du haut de la voûte, d'autres spectateurs regardaient, sévères et presque irrités, ceux-là : Michel-Ange leur a donné toute la tristesse de sa pensée. Les Sibylles, les Prophètes semblaient jeter des prédictions mélancoliques au cortège qui troublait leur repos ; ombres pâlies que chaque jour décolore, leur témoignage avertissait ces ombres vivantes que le temps n'épargne aucune grandeur. Les cloches ne sonnaient pas ; c'était mieux ; si elles avaient parlé, on eût attendu d'elles un bruit de glas. Beaucoup d'entre nous se demandaient s'ils n'assistaient pas à une fin plutôt qu'à un commencement ; plus d'un infidèle était venu là en se disant : « Ne manquons pas d'aller voir, c'est peut-être le dernier. »

Je reviens à Rome, après ces neuf années ; et ce que j'aperçois tout d'abord sur l'horizon de la ville éternelle, c'est la figure démesurément grandie de ce vieux prêtre. Dans toutes les paroles qui tombent des bouches les plus graves, il n'est question que du Pape, de son pouvoir, de sa signification européenne. Il suffit d'ouvrir un journal ou de traverser un salon politique, pour comprendre que le Vatican est à cette heure l'un des principaux centres diplomatiques de l'Europe, celui auquel viennent aboutir le plus d'affaires

et des plus considérables. Un envoyé du Pape arrive de Berlin, du lieu où la destinée a aujourd'hui ses grands ateliers; il en arrive comblé d'honneurs, fort de toutes les caresses que les forts lui ont prodiguées; tous les yeux sont fixés sur cet ambassadeur d'un trône anéanti. L'Italie subit en ce moment une crise gouvernementale des plus laborieuses, par suite de la chute du ministère Robilandt; à peine si cette crise détourne l'attention des observateurs étrangers, celle même des hommes d'État du royaume : elle préoccupe surtout les esprits par ses rapports étroits avec la partie engagée d'une rive du Tibre à l'autre.

Duel silencieux, patient, duel ecclésiastique et italien. Aucun éclat brutal ne le trahit à une vue superficielle; mais pour peu qu'on en connaisse les péripéties, on le retrouve au fond de toutes les questions. Alors le regard qu'on promène sur Rome, des hauteurs du Pincio, s'attache invinciblement à ces deux palais, Quirinal et Vatican, affrontés sur leurs collines respectives. Charmes et souvenirs de la noble ville, tout s'efface devant l'intérêt du drame invisible. On croit entendre la sape souterraine, cheminant de l'une à l'autre de ces deux lourdes citadelles, les contre-mines et les retours offensifs de l'assiégé, acculé là-bas entre le fleuve et la montagne, à l'ombre de Saint-Pierre. On croit voir les deux adversaires échan-

ger leur défi muet, durant leurs promenades solitaires sur ces terrasses d'où ils peuvent s'entre-regarder, de la loge du Belvédère aux jardins du Quirinal. Les pierres de ces palais ont une singulière éloquence, car elles personnifient deux forces, deux mondes opposés. L'une de ces forces est toute morale, faite du je ne sais quoi qui vaut le canon ; c'est par cela surtout que le drame nous passionne, en dehors même de toute attache de foi. Nous autres gens de France, nous n'assistons jamais sans passion à la lutte d'une idée pure contre les faits matériels ; alors même que le principe ne nous agrée pas, qu'il s'agisse de l'erreur d'un savant ou du rêve fou d'un révolutionnaire, nous reconnaissons dans cette façon de combattre quelque chose de fraternel.

C'est une raison de plus d'en parler à des lecteurs français. On ne saurait entretenir trop souvent notre pays de ces affaires catholiques, ce qui veut dire universelles. Indifférente ou mal renseignée, l'opinion vulgaire n'y voit que des querelles de sacristie. C'est un grand tort. Ces affaires touchent à nos intérêts les plus immédiats, et, par delà les intérêts nationaux, à l'avenir du monde civilisé. D'ailleurs, tout ce qu'on entend aujourd'hui à Rome ramène la pensée à ces problèmes : les conditions présentes de la papauté,

les lendemains probables de l'institution. Entre tant de pages d'histoire qui se lèvent vivantes du sol romain, l'esprit revient sans cesse à cette page mystérieuse, il s'emplit des réflexions qu'elle suscite. Je me hasarde à proposer quelques-unes de ces réflexions. Je n'ignore pas ce que le sujet comporte de délicat. Il commande le respect dans la façon de dire, la prudence dans la façon de juger des personnes et des traditions très augustes. J'espère ne m'écarter ni de l'un ni de l'autre. Mais je n'eusse pas abordé cette étude, si je n'étais certain d'y apporter une indépendance absolue, une pensée dérobée à toute discipline de paroisse ou de parti.

I

Nos compatriotes ont quelque peine à se bien représenter les conditions du conflit entre la papauté et l'Italie. Ceux du camp religieux sont sujets à tomber dans une erreur historique, ceux du camp irréligieux dans une erreur d'optique.

Pour les premiers, la dépossession du Saint-Siège, consommée en 1870, est une abomination unique, un de ces cataclysmes qui interrompent la suite de l'histoire et marquent l'avènement de

l'esprit de ténèbres. L'Italien le plus dévoué à la cause pontificale ne saurait ressentir d'aussi grands mouvements de surprise et d'indignation. Il est mieux préparé à comprendre que la chute du pouvoir temporel fut le dernier épisode, le plus considérable si l'on veut, de l'évolution qui a noyé les petits États féodaux dans les grandes agglomérations nationales. Comme l'a dit M. A. Leroy-Beaulieu, « l'effondrement de la petite monarchie papale, que Pie IX et l'épiscopat dénonçaient aux politiques, aussi bien qu'aux croyants, comme un fait inouï et sans précédents, n'était qu'un cas particulier d'une loi générale, inflexiblement appliquée à toute l'Europe, à Cologne et à Liège, comme à Avignon et à Rome. La sécularisation des États de l'Église a naturellement suivi la sécularisation des évêchés ou des abbayes, partout achevée dès les premières années du siècle. » Cette façon de voir, difficile à faire accepter chez nous aux consciences catholiques, s'accorde dans la péninsule avec une conception du principat romain très ancienne, plus familiale peut-être, mais moins surhumaine que la nôtre. Pour ses voisins immédiats et pour ses sujets, le domaine de l'Église n'a jamais eu le caractère sacré, inviolable, que la piété lui prête au nord des Alpes. Tandis que nous négligions volontiers la nationalité de ce domaine pour ne considérer

que le fief de Saint-Pierre, dérobé à toutes les vicissitudes politiques par une appropriation mystique, l'Italie voyait avant tout dans le patrimoine ecclésiastique une terre italienne, dans le prince des Romains un prince italien, au même titre que les autres. Jadis, Rome avait fait partie de la fédération guelfe, comme les principautés ou les républiques similaires; depuis que la fédération s'est amalgamée en un seul État, cette province doit suivre le sort commun. L'Italie estime de bonne foi que son droit historique est absolu, supérieur au droit contingent des suzerains pontificaux.

Autre est l'erreur des radicaux français. S'ils avaient le bonheur de tenir un pape prisonnier, ce serait moins le roi que le prêtre qu'ils poursuivraient de leur colère; ils croiraient n'avoir rien fait en le dépossédant du temporel, leur passion continuerait à s'acharner contre le représentant du principe spirituel; et ils prêtent leurs sentiments aux Italiens. Or, je ne vois rien de pareil chez ces derniers. Ils sont antipapalins, ils ne sont pas antipapistes. Ils ont accompli un acte politique qu'ils jugeaient nécessaire, mais ils ne le compliquent pas d'une croisade confessionnelle. A part quelques groupes avancés et la canaille de Rome, qui insulta les restes de Pie IX, les Italiens ne font guère ce qu'on appelle chez

nous de l'*anticléricalisme*; en tous cas, le gouvernement n'en fait pas, sauf par manière de représailles contre le Vatican, et la majorité du pays ne l'y pousse jamais. Bien au contraire, ce peuple fin et sensé comprend que la papauté est une de ses grandes forces et sa plus belle parure; il cherche le moyen d'enchâsser ce diamant de famille dans le nouveau diadème, il serait désolé de le perdre ou d'en ternir l'éclat. On le vit bien aux craintes manifestées par le ministère royal en 1878, quand le conclave fit mine de vouloir émigrer. L'Italie et la papauté rappellent un de ces couples d'étoiles, faites des mêmes éléments et gravitant dans la même orbite, qui s'attirent et se repoussent longtemps avant de se souder l'une à l'autre.

Cette situation singulière assure au Saint-Siège de grands avantages dans une lutte en apparence si inégale. Il est dans la dépendance matérielle de son adversaire, mais ce dernier est dans sa dépendance morale. Le Pape embarrasse également cet adversaire par l'attaque ouverte, par l'inertie, par les avances paternelles. Léon XIII emploie tour à tour ces armes avec une habileté consommée, et chaque jour fortifie sa position défensive. Telle est du moins l'opinion des esprits réfléchis dans le camp italien; c'est uniquement sur leurs aveux que j'ai voulu fonder mes dires, pour cette partie de mon exposé. Le Pape désa-

grège lentement les forces de l'ennemi sur le terrain électoral. Il se garde bien de lever officiellement l'interdiction du vote, signifiée aux catholiques par son prédécesseur; les votes catholiques, ce sont des munitions douteuses, mais d'un grand effet moral, qu'il tient en réserve comme une menace; dans la pratique quotidienne, ces munitions sont prêtées à tous les alliés dont on peut attendre quelque service. On sait quelle est l'influence du clergé sur les populations rurales dans la péninsule. Ce clergé n'est jamais encouragé à susciter des candidatures d'opposition déclarée; mais presque partout les candidats de toutes nuances ont besoin de son appui; et cet appui se paye par des accommodements, par une modération relative vis-à-vis du chef de l'Église.

Ce n'est point d'ailleurs dans la composition du parlement que cette action du clergé se fait le plus vivement sentir; bien qu'on ait vu arriver naguère à Rome un député des Calabres, porté par une fort belle majorité « cléricale », avec un programme de conciliation entre le Saint-Siège et le royaume; et, chose piquante, ce député est un ancien garibaldien. C'est sur les élections des municipalités provinciales que se concentre jusqu'ici l'effort de l'Église. Les « municipes » représentent, au point de vue qui nous occupe, les tendances les plus conciliantes. Ce serait trop de

dire qu'ils sont acquis aux intérêts du Souverain Pontife; mais l'esprit provincial est hostile à toute nouvelle entreprise contre ce pontife, et désire qu'on lui fasse la vie plus douce. Cette réaction favorable est très compréhensible. Après la chaleur du combat et la victoire définitive, le peuple italien s'est retrouvé avec ses traditions séculaires; il a eu un retour de tendresse pour une institution désormais inoffensive et dont on ne se rappelle plus que les bons côtés. Si les Romains proprement dits sont encore animés de quelque défiance envers leur ancien maître, c'est plutôt le sentiment contraire qu'on trouverait à Turin, à Florence, à Naples, dans ces villes décapitées et mal consolées de l'être. Les serviteurs du royaume ajoutent, avec raison sans doute, qu'il ne faut pas s'exagérer l'efficacité d'un courant de réaction encore très platonique; mais ils en avouent l'existence, et c'est beaucoup. Ce courant portera peut-être un jour sur les bancs du parlement un parti organisé; il suffit, en attendant, pour gêner et modérer les politiciens de Monte-Citorio, les diplomates de la Consultà.

Tandis qu'elle accroît ses forces pour l'offensive, la papauté demeure inexpugnable dans ses retranchements. Elle ignore volontairement la loi des garanties, tout en bénéficiant avec sécurité de cette loi, sauf pour les clauses pécuniaires;

des motifs d'amour-propre et de nécessité plus forts que tous les engagements réciproques imposent au gouvernement italien le respect de ce contrat unilatéral. La situation peut se résumer en deux mots : la papauté n'a jamais besoin de ce gouvernement; il a besoin d'elle à toute heure et en tout lieu. A l'intérieur, le concours du clergé est indispensable à l'autorité civile dans toutes les grandes cérémonies, sous peine de blesser les habitudes dévotes des populations. On sait quels furent les embarras du Quirinal au moment de la mort de Victor-Emmanuel; sans la condescendance de Pie IX, les obsèques royales eussent été un scandale pour l'Italie. L'an passé, les régiments ont reçu de nouveaux drapeaux; cette solennité militaire eût manqué tout son effet sur les recrues italiennes, si les étendards ne s'étaient inclinés sous les bénédictions du clergé. Dans les provinces, la chose ne souffrit pas de difficultés; on se trouva plus empêché pour la brigade de Rome, réunie autour du souverain excommunié. Il fallut négocier une fois de plus avec le chef de l'Église, qui ferma les yeux, et la cérémonie religieuse eut tout l'éclat désirable. Ce besoin mutuel d'apaisement vient encore de se manifester dans les fêtes du Dôme à Florence; la vieille cathédrale n'eût pas reçu plus solennellement un roi protecteur de l'Église.

Mais c'est surtout à l'extérieur, depuis que l'Italie ambitionne de devenir une grande puissance colonisatrice, qu'elle a un besoin constant de son avant-garde cléricale. Une attitude hostile du patriarcat et des couvents italiens eût rendu impossible le voyage récent du prince de Naples à Jérusalem. Il y avait cependant un intérêt majeur, pour le prestige de l'Italie en Orient, à ne pas laisser aux seuls princes autrichiens l'avantage des honneurs qui leur sont rendus en pareil cas par des sujets de la maison de Savoie. Encore une prière à adresser au Vatican; il s'exécuta de bonne grâce, et ces honneurs furent accordés à l'héritier du royaume. En Afrique, l'Italie a essayé d'agir à Tunis, elle agit sur d'autres points, elle combat à Massaouah; le concours de ses prêtres et de ses moines, anciennement établis sur tout le littoral africain, lui est partout nécessaire; dans certaines régions, c'est là son principal, pour ne pas dire son seul instrument de règne. Le revers douloureux qui l'a si profondément émue lui commande aujourd'hui de faire appel à toutes ses forces morales, à tous les ressorts du patriotisme; il eût été déplorable pour elle que son clergé catholique, au dedans et au dehors, ne s'associât pas à cette émotion. Évêques et prêtres ont noblement fait leur devoir de citoyens; les églises retentissent de

prières et d'oraisons funèbres en l'honneur des braves soldats tombés à Dogali. A lire le discours de l'évêque de Crémone, on ne se douterait guère qu'il existe un dissentiment grave entre ce prélat et la patrie si chaleureusement glorifiée. Mais cette explosion d'enthousiasme n'était possible qu'avec la complicité du chef des évêques.

Il serait oiseux de multiplier ces exemples. La vie quotidienne, on le voit, est faite de compromis tacites entre l'Église et l'État; celui-ci demande des services, celle-là va parfois au-devant, l'État est toujours l'obligé. Il est lentement emprisonné dans ce réseau de concessions et d'avances; toile d'araignée, si l'on veut, mais tissée avec trop de patience pour ne pas devenir chaque jour plus gênante. Le royaume et la papauté forment un de ces mauvais ménages obligés de vivre sous le même toit; l'homme a des torts brutaux, la femme beaucoup de prises sur lui et beaucoup d'adresse à s'en servir; soit lassitude, respect humain ou horreur du tracas, le seigneur et maître, désarmé devant cette faiblesse obstinée, finit généralement par céder.

Ainsi notre enquête nous amène d'abord à constater la solidité des positions défensives occupées par le Souverain Pontife, l'habileté tactique avec laquelle il les étend. Ce qu'il est moins facile d'expliquer, mais ce qu'on sent très

bien à Rome quand on y observe l'ensemble des affaires publiques, c'est l'intensité du malaise résultant pour le jeune État de cette situation fausse; c'est la subordination constante de ses autres intérêts politiques à la difficulté principale qui les domine tous.

Une seconde question se pose aussitôt. Quel est l'objectif réel du Vatican? A quelles conditions désarmera-t-on des deux parts? Sur cette question si souvent agitée, les conjectures varient à l'infini et sont purement hypothétiques. On affirme qu'il existe dans le Sacré Collège trois groupes distincts, auxquels peuvent se rattacher la plupart des dignitaires de l'Église, sauf à tenir compte d'un certain nombre d'opinions intermédiaires ou insuffisamment fixées. Le premier comprend les anciens conseillers de Pie IX, intransigeants sur les droits historiques du Saint-Siège. Le second réunit les esprits plus politiques ou plus hésitants, disposés à chercher une transaction et à se contenter d'un minimum de domaine temporel; ce serait Rome pour les uns, un quartier de Rome pour les autres, la fameuse bande de terre du Vatican à Ostie, ou toute autre combinaison; de ce côté, autant de solutions que d'imaginations en branle. Le troisième groupe se résignerait à accepter la loi des garanties; on range dans ce parti quelques prélats assez hardis pour faire bon

marché de tout le passé, en se ralliant aux idées du père Curci; et, d'autre part, quelques vieillards faibles ou besogneux, las de batailler contre l'adversité, irrésistiblement tentés par les stipulations financières de la loi italienne. — Il est impossible de calculer la force respective de ces trois groupes; nous avons affaire à des personnes secrètes, la plupart ne se déclareraient qu'après l'événement. Je crois pourtant que la seconde catégorie est de beaucoup la plus nombreuse.

Au surplus, les sentiments de l'entourage pontifical n'ont à cette heure qu'une importance accessoire; la pensée de Léon XIII est surtout à considérer. Mais cette pensée est trop prudente, trop maîtresse d'elle-même pour livrer jamais le fond des résolutions ou de ses irrésolutions. Chacun s'efforce de la deviner, car on sent bien que pour elle le *non possumus* est désormais une formule de protocole, encore obligatoire dans les encycliques et les allocutions consistoriales, mais qui ne clôt pas la porte aux négociations et aux espérances modérées. Les vitrines des libraires romains s'emplissent de brochures à sensation sur ce sujet; elles témoignent de la préoccupation publique.

Une de ces brochures, *la Pensée intime de Léon XIII confiée à son successeur présumé* [1], passe

1. *Il pensiero intimo di S. S. Leone XIII, confidato al presunto suo successore.* Roma, 1887; Tipografia Metastasio.

pour refléter des vues en faveur au Vatican. L'auteur suppose un colloque entre le Pape et le cardinal destiné à lui succéder. Léon XIII fait un tableau attristé du relâchement de la foi, du progrès des doctrines subversives dans la chrétienté et particulièrement en Italie; il déplore la lutte politique, legs de son prédécesseur, qui détourne le pasteur du souci exclusif des âmes et le met en opposition avec une partie de son troupeau; il expose son idéal, une étroite union entre le pouvoir spirituel et les pouvoirs temporels pour refréner les passions anarchiques; il déclare que le bonheur de sceller l'alliance entre ces deux pouvoirs sur le sol italien ne lui est pas réservé, que son pontificat est encore condamné au *non possumus*, les temps et les esprits n'étant pas mûrs pour le sacrifice; mais il exhorte son successeur à faire vaillamment ce sacrifice, pour grouper autour de la papauté toutes les forces morales et conservatrices d'un monde qui menace ruine. Une publication récente de M. de Cesare conclut à peu près dans le même sens ; cet écrivain attend la conciliation d'un parti conservateur qui se reformerait dans le parlement, qui rendrait une retraite plus facile au Souverain Pontife, devenu le protecteur moral de la royauté et de la patrie italienne[1].

1. R. de Cesare, *l'Évolution historique de la papauté et de l'Italie*, dans la *Revue internationale* du 25 mars 1887.

Je dirai plus loin combien ces façons de voir me semblent insuffisantes, et pourquoi elles me paraissent à côté de la véritable question catholique. En ce moment, je me borne à recueillir les opinions et à les exposer. Sans attacher plus d'importance qu'il ne convient aux brochures soi-disant inspirées, il faut les rapprocher de certains actes et de certaines paroles du Saint-Père, il faut tenir compte du sentiment régnant dans les divers milieux romains. D'après tous les indices, au cours de ces dernières années, le temps opérait sur l'esprit de Léon XIII ; cet esprit de tant de ressources cherchait peut-être une transaction honorable, il l'eût du moins envisagée sans révolte si on l'avait proposée. Sans doute, et pour me servir du langage théologique qui eût couvert la retraite, le Pape n'aurait pas abandonné la *thèse*, la revendication intégrale du pouvoir temporel; mais il eût discuté l'*hypothèse*, c'est-à-dire une transformation de ce pouvoir. En dehors des points de dogme, la chancellerie pontificale est accommodante sur le fond des choses, pourvu qu'on ne touche pas à son vocabulaire consacré. Une combinaison — *per combinazione*, on sait quel rôle ce mot joue dans le parler et dans l'esprit d'un Italien — n'était pas impossible à imaginer : co-souveraineté, investiture, ou toute autre formule respectueuse qui eût laissé au roi les

réalités concrètes, au Pape l'illusion et la majesté des mots. J'indique seulement le champ infiniment large des suppositions; l'atmosphère en est saturée à Rome, elles ont dû passer par-dessus les murailles du Vatican, elles y mûrissaient peut-être, quand un incident imprévu a soudain rouvert les anciens horizons, relevé les courages fléchissants, ranimé chez le pontife les longs espoirs et les vastes pensées. L'Allemagne est entrée en scène dans la question romaine.

II

C'est le plus grand fait de ces dernières années et le chef-d'œuvre d'un maître ouvrier. La stupéfaction qu'il a provoquée au premier instant, dans les organes les plus graves de notre presse, avait quelque chose de bien triste ou de bien réjouissant, selon l'humeur qu'on apporte au spectacle des affaires humaines. Cette stupéfaction prouvait, d'une part, combien la préoccupation exclusive des intérêts matériels a diminué chez nous le sens des grandes forces morales, de leur rôle dans le monde ; et, d'autre part, combien nous connaissons imparfaitement le génie de M. de Bismarck, malgré l'étude constante que nous en faisons. Cet

homme est un maître dans son art, parce qu'il s'applique, comme tous les grands artistes, à l'imitation exacte de la nature. La nature ne laisse aucune force inutilisée pour le gouvernement de l'univers; elle les oppose, et l'univers se maintient par l'équilibre toujours changeant de ces énergies contraires. Notre admirable adversaire procède comme elle dans le gouvernement diplomatique du monde. Sa chancellerie est un laboratoire où il ne cesse de capter les forces de toute espèce, soit pour les employer directement à son œuvre, soit pour les neutraliser les unes par les autres. On voit les gens de la politique, en d'autres pays, dresser tout d'abord la liste des idées et des hommes qu'il leur faudra combattre; si on les interrogeait sur les motifs de leurs exclusions, ils n'auraient rien à répondre, sinon qu'ils jouent la partie d'échecs avec les pièces blanches et qu'ils doivent exterminer les pièces noires, ou réciproquement. Le plus souvent, leur antipathie porte bien moins sur les idées adverses que sur les hommes qui représentent ces idées, et avec lesquels il est messéant de se rencontrer. M. de Bismarck ignore ces raideurs et ces dégoûts. Il ne combat qu'à la dernière extrémité, et, dans le moment même qu'il combat, il rêve aux moyens d'apprivoiser son ennemi pour en faire un serviteur. Comme le charmeur hindou, il ne se lasse

pas de siffler aux serpents; il sait que les plus méchantes bêtes se résoudront à ramper vers lui, fascinées par la jatte de lait qu'il leur tend. Nous l'avons vu adapter successivement à sa main tous les ressorts de notre époque, ceux mêmes qui avaient blessé cette main et qui devaient être les plus odieux à son tempérament. Voici qu'en dernier lieu il rouvre son pays aux ordres monastiques. Mais il excepte les jésuites; d'où la foule conclut qu'il ne peut pas les souffrir. J'imagine que cette milice avisée n'est pas très inquiète d'une exception si flatteuse. M. de Bismarck sait qu'aujourd'hui comme au temps de Montaigne, « c'est merveille combien de part ce collège tient en la chrétienté »; il n'ignore pas le parti qu'on peut tirer de cette Église dans l'Eglise, puissance subordonnée, mais distincte. S'il se réservait de traiter séparément avec elle pour l'intéresser dans ses desseins, bien naïf qui s'étonnerait de cette acquisition d'une force nouvelle; il faudrait plutôt s'étonner que l'infatigable collectionneur n'y eût pas pensé.

Revenons à la papauté. Le chancelier s'est aperçu que la première force religieuse du monde était disponible, sans emploi temporel; elle pouvait le servir au dehors et au dedans; depuis longtemps, peut-être même au plus fort de la querelle, il a dû se dire : « Elle sera mienne. » Et il a saisi

la première occasion favorable pour le transport de cette force dans son laboratoire. Une difficulté se présentait, qui eût arrêté un politique vulgaire : M. de Bismarck avait pour d'autres fins un besoin égal de l'Italie. L'opération simple eût été de choisir entre ces deux éléments, réfractaires l'un à l'autre. Le chancelier a préféré l'opération complexe et doublement avantageuse : réunir ces éléments dans sa main, les tenir d'autant mieux par une émulation de craintes ou d'espérances. Si nous avions sous les yeux les négociations échangées entre le cabinet de Berlin et les deux chancelleries de Rome, nous n'y trouverions qu'une paraphrase sérieuse de la scène immortelle entre Célimène et les marquis. Plus on étudie la politique actuelle sur les deux bords du Tibre, plus on la voit tout absorbée dans un même effort des deux rivaux. Le Vatican sollicite une promesse formelle de l'Allemagne pour le rétablissement du pouvoir temporel, et comme il espère cette promesse, il s'engage. Le Quirinal demande l'assurance contraire, et comme il se flatte de l'obtenir, il s'engage. A ces importunités, chaque jour plus pressantes, la réponse amicale est toujours la même :

Mon Dieu ! que cette instance est là hors de saison,
Et que vous témoignez tous deux peu de raison !
Je sais prendre parti sur cette préférence...

Hâtons-nous d'ajouter que la poursuite de la grandeur temporelle ne suffit pas à expliquer l'empressement de la Curie vis-à-vis des avances de l'Allemagne. Avant tout, et personne n'a le droit d'en douter, le Père des fidèles a vu dans cette bonne fortune le bien d'une partie de son troupeau. Qui oserait le blâmer de s'être montré pacifique et déférent? La discussion de ce qu'on appelle déjà « la politique allemande de l'Eglise » ne peut porter que sur une question de mesure. Cette mesure n'a-t-elle pas été dépassée? N'est-il pas à craindre que l'amitié du pontife, trop bien servie par ses négociateurs, ne prenne une apparence de docilité? J'en appelle à tous ceux qui ont suivi les affaires de Rome depuis quelques mois, à ceux-là surtout qui les ont suivies à Rome, qui ont surpris l'allégresse et les espérances de certains conseillers, magnétisés par les promesses ou par les aigles rouges du grand enchanteur. Tous m'accorderont que le courant nouveau emporte la barque de saint Pierre avec une rapidité croissante. Vers quels écueils? Je ne veux répondre qu'en résumant les objections formulées par de très bons esprits. A leur estime, si M. de Bismarck a fait un peu de chemin vers Canossa, les nonces en ont fait davantage vers Varzin.

Une alliance intime entre la papauté et l'empire allemand ne peut être qu'un accident. Cette

alliance n'est justifiée ni par une longue tradition dans le passé, ni par l'espoir de créer cette tradition dans l'avenir. Pour le passé, toute l'histoire répond clairement; le Saint-Siège s'est appuyé tour à tour sur le roi Très-Chrétien et sur le roi Catholique, jamais sur le César germanique. Bien au contraire, le Pape fut toujours le chef et le défenseur naturel du monde guelfe contre l'empire gibelin. Chaque fois qu'il a transigé avec ce dernier, son prestige et ses intérêts en ont souffert. Sans doute, les querelles du moyen âge ne sont plus que des souvenirs archéologiques; mais une institution comme le pontificat romain doit compter plus que toute autre avec la majesté des souvenirs et la perpétuité des maximes. Ce rapprochement, qui n'a pas eu de veille, n'aura pas de lendemain. Il serait absurde d'attendre que l'Allemagne protestante fît du soutien de la papauté un des dogmes de sa politique nationale, une de ces obligations aux racines profondes, parce qu'elles sont tirées d'un sentiment populaire ou d'un intérêt permanent. Ce n'est que l'intermède imaginé par la fantaisie d'un homme de génie; et cet homme est septuagénaire, le décret commun ne lui permet plus de longs engagements. Lui disparu, les fils de Luther retomberont dans leur indifférence, pour ne pas dire leur prévention, à l'égard de ce que leur père appelait la Babylone romaine.

Le Saint-Siège aura-t-il du moins retiré des avantages durables de ces bonnes grâces d'un instant? Il en a d'abord espéré le rôle magnifique d'arbitre international. Plût au ciel que cet espoir se réalisât! ce serait le plus grand progrès accompli depuis longtemps dans le monde. Mais les temps ne semblent pas venus. Le cas particulier qui devait faire précédent, le litige entre l'Allemagne et l'Espagne, était peut-être le seul où cet arbitrage pût s'exercer. Le Pape offrirait inutilement ses bons offices à la république française, possédée de la manie anticléricale, à l'Italie, qui récuserait un adversaire, à l'Angleterre, si ombrageuse pour son Église établie, à la Russie schismatique, à la Turquie musulmane. Sur tous les points où des complications sont le plus à craindre, je ne vois que des États hostiles à l'Eglise romaine, peu désireux de grandir son influence ; la seule annonce d'une intervention pareille soulèverait le sentiment national et religieux, à Londres, à Moscou, à Stamboul ; à Berlin, il a fallu l'omnipotence du chancelier pour faire taire ce sentiment.

En second lieu, le Souverain Pontife a compté sur l'appui de l'empire pour ses revendications contre l'Italie. Il s'est flatté que le nouveau Charlemagne allait venir le protéger contre un autre Didier. M. de Bismarck ne fait jamais métier de

protecteur, pas même d'arbitre; il est courtier de son état, c'est lui qui le dit. Ses courtages ne réussissent pas toujours, mais il les fait toujours payer comptant. On a vu plus haut quelle est sa situation réelle vis-à-vis des deux clients qui plaident devant lui. Il tient la balance par le centre du fléau, il borne son action à des pressions alternatives sur les deux bras de ce fléau, pour maintenir l'équilibre; il n'aura garde de charger brusquement l'un des plateaux. Cependant, le temps presse; si le chancelier ne donne pas une sanction effective à ses bonnes paroles, ce n'est point l'Allemagne qui se souciera de les ratifier après lui. Pense-t-on que, d'ici à quelques années, sa politique générale lui permette de sacrifier l'Italie pour restaurer le trône pontifical? Si ce miracle doit s'accomplir, nos défiances sont bien injustes. Nous l'attendons. S'il ne s'accomplit pas, le plus clair bénéfice de l'intervention allemande aura été d'envenimer les rapports entre la papauté et le royaume, de retarder et de rendre plus difficile la réconciliation de famille, l'accord direct dont on envisageait la possibilité au début de cette étude.

Reste la considération déterminante pour le cœur du Saint-Père, la pacification de l'Église d'Allemagne. Ici, il faut se rendre, le résultat est obtenu. Mais ne l'eût-il pas été sans les démarches complaisantes de la curie romaine? M. de Bis-

marck était arrivé à un de ces tournants de sa politique parlementaire où il a besoin à tout prix de l'appoint d'un groupe malmené jusque-là. Cette fois, il s'agissait du groupe catholique. On peut croire que le chancelier était décidé d'avance à lui céder dans la mesure nécessaire pour s'assurer le vote du septennat. Si, par impossible, la papauté n'existait pas, si M. Windthorst n'était que le chef d'une secte presbytérienne assez forte pour envoyer cent députés au Reichstag, M. de Bismarck n'en eût pas moins négocié directement avec ses adversaires, comme il l'a fait tant de fois; il eût consenti les mêmes concessions, sans prendre la peine d'aller les faire viser à Rome. Nous ne sachons pas qu'il ait coutume de s'informer du nom du marchand quand il a quelque chose à acheter. Il a mis la papauté en tiers dans le contrat parce qu'il lui convenait, pour mille raisons, d'acquérir cette force, parce qu'elle lui facilitait le marché; peut-être eût-il cédé davantage à la résistance têtue des catholiques allemands. Je veux bien que, pour faire acte de courtoisie, il ait accordé quelques points secondaires aux négociateurs du Saint-Siège; c'est là une menue monnaie diplomatique; mais sur le fond du débat, avec ou sans intervention du Pape, les catholiques avaient gain de cause du jour où le chancelier s'était promis d'obtenir leur vote; ce

jour-là, les lois de mai furent biffées dans son esprit. Si ce raisonnement est fondé, on ne voit pas bien ce que la papauté a gagné en se substituant aux députés du centre pour défendre, vis-à-vis de leur souverain, des droits qu'ils eussent reconquis tout seuls; on voit très bien ce qu'elle y a perdu.

Elle s'est jetée dans ce qu'on appelle « l'arène parlementaire » pour faire rendre à César 172 millions de marks et 47 000 recrues. La manœuvre était hardie; elle a scandalisé les libéraux de tous les pays, effrayé tous les gouvernements qui comptent des électeurs de la religion romaine; d'autre part, elle a frappé les imaginations, elle pouvait rehausser le prestige de la puissance pontificale. Ce sont des inconvénients et des avantages sujets à discussion. Une immixtion de l'Église dans la politique, sous forme de conseils donnés à ses enfants, n'a rien qui nous choque en principe; l'Église est une grande association, nous lui souhaitons les mêmes droits qu'aux autres, ses membres ont toute licence de consulter leurs chefs spirituels. Seulement on eût voulu qu'elle choisît un autre terrain pour frapper ce coup d'éclat; il est fâcheux que son premier acte de cette nature ait eu toute l'apparence d'un marché. Enfin, cet acte ne pouvait se justifier que par un succès d'obéissance foudroyant.

C'est toujours chose hasardeuse de mettre à l'épreuve cette arme imposante, mais d'effet incertain, une grande autorité morale dont on vous fait crédit. Jusqu'à ces derniers mois, nous tenions les catholiques allemands pour les plus soumis des fils de l'Église; nous eussions répondu de leur déférence empressée à tous ses conseils, aussi bien que de leur obéissance passive à ses prescriptions dogmatiques. Il faut rabattre un peu de cette opinion après expérience faite. L'obéissance religieuse reste entière; la déférence politique a été molle, languissante, point du tout unanime. Encore quelques essais pareils, et ces troupes sacrifiées pourraient bien lâcher pied. Quel accueil les nonces rencontreraient-ils à la porte du chancelier, le jour où ils s'y présenteraient les mains vides et sans amener des soldats? On a mortifié les chefs du centre, ces vieux combattants qui portaient depuis quinze ans le poids du jour et de la chaleur; on a traité par-dessus leurs têtes. Ce sont des hommes; il est à craindre que leurs cœurs blessés s'ouvrent à un sentiment bien humain : celui d'une armée qui voit des négociateurs de cour arriver à la dernière heure, recueillir le fruit de ses fatigues, rester sourds à ses plaintes, et réserver toutes les prévenances pour l'ennemi de la veille. Ce grand parti du centre estime qu'il aura encore bien des batailles à livrer

pour ses intérêts particuliers; on lui donne congé, on le laisse en l'air, en lui signifiant qu'un traité de paix si profitable à Rome doit suffire à le contenter. Sinon dans les actes solennels, du moins dans les confidences et les publications inspirées, on se déclare satisfait de la condition faite aujourd'hui aux catholiques en Allemagne. Qu'on prenne garde aux mauvais arguments de tribune que cette satisfaction pourrait suggérer ailleurs. Il existe, en dehors de l'Allemagne, des gouvernements qui luttent à grand'peine, et sans beaucoup de conviction, pour maintenir des concordats; si quelque ministre facétieux allait prendre au mot la cour de Rome et lui dire : « C'est donc là votre idéal? Que ne le disiez-vous, au lieu de nous laisser user notre popularité à défendre vos droits? Nous allons vous octroyer la liberté comme en Prusse; sachez-nous autant de gré qu'à M. de Bismarck. »

Et ce ne sont là que les moindres dangers parmi ceux auxquels la nouvelle politique du Saint-Siège l'expose. Le plus menaçant, c'est l'engrenage, qu'on me passe le mot. On ne sait jamais jusqu'où l'on sera tiré quand on a mis sa main dans la main du chancelier; elle est de fer, comme tout l'homme. Depuis que les envoyés du Vatican courent les routes d'Allemagne, ils doivent bien connaître les légendes de ce pays; ils

ont pu méditer le grand mythe du moyen âge, l'aventure du docteur Faust : il demanda à Méphistophélès de lui rendre pour un jour la jeunesse et la force ; de service en service, le vieil homme vendit au terrible compagnon toute son âme, pour la vie terrestre et pour la vie éternelle. On peut déjà mesurer avec quelle désinvolture et quelle rapidité M. de Bismarck compromet son allié dans la plus haute question de doctrine politique, celle où le choix de la papauté aura des conséquences infinies, comme j'espère le démontrer par la suite. Le 23 mars, le chancelier disait dans le Parlement : « Pour moi, les tendances subversives se ressemblent absolument, qu'elles viennent du côté de l'Église ou du côté du monde, qu'elles soient répandues par des socialistes laïques ou par des démocrates en soutane. Le Pape et l'Empereur ont à cet égard les mêmes intérêts. Ils doivent résister de concert à l'anarchie, d'où qu'elle vienne. » Le 21 avril, l'orateur est plus catégorique et plus tranchant; après quelques mots flatteurs à l'adresse du Pape, « cet homme honnête et puissant qui réside à Rome », il formule tout un programme en deux lignes : « Je me réjouis de voir les deux autorités, l'autorité temporelle et l'autorité spirituelle, combattre d'un commun accord la démocratie. » Vous lisez bien, il ne s'agit plus de « tendances subversives »,

« d'anarchie »; c'est le combat contre la démocratie, sans phrases, avec la complicité de l'Église. Et l'on n'a pas protesté à Rome contre cette parole, la plus grave qui puisse tomber à cette heure sur les degrés du trône de saint Pierre.

Au point de vue des rapports internationaux, la partie liée avec l'empire allemand ne serait pas moins périlleuse, si l'on s'y engageait trop avant. Cet empire exerce dans le monde une hégémonie incontestée, il l'exerce durement; par cela même, quiconque se laisse entraîner dans son orbite se condamne à froisser beaucoup d'intérêts. Est-ce là une perspective enviable pour le Père commun, pour celui qui a besoin de tous et dont tous ont besoin? Depuis quelque temps surtout, l'état de l'Europe est si précaire, les divisions et les défiances se sont tellement envenimées, qu'une puissance neutre comme celle de l'Église ne saurait pencher d'un côté sans déchaîner contre elle les suspicions et les ressentiments. De mauvais bruits ont couru; l'Église aurait été sollicitée d'employer son influence à germaniser certaines provinces récalcitrantes sur la Vistule ou sur le Rhin. Nous voulons tenir ces rumeurs pour absurdes; la prudence et l'équité de Léon XIII nous sont garantes qu'il n'ira jamais jusqu'à s'entremettre dans ces expériences ethnographiques, qui doivent se poursuivre librement, à l'abri de toute

ingérence extérieure. Mais c'est déjà trop que de pareils bruits aient pu trouver créance. Toutes les nations sont intéressées à l'exacte neutralité du Saint-Siège; l'une d'elles, la France, y est doublement attentive. Nous avons prouvé assez clairement notre volonté de vivre dans d'honnêtes rapports avec l'Allemagne, pour qu'il soit inutile de recourir à des hypocrisies de langage qui ne trompent personne : tant que la situation actuelle ne sera pas détendue, les amis trop intimes de notre voisine nous seront quelque peu suspects. Ceci d'ailleurs n'est point particulier au temps présent et à nos deux nations; c'est l'ABC de la diplomatie de se tenir en garde contre les voisins, et, par voie de conséquence, contre les trop grands amis des voisins. Si la cour de Rome se plaçait dans cette dernière catégorie, si quelque grief positif coïncidait avec cette attitude, comme cela a failli se produire dans le différend soulevé au sujet de la protection des missionnaires en Chine, quelles armes l'Église ne donnerait-elle pas à tant d'ennemis qui la guettent chez nous? Jusqu'ici, devant sa politique conciliante et irréprochable, ils sont réduits à des criailleries stupides, à un voltairianisme d'estaminet. Le jour où par mégarde elle blesserait la fibre nationale, il n'y aurait plus qu'un sentiment dans notre pays; derrière la France de 1793, Rome trouverait la France de 1682.

III

Dès qu'on est amené à toucher les rapports de l'Église avec notre pays, une objection se lève, et j'en reconnais toute la force. La cour de Rome, en tant qu'elle agit comme puissance politique, doit-elle encore se préoccuper de la France? Peut-elle espérer de vaincre l'hostilité systématique des pouvoirs actuels? Toujours dupe de sa longanimité vis-à-vis de nous, n'a-t-elle pas le droit et le devoir de chercher ailleurs le bon vouloir que nous lui refusons?

Certes, la fille aînée de l'Église ne donne pas beaucoup d'agrément à sa mère. Nous reprochons à cette mère d'être sensible aux caresses des autres, et nous n'avons à lui offrir que des coups. Ceux qui la conjurent de patienter sont réduits à la leurrer d'espérances qu'ils ne partagent guère; attendez, disent-ils, ce pays ne peut manquer de nous revenir, nous restaurerons tous les bons principes, nous ramènerons dans vos bras une fille repentante. Je crois voir le fin sourire des Italiens quand on leur propose ce billet à La Châtre. Je ne veux pas plaider notre cause avec d'aussi pauvres arguments. Non, rien ne fait prévoir la conversion de la France, si l'on

entend par là un retour aux traditions du passé. L'esprit sectaire et taquin ne semble pas près de disparaître dans la majorité de nos assemblées, dans les conseils de nos gouvernants. Tout présage à la religion de nouvelles épreuves. Avant de demander compte à l'Église de sa politique, il n'est que juste de désavouer bien haut les erreurs de la nôtre. Si je ne m'arrête pas à cet examen de conscience, c'est qu'il a été fait bien des fois, et tout dernièrement encore par M. E. Lamy, dans un de ces écrits qui ne laissent rien à dire[1]. Je m'approprie les conclusions de son travail. Mais après avoir déploré avec lui ces folies, après en avoir prévu la continuation, j'estime qu'on peut encore montrer le lien traditionnel qui enchaîne les destinées de l'Église et celles de notre pays.

Il est un premier point sur lequel tout le monde est d'accord. Dès que la France se répand hors de chez elle, elle redevient l'armée de l'Église; soldats révoltés dans la caserne, excellents au feu de l'ennemi. Et nul ne peut nous remplacer dans ce service. J'ai vu longtemps à l'œuvre, dans le Levant, les missionnaires de toute nationalité; je viens de consulter des observateurs impartiaux, très informés du mouvement religieux dans

1. *La Politique religieuse du parti républicain,* par M. E. Lamy, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 janvier 1887.

le monde entier; l'avis est unanime. D'autres communions chrétiennes font de louables efforts; des catholiques d'autres races pénètrent chez les infidèles et essayent de rivaliser avec nous; le Français seul réussit pleinement. Je n'hésite pas à reproduire une comparaison familière que j'ai entendue; elle rend énergiquement l'idée, c'est le principal : « Le missionnaire français, me disait-on, supplante les autres comme le lapin supplante le lièvre. » Pourquoi? C'est qu'alors même qu'il ne prêche pas une doctrine religieuse, le Français a le don inné de l'apostolat. Nous avons été colonisateurs : je ne sais si nous le sommes encore; mais nous sommes *missionnaires*, nous avons le génie du prosélytisme. Qu'il porte au dehors une marchandise, une idée politique ou une foi religieuse, le Français n'a pas d'égal pour la propager. Dans nos colonies, d'autres introduisent le capital, l'industrie, le travail agricole, et se substituent promptement à nous au cœur de nos conquêtes. Nous n'y portons que nos idées, notre langue, et neuf fois sur dix, ce sont nos prêtres qui s'en chargent. Il est ingrat, sans doute, ce métier d'éducateurs; mais elle est belle, la ruche d'abeilles où depuis tant de siècles nous faisons pour d'autres la cire qui éclaire le monde et le miel qui le nourrit.

Au cours de ces dernières années, après l'expul-

sion des ordres religieux, nos missions un moment languissantes ont été revivifiées. Elles recueillaient les bannis qui apportaient la sève de l'arbre à ces branches lointaines. Dans le Levant, en Afrique, dans l'extrême Orient, nos grand'gardes ont doublé, elles ont conquis les meilleures positions. Je sais bien qu'il est question d'une loi meurtrière, qui tarirait le recrutement de ces éclaireurs pour reverser dans le rang quelques conscrits médiocres. On se refuse à penser que cette faute puisse être commise. Les expériences du Tonkin et de l'Annam nous ont appris qu'un missionnaire, avec ses néophytes et son école, vaut parfois un régiment en temps de guerre. En temps de paix, il assimile ces peuples mieux que tous les bureaux coloniaux, par la persuasion et souvent par la leçon du martyre. Plus d'un Annamite ou d'un Chinois s'est dit sans doute, en retournant le mot fameux : « J'en crois des témoins que j'égorge. » Et là-bas, qui devient chrétien devient Français. Je n'insiste pas : ici encore j'ai été devancé par un observateur très informé, qui a représenté notre pays dans l'extrême Orient; il traçait naguère le tableau de notre situation en Chine, pour arriver à cette conclusion : « La colonie française est infime en Chine, et la majeure partie du commerce, fort important du reste, que nous y fai-

sons, est entre les mains des maisons étrangères. Heureusement nous avons les missionnaires; si nous ne les avions pas, notre pays ne tiendrait pas en Chine une plus grande place que les puissances européennes de second ordre [1]. »

L'Église connaît bien que notre concours lui est indispensable; plutôt que d'en troubler le fonctionnement, elle vient de renoncer avec sagesse, dans cette même Chine, à une intervention directe qui lui tenait pourtant fort à cœur. Elle sait que partout, prêtre ou laïque, le Français qui ouvre une école au dehors travaille pour l'Évangile, c'est-à-dire pour elle; qu'il le veuille ou non, sa langue et les idées qu'elle exprime font cette besogne divine, alors même qu'il la réprouve; comme un vase où l'on peut mettre tous les poisons, mais qui répand partout où on le porte l'ancien parfum dont il est imprégné. L'Église a profité de cette alliance dans le passé, elle en profite dans le présent; elle en aura un besoin plus impérieux encore dans l'avenir, on le comprendra tout à l'heure, quand je traiterai de l'expansion du catholicisme. Même réconciliée avec l'Italie, l'Église ne trouverait pas dans les missionnaires italiens des instruments aussi effi-

1. *Les Missions catholiques en Chine et le protectorat de la France*, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 décembre 1886.

caces, aussi universels que ceux dont la France dispose; à moins qu'elle ne se résigne à être plus italienne que catholique, et nous allons voir combien son mouvement général l'emporte dans un sens contraire. L'Église ne voudra pas refroidir ses auxiliaires à la veille d'une entrée en campagne.

Ces raisons ne suffiraient peut-être pas pour convaincre la cour de Rome, si elle était un État comme les autres, traitant ses intérêts au comptant d'après le principe *do ut des*. Tel n'est pas le cas. L'Église est de sa nature un État mystique, elle se conduit par des vues pénétrantes qui embrassent l'avenir au-dessus du présent; on ne risque pas de l'étonner en lui demandant de négliger les effets contradictoires pour remonter jusqu'à l'unité de cause. On peut lui dire hardiment que si la France lui est indispensable en tant que missionnaire du catholicisme, elle lui sera nécessaire en tant que missionnaire de la démocratie, comme le levain est nécessaire au boulanger. Je crois à l'identité des grandes lois qui régissent le monde de la matière et le monde moral; je crois qu'il faut appliquer à la philosophie de l'histoire ces lois que la science vient de généraliser pour les organismes physiques. On ne guérit plus un mal par les contraires, ou par la saignée; on le guérit en lui demandant à lui-

même son propre remède. Nous sommes malades, je n'ai garde d'y contredire, mais nous le sommes comme le sujet de clinique, dévoué par une destination mystérieuse au service de tous; nous le sommes afin de fournir au vaccinateur le virus dont il a besoin pour ses inoculations sur tous ceux que notre maladie menace. De ce point de vue seulement, nous pourrons enfin découvrir une théorie raisonnable de la révolution que nous avons déchaînée sur le monde et de ses conséquences dernières. La maudire est un plaisir stérile et bien usé; voilà cent ans qu'on le fait à Rome, cela n'a pas avancé beaucoup. Il serait temps de se demander si les erreurs révolutionnaires furent autre chose que de l'évangile aigri, « la vérité dont on abuse », comme disait ce grand voyant de Bossuet, parlant de l'erreur en général; il serait temps de chercher avec l'Église, non plus les moyens de barrer le torrent, mais ceux qui peuvent lui rendre sa limpidité et sa vertu bienfaisante. Je ne veux pas pousser des idées qui ne sont pas mûres. Mettez encore des tombes, beaucoup de tombes; ceux qui regarderont par delà apercevront un jour la relation entre le développement du christianisme et la révolution française, comme nous apercevons la relation entre la fièvre éruptive d'un jeune corps et la croissance nécessaire de ce corps. Seule, aujourd'hui, l'Église

est inspirée d'assez haut pour discerner cette unité de cause dans les transformations qui renouvellent la France, le monde et l'institution catholique ; transformations dont l'initiative est partie de chez nous. Notre chère France royale a servi le christianisme, souvent à son insu, et en poursuivant d'autres intérêts ; notre chère France nouvelle le servira de même. La première devait fouler le monde de son épée, pour y porter la croix ; la seconde a eu commission de révolutionner ce monde, comme le laboureur de défoncer le champ, pour qu'après lui quelqu'un passe et sème. L'Église, qui garde la semence, ne doit pas perdre de vue le laboureur. Mais oublions notre pays. Considérons l'évolution politique de l'Église. Ceci exige quelques développements.

Les sociétés civilisées sont travaillées à l'heure présente par un double mouvement, qui les égalise au dedans, qui les dissémine au dehors. Elles deviennent démocratiques et cosmopolites. Avec plus ou moins d'intensité et de vitesse suivant les pays, les masses populaires font la conquête du globe. Au-dessus de toutes les agitations secondaires, ces deux mouvements bien caractérisés donneront aux historiens futurs la physionomie de ce grand siècle. Car c'est un très grand siècle, n'en déplaise à tous les cœurs qu'il a froissés dans de chères habitudes ; bien aveugles ceux qui le

quitteront sans être fiers d'y avoir vécu! Toutes les inventions merveilleuses de notre époque sont accommodées à ces deux exigences : elles servent les besoins et ajoutent à la force du plus grand nombre; elles suppriment l'espace et le temps.

La démocratie, à travers ses incertitudes et ses mécomptes, tend vers une fin unique : rendre les conditions de vie plus faciles et plus équitables pour la multitude des hommes. Durant la première période de son développement, on l'a amusée avec le libéralisme parlementaire; elle est lasse aujourd'hui de ce jeu de son enfance; elle découvre son véritable objet et n'a plus qu'un souci : la question sociale.

Le mélange des peuples européens et leur expansion sur le globe tendent vers une autre fin : répandre sur toute la planète la civilisation supérieure dont nous sommes dépositaires. A l'inverse de la démocratie, qui voit clairement son but, mais qui ignore les moyens de l'atteindre, le mouvement expansif — appelons-le cosmopolitisme, faute d'un meilleur mot — demeure en général indifférent à sa fin dernière, qui lui est voilée par des intérêts particuliers; mais il la sert par des moyens connus et d'une efficacité certaine.

Jamais peut-être l'humanité ne fut employée simultanément à deux tâches plus belles et plus

dignes de son effort; jamais elle n'en poursuivit d'aussi dangereuses. La démocratie, impatiente du but et ignorante des moyens, risque de détruire les sociétés qu'elle veut améliorer; c'est une question de savoir si elle ne sombrera pas dans la barbarie avant d'avoir touché son idéal. Le cosmopolitisme ruine irréparablement l'idée de patrie, en mêlant partout les races et les intérêts; embarrassés par leurs acquisitions lointaines, les vieux États restent affaiblis pour la défense du foyer, ce sont des pères qui s'exténuent pour élever leurs enfants. Chacun voit ces périls, mais les deux courants sont irrésistibles, une main cachée nous y pousse; ceux qui luttent sont emportés misérablement; l'immense majorité s'y abandonne, les uns avec enthousiasme, les autres avec résignation, tous avec le sentiment d'obéir à un arrêt supérieur, pour notre salut ou pour notre perte.

Que fait l'Église devant ces nouvelles directions des peuples? Elle ne serait plus elle-même si elle y demeurait étrangère. Pour prouver qu'elle est éternelle, ses apologistes louent de préférence son immutabilité; ils nous persuaderaient encore mieux en faisant valoir sa puissance de transformation. Fixe sur la doctrine, elle ploie avec une admirable souplesse son gouvernement et son action humaine à toutes les

nécessités des temps; on lui voit toujours l'habit et l'arme du siècle. Que de fois elle a changé d'aspect sans changer de maximes! A peine apparue pour recueillir l'héritage de l'Empire romain, elle s'adapte à l'organisme administratif auquel le monde avait coutume d'obéir; c'est un des points les mieux élucidés par notre école historique, depuis quelques années, cette substitution insensible du Pape à César, d'un moteur à un autre, dans la forte machine qui continue l'œuvre romaine. Elle est bien symbolique, cette statue de saint Pierre qui surmonte la colonne Trajane : la longue spirale des légionnaires, traînant les captifs barbares, vient aboutir au prince des apôtres; il recueille le fruit des victoires impériales. Arrive le moyen âge féodal; l'Église se modèle sur le nouvel état social, elle prend l'humeur de cette rude époque; ses prélats et parfois ses papes combattent à la tète de leurs vassaux, la mouvance du Latran fonctionne comme celle de la tour du Louvre. Avec la Renaissance, elle est savante, lettrée, artiste; les peuples retrouvent à Rome leur idéal du moment, une académie épicurienne. Durant les deux siècles qui suivent, la petite cour pontificale ne peut plus rien par les armes contre les grands États qui se constituent; mais les négociations politiques absorbent l'Europe, c'est par là qu'il faut

la ressaisir; le sacré collège devient une école supérieure de diplomatie, et la plupart des cabinets sont dirigés par des princes de l'Église. Enfin une société issue de la Révolution s'engoue du libéralisme; elle défie le pontificat romain de revêtir cet affublement; pourtant c'est à la voix d'un pape que l'Italie se réveille, et l'on proclame Pie IX le plus libéral des souverains de son temps.

La cour de Rome renoncerait donc à toutes ses traditions, si elle hésitait à suivre le monde dans les deux voies où il s'engage. Vis-à-vis d'une démocratie cosmopolite, elle ne saurait rester ce que les derniers siècles l'avaient faite, un collège de diplomates italiens. Et par une disposition vraiment providentielle, le monde ne lui demande plus à cette heure de contrevenir à l'esprit et aux origines de l'institution chrétienne, comme aux époques où elle devait prendre les mœurs de la féodalité, celles des monarchies absolues; il l'invite au contraire à revenir à cet esprit, à ces origines, en se refaisant plus populaire, plus franchement universelle. Tout lui est facile dans la métamorphose si difficile aux États laïques; tout ce qui est pour eux affaiblissement et danger, dans les voies nouvelles où ils sont entraînés, devient pour l'Église une source de force et de sécurité. Les mots eux-mêmes, ces témoins incor-

ruptibles, déposent en sa faveur. Ce mot de *révolution*, toujours sinistre pour nous, reprend sa valeur étymologique aussitôt qu'on l'applique à l'Église, il signifie alors : « retour sur soi-même ». Et tandis que nous sommes embarrassés pour nommer cette force centrifuge qui menace de ruine nos patries terrestres, tandis que nous inventons des vocables fâcheux et barbares, cosmopolitisme, internationalisme, décentralisation, — l'Église a depuis le premier jour un mot qui dit les mêmes choses, qui les dit mieux, avec une confiance superbe : *Catholicisme*. Voilà des rencontres surprenantes, bien faites pour nous jeter dans une profonde considération.

L'Église est catholique, « selon tous ». Sa patrie est dans tout lieu où deux de ses fils récitent son symbole; en étendant ses prises sur le globe, elle se fortifie, bien loin de s'affaiblir comme nous; à l'image de son Dieu, elle est le fameux cercle dont le centre est partout, la circonférence nulle part. A ce seul point de vue, il semble que notre siècle travaille pour elle, quand il unifie le monde, comme la Rome impériale travailla jadis. Mais l'Église est aussi démocratique par essence; en épousant la cause des multitudes, en se faisant la tutrice et l'avocate des intérêts populaires, elle remonte à ses époques héroïques, et par delà, aux leçons et aux exem-

ples de son Maître; elle applique son code, l'évangile. Je ne veux pas insister sur une vérité évidente, banale à force d'avoir été démontrée; je l'appuierai seulement d'une de ces réflexions qui naissent ici du spectacle des choses.

Quand on regarde la Rome monumentale, on est frappé par un fait d'abord inexplicable : la prédominance de l'apôtre saint Pierre, qui opprime, qui écrase l'apôtre saint Paul. Pierre trône partout, il emplit l'horizon et le ciel, Paul est relégué dans une basilique lointaine, isolée, on fait de lui peu d'état. Cela confond les données historiques que nous avons sur les deux fondateurs du christianisme. Paul est un très grand génie, il a l'intelligence profonde, la chaleur du cœur, les œuvres actives; c'est lui qui a converti à la doctrine presque tous les pays essentiels du monde antique, parce qu'il possédait l'instrument approprié, le grec, la langue ailée et prosélytique. Au contraire, Pierre est un caractère ordinaire, un esprit moins brillant, humainement parlant; il se fait connaître à nous par trois défaillances et par d'assez naïves questions d'enfant sur les places dans le ciel. Pourquoi donc est-ce lui qui devient la pierre d'angle, aux dépens de son incomparable rival? Pourquoi l'Église a-t-elle choisi comme ferait le suffrage universel, qui préférerait certainement Pierre à

Paul? Précisément, parce que ce pêcheur est peuple et rien que peuple, tandis que Paul est un philosophe, un esprit rare, un de l'élite. Le triomphe du premier marque tout de suite, en politique, le caractère populaire du christianisme aussi bien que l'exigence fondamentale de la doctrine religieuse, l'humiliation du sage devant le simple, du raisonnement devant le sentiment.

L'Église sait tout cela mieux que nous; des signes nombreux nous annoncent qu'elle est en travail, qu'elle commence sa double révolution, du romanisme vers une catholicité [1] plus large, de la diplomatie de cabinet vers l'apostolat démocratique. Dans le premier ordre d'idées, l'Église n'avait qu'à suivre sa pente; dès qu'une porte, fermée auparavant, s'entr'ouvre devant elle, elle y passe. On a vu, depuis quelque temps, ses nonces introduits chez les puissances infidèles ou séparées de Rome; partout elle noue des liens nouveaux, elle rattache les anciens qui s'étaient rompus. Pie IX avait restauré l'épiscopat catholique en Angleterre, aux États-Unis, en Bulgarie; son successeur a relevé la primatie d'Afrique, il s'efforce de susciter l'Église catholique slave dans

1. Pour éviter tout malentendu dans ces matières délicates, je prie le lecteur de prendre ces mots dans leur sens géographique, politique, et d'écarter les acceptions théologiques qu'ils comportent en d'autres cas.

les pays du Danube. Je cite quelques exemples entre cent de cette activité partout en éveil.

Toutefois, l'impulsion partie de Rome ne justifierait qu'à demi mes pronostics; elle garde une allure diplomatique et un esprit d'extrême centralisation qui paraissent peu conformes aux exigences de l'avenir. Les grands progrès du catholicisme seront signalés par la renaissance spontanée, avec une certaine indépendance, de ces illustres provinces ecclésiastiques qui eurent autrefois leur vie propre, les églises d'Afrique, d'Orient, d'Angleterre; par la naissance d'églises semblables dans les nouveaux mondes, en Amérique, en extrême Orient. Or, ce ne sont point là des espérances platoniques; ce sont des réalités que les yeux inattentifs peuvent seuls ignorer. Si l'on compare la situation du monde catholique à ce qu'elle était il y a cent ans, on est surtout frappé par la recrudescence de l'énergie vitale sur les confins éloignés de ce monde. Le cœur souffre d'une certaine atonie, le sang a reflué aux extrémités. Dans nos vieux pays latins, il faut bien le reconnaître, la religion traverse une phase ingrate. Elle se contente de défendre des positions très menacées; elle n'envahit pas l'imagination des hommes par des manifestations éclatantes ou originales, par la maîtrise des idées, par le bruit des gloires individuelles. En dehors

de quelques exceptions honorables, on cherche vainement les grands hommes d'Église, les prédicateurs éloquents, les œuvres puissantes et nouvelles. Pour la grande masse des indifférents, la voix de la religion est une voix politique; ils ne l'entendent guère que mêlée aux luttes des partis; et, dans ces luttes, elle joue trop souvent le rôle de comparse. Presque muette en Espagne et en Italie, cette voix semble couverte chez nous par les revendications intéressées qui se servent d'elle. Le langage commun — c'est souvent un miroir fidèle — ne dit plus : la communion catholique, il dit : le parti catholique. Je ne prétends pas que le jugement de la masse soit toujours fondé, je sais par combien de faits consolants ces indications sont contredites; mais ils ne prévalent pas contre l'impression d'ensemble qui se dégage pour les indifférents, et je crois la résumer fidèlement.

Si nous reportons nos regards sur les rivages extrêmes de cette mer un peu stagnante, nous y retrouvons le mouvement et la vie. Là les populations catholiques sont restreintes comme nombre, mais il n'y a pas de non-valeurs dans ces petits effectifs; tandis que chez nous des chiffres considérables ne représentent le plus souvent qu'une classification d'état civil. Là nous rencontrons les grandes figures ecclésiastiques de ce temps; et,

puisque les idées viennent toujours se personnifier dans quelques hommes, il faut bien mesurer la force des idées à la taille des hommes qu'elles suscitent. Il ne convient point de prononcer des noms, l'acception de personnes est chose malséante quand on parle du sacerdoce; tous ceux qui suivent le mouvement religieux au dehors connaissent ces noms. Ils décorent l'église française d'Afrique, qu'il faut citer tout d'abord et avec orgueil; l'église de Croatie, où un prélat de génie a su se créer une véritable souveraineté; la vaillante église arménienne de Turquie, où j'ai vu accomplir, pendant une suite d'années difficiles, des prodiges d'énergie dignes des premiers siècles du christianisme; les églises de Prusse, d'Angleterre et surtout d'Amérique. Je m'arrêterai un instant sur cette dernière; elle est la moins connue, elle offre le type achevé de ces grandes provinces autonomes que le catholicisme doit s'efforcer de reconstituer; enfin, elle vient de donner le branle aux esprits dans la plus importante des questions.

Les États-Unis comptent 10 millions de catholiques sur 50 millions d'habitants. Pour se représenter la signification du chiffre, déjà respectable par lui-même, il faut savoir qu'aucune des communions protestantes n'en approche, et que la force d'attraction de ce noyau est en raison de sa

densité, par rapport aux sectes désagrégées qui l'entourent. Il faut se dire que ce ne sont pas là des adhérents nominaux, faisant nombre sur une feuille de statistique; mais des catholiques pratiquants, soumis à leurs pasteurs, des catholiques jusqu'au fond de la bourse, ce qui est en dernière analyse l'épreuve de la foi. Partout des cathédrales s'élèvent et sont desservies avec les subventions volontaires des fidèles. La ville de Saint-Paul, qui comptait il y a quarante ans 800 habitants, bâtit une église sur un devis de 500 000 dollars, près de trois millions de francs. Soixante-quinze archevêques ou évêques dirigent ce troupeau; ils se réunissent fréquemment dans des conciles nationaux; les États-Unis sont peut-être aujourd'hui le seul pays où rien ne vienne entraver de semblables réunions. J'ai eu l'honneur de m'entretenir avec les chefs du clergé américain, lors de leur récent passage en Europe; je ne saurais rendre l'impression de force tranquille et de largeur dans les idées que m'ont laissée ces hommes éminents. J'en demande pardon à leur modestie, mais nous vivons à une époque où tout ce qui peut servir doit se dire très haut. L'un d'eux, un apôtre et un penseur, fait comprendre les conquêtes des grands évêques du IVe et du Ve siècle, pionniers de l'Église chez des races neuves; il fait comprendre aussi le mot des

pèlerins d'Emmaüs : « Notre cœur était ardent tandis qu'il parlait. » Les Américains le reconnaîtront sans peine.

Tout est bien du nouveau monde dans les sentiments et les discours de ces prélats. Ils respirent le contentement du présent, la confiance dans l'avenir; ils chérissent leur pays, leur gouvernement, leur temps; ils parlent avec un respect sincère des droits de leurs concitoyens d'une autre foi, avec enthousiasme des progrès de la science laïque; ils trouvent tout possible, tout facile. L'épiscopat américain va fonder à Baltimore une université catholique; il se propose d'y instituer des chaires d'assyriologie, d'égyptologie, pour éclairer l'exégèse biblique; il projette d'y appeler un des professeurs anglais les plus notoirement dévoués aux idées de Darwin. Quand on presse les paroles de ces Anglo-Saxons, qui apportent dans les choses religieuses l'audace et le sens pratique de leur race, on découvre au fond de leur pensée une pointe d'ironie contre les gens du vieux monde, qui ne savent ni s'accommoder aux circonstances ni les accommoder à leur volonté. Et l'on ne peut s'empêcher de songer que la Réforme, dans ce qu'elle eut de légitime et de nécessaire, a trouvé après trois siècles son accord avec l'autorité traditionnelle dans ces esprits si librement soumis. Par d'autres

côtés, ils nous ramènent à la primitive Église. Un de ces évêques exposait ses hésitations sur le type architectural à adopter pour les édifices religieux d'Amérique. « Chez nous, disait-il, chacun veut entendre la parole de l'orateur et voir l'autel du sacrifice; il ne faudrait ni bas côtés plongés dans l'ombre, ni hautes voûtes qui dispersent la voix; je crois que nous devrons revenir aux dispositions de la basilique. » Voilà un rapprochement, entre bien d'autres, qui contraint l'esprit à d'infinies méditations. Tout ce que ces hommes racontent de leur Église nous conduit à la même conclusion : c'est quelque chose qui commence en continuant. Après ces trop courtes indications, on comprendra mieux l'attitude prise par le clergé américain dans la question sociale. Ceci nous ramène à la seconde des évolutions que nous étudions dans l'Église.

IV

Quand cette question sociale s'est dressée devant elle, l'Église a pu balancer un instant; protectrice des misérables, sa mission séculaire l'obligeait envers eux; mais une partie de sa clientèle conservatrice lui demandait secours

contre le monstre et le dénonçait à ses anathèmes. Les autorités religieuses se renfermèrent d'abord dans leur réserve habituelle; elles se bornèrent à condamner en termes généraux les mauvaises doctrines, à recommander plus vivement l'assistance et la charité. Bientôt quelques esprits prévoyants comprirent que ces déclarations vagues étaient insuffisantes et qu'il fallait serrer de plus près la question, pour se préparer au rôle d'arbitre naturellement dévolu à l'Église. Mgr de Ketteler, l'illustre évêque de Mayence, attacha son nom à cette initiative. D'autres l'imitèrent; ses disciples sont nombreux aujourd'hui dans les rangs du clergé et des laïques. Le mouvement d'études sociales a gagné le monde catholique en Allemagne, en Belgique, en France, avec une tendance chaque jour plus marquée à faire la part plus large aux vœux de la classe ouvrière. Aux congrès de Breslau et de Liège, Mgr Korum reprenait les idées de l'évêque de Mayence; M. l'abbé Winterer, le vaillant député de Mulhouse, disait dans un de ses discours : « La question sociale est intimement unie à la question religieuse. L'Église n'a jamais ignoré la question sociale. Elle ne l'a pas ignorée, quand la question sociale s'appelait la question de l'esclavage. Elle ne l'a pas ignorée, quand la question sociale s'appelait la question du servage. Elle ne

peut pas l'ignorer maintenant que la question sociale s'appelle la question du salariat, la question des classes moyennes, la question agraire; maintenant, dis-je, que la question sociale s'appelle la question du socialisme. Pour faire ignorer à l'Église la question sociale, il faudrait effacer de l'Évangile la parole ineffaçable : *Misereor super turbam.* »

Chez nous, des voix éloquentes s'élevaient sur le même thème. Pourtant ces généreux efforts n'ont pas entamé les masses, malgré le talent et le zèle de ceux qui s'y consacraient; les socialistes chrétiens prêchaient, non pas précisément dans le désert, mais dans de très petites oasis. Cette avant-garde isolée n'était suivie que de loin par le gros de l'armée catholique. Les remèdes qu'ils proposaient paraissaient trop timides à des imaginations saturées de théories plus radicales; mais surtout, le malheur des temps était contre eux. Dans nos vieux pays, on n'a rien épargné pour enraciner dans le peuple le préjugé antireligieux; en outre, ces pays sont profondément divisés par des ressouvenirs ou des aspirations politiques. Le peuple industriel se porte tout entier d'un côté, il s'y porte avec la haine d'un passé qu'on lui a dépeint sous de sombres couleurs. Les catholiques sont en général du côté opposé. Quand ils parlent au peuple de ses intérêts

sociaux, ce peuple, déjà prévenu contre leur religion, les soupçonne par surcroît de nourrir des arrière-pensées politiques contraires aux siennes; il se bouche les oreilles. C'est trop de vouloir vaincre chez des hommes passionnés deux défiances d'un seul coup. C'est trop de vouloir les enrégimenter sous un drapeau qu'ils repoussent et sous une bannière de confrérie qu'ils ridiculisent. Pour en apprivoiser quelques-uns, il faudrait choisir entre ces deux signes de ralliement, suivant qu'on tient plus à l'un ou à l'autre. Pour en gagner beaucoup, je crois bien qu'il faudrait ne leur montrer ni drapeau ni bannière, mais seulement un dévouement désintéressé à leurs droits et à leurs peines; en leur expliquant ensuite que la loi du Christ donne seule la mesure raisonnable de ces droits et la vraie consolation de ces peines.

C'est en procédant de la sorte que l'un des chefs du socialisme chrétien en Suisse, M. Decurtins, a pu prendre une part prépondérante dans la direction du mouvement ouvrier et faire accepter ses idées à des alliés qui n'ont pas sa foi. Mais il était réservé aux évêques américains de donner la véritable formule de l'action catholique. L'affaire qu'ils viennent de porter devant le Saint-Siège touche au cœur de mon sujet, car c'est aujourd'hui l'une des plus grosses affaires de

Rome. Par une de ces coïncidences merveilleuses qui montrent brusquement la main divine dans l'histoire, ces prêtres du nouveau monde élevaient la voix dans Rome à l'heure même où légats et ambassadeurs négociaient l'affaire d'Allemagne; l'attention publique, partagée entre ces deux intérêts, sentait confusément la solennité de la rencontre : le passé et l'avenir s'étaient donné rendez-vous dans la ville éternelle, pour y plaider leur cause devant le vicaire du Christ.

Je rappelle l'incident qui a provoqué cet acte mémorable. On sait qu'il existe aux États-Unis, entre tant d'autres associations ouvrières, une fédération puissante qui s'intitule l'*Ordre des chevaliers du travail.* Elle comptait naguère plus de sept cent mille adhérents; les dernières estimations portent ce chiffre à un million. On peut juger du programme de la société par les maximes que le fondateur, Uriah Stephens, inscrivait dans les statuts; ceux mêmes qui les trouveraient déplaisantes n'en sauraient méconnaître l'élévation. « Le travail est noble et sain. Il faut le protéger contre l'ignorance et l'avidité sans scrupules. Le capital est organisé dans la multitude des branches de l'activité humaine. Qu'il le veuille ou non, il détruit les légitimes espérances du travail et courbe la pauvre humanité dans la poussière. Nous ne voulons créer aucun conflit avec les

entreprises légitimes, aucun antagonisme avec le capital nécessaire; mais les hommes, dans leur égoïsme, violent les droits des faibles. Il faut soutenir la dignité du travail et lui assurer une juste part dans la valeur qu'il crée. Il faut mettre toutes nos forces au service des lois destinées à harmoniser les intérêts du capital et du travail et à alléger le poids du labeur quotidien. Unir, combiner, organiser la grande armée de la paix et de l'industrie, c'est le plus haut et le plus noble devoir de l'homme envers lui-même, ses semblables et son créateur. » Les deux tiers des Chevaliers du travail appartiennent à la religion romaine. Le grand maître actuel, Terrence Powderly, est un catholique zélé. L'ordre tombait-il sous le coup des censures ecclésiastiques contre les affiliations secrètes? On en jugea ainsi au Canada, où il fut condamné. Aux États-Unis, l'épiscopat délibéra en commun sur cette question. A la presque unanimité, — 70 sur 75, — les archevêques et évêques de l'Union refusèrent la condamnation. Ils déléguèrent à Rome quelques-uns d'entre eux pour exposer leurs raisons.

C'est ce plaidoyer que le cardinal Gibbons a rédigé dans un mémoire présenté au Saint-Siège et publié à la fin de mars par le *Moniteur de Rome*. Je crois qu'il faudrait remonter très haut dans l'histoire de l'Église pour trouver un document

de plus de conséquence; il marquera une date dans cette histoire. Je constate avec affliction qu'à l'heure où j'écris, aucun organe de la presse n'a encore reproduit ce document dans notre pays de France : nos portes ne s'ouvriraient-elles plus toutes grandes à toutes les idées? Il reste inconnu, grâce à la timidité des journaux catholiques, à l'indifférence des autres. Pourtant on n'avait même pas l'excuse d'hésiter devant une traduction; le mémoire original est écrit en français. Je suis fort embarrassé pour en parler; on ne résume pas un manifeste de cette importance, où chaque mot porte et parle une langue nouvelle; il faudrait tout citer.

« Je suis profondément convaincu, dit en commençant le cardinal, de la vaste importance des conséquences qui se rattachent à cette question, laquelle ne forme qu'un anneau dans la grande chaîne des problèmes sociaux de nos jours, et spécialement de notre pays. » — Il démontre d'abord, par des arguments de droit canon, qu'on ne saurait confondre l'ordre des Chevaliers du travail avec les affiliations secrètes visées par les censures ecclésiastiques; puis il entre dans le vif de sa thèse, il dépeint en termes énergiques les souffrances des travailleurs et la nécessité d'y porter remède. « L'avarice sans cœur qui, pour gagner plus, écrase impitoyablement non seule-

ment les ouvriers de plusieurs métiers, mais spécialement les femmes et les jeunes enfants à leur service, fait comprendre à tous ceux qui aiment l'humanité et la justice que ce n'est pas seulement le droit des travailleurs de se protéger, mais l'obligation du peuple entier de les aider, en trouvant un remède pour les dangers dont la civilisation et l'ordre social sont menacés par l'avarice, l'oppression et la corruption. » — Remarquez bien quel sens le prélat donne à ces mots « l'ordre social ». Pour lui, les menaces contre cet ordre viennent de l'injustice d'en haut plus que des violences d'en bas. A ceux qui lui objectent ces violences, il répond plus loin qu'on doit tout faire pour les prévenir, mais qu'elles sont inévitables. « Je répète que dans une telle lutte des grandes masses contre le pouvoir armé, qui, on le reconnaît, leur refuse souvent les simples droits de la justice et de l'humanité, il est inutile d'espérer que toute erreur et tout excès de violence puissent être évités; c'est ignorer la nature et les forces de la société humaine dans les circonstances de nos jours, que de rêver que cette lutte puisse être empêchée, ou que nous puissions persuader aux multitudes de ne pas s'organiser, seul moyen pratique de succès. »

Mgr Gibbons dessine alors à grands traits le rôle de l'Église. « Ma connaissance intime de la

condition sociale de notre pays me rend profondément convaincu que nous touchons ici une question qui ne concerne pas seulement les droits des classes ouvrières, qui doivent être spécialement chères à l'Église, envoyée par notre divin Sauveur pour évangéliser les pauvres, mais une question dans laquelle sont compris les intérêts les plus fondamentaux de l'Église et de la société humaine pour l'avenir... Quiconque médite bien les voies par lesquelles la divine Providence guide l'histoire contemporaine ne peut pas manquer de reconnaître la part importante qu'y prend à présent, et que doit y prendre dans le futur, le pouvoir du peuple... Et puisqu'il est reconnu de tous que les grandes questions de l'avenir ne sont pas des questions de guerre, de commerce ou de finance, mais les questions sociales, les questions qui touchent à l'amélioration de la condition des grandes masses populaires, et spécialement des classes ouvrières, il est d'une importance souveraine que l'Église soit trouvée toujours et fermement rangée du côté de l'humanité, de la justice envers les multitudes qui composent le corps de la famille humaine. »

Le cardinal est d'avis qu'il faut appliquer ces principes dans l'espèce aux Chevaliers du travail, bien que cette association ne soit pas sous le contrôle direct de l'Église. « Mais, dit-on, ne pour-

rait-on pas substituer à une telle organisation des confréries qui réuniraient les ouvriers sous la conduite des prêtres et sous l'influence directe de la religion? Je réponds franchement que je ne le crois ni possible ni nécessaire dans notre pays. J'admire sincèrement les efforts de ce genre qu'on fait dans le pays où les ouvriers sont égarés par les ennemis de la religion; mais, grâce au bon Dieu, nous n'en sommes pas là. Nous trouvons que, chez nous, la présence et l'influence explicite du prêtre ne seraient pas à conseiller là où les citoyens, sans distinction de croyance religieuse, se rassemblent pour ce qui touche seulement à leurs intérêts industriels. »

On voit où Mgr Gibbons se sépare des socialistes catholiques d'Europe; je crains bien qu'il n'ait raison contre eux. Enfin, il montre les dangers qui résulteraient d'une condamnation. Écoutez ces paroles apostoliques : « Premièrement, il y a le danger évident que l'Église ne perde, dans l'appréciation populaire, son droit d'être considérée comme l'amie du peuple. La logique du cœur des multitudes va vite à ses conclusions; et ce serait une conclusion funeste pour le peuple et pour l'Église. Perdre le cœur du peuple, ce serait un dommage que l'amitié du petit nombre des riches ou des puissants ne compenserait pas. » — Maintenant, écoutez ces paroles américaines :

« Vouloir écraser par une condamnation ecclésiastique une organisation qui a déjà une place si respectable et si universellement reconnue dans l'arène politique, cela serait regardé par le peuple américain, à parler franchement, comme aussi ridicule que hardi... Il faut le reconnaître, dans notre siècle et dans notre pays, l'obéissance ne peut pas être aveugle. Ce serait se tromper gravement que de s'y attendre. Nos ouvriers catholiques croient sincèrement qu'ils ne cherchent que la justice, et par les voies légitimes. Une condamnation serait regardée comme fausse et injuste et ne serait pas acceptée. Nous pourrions bien leur prêcher l'obéissance et la confiance dans l'Église; mais ces bonnes dispositions ne pourraient pas aller si loin. Ils aiment l'Église et ils veulent sauver leurs âmes; mais aussi il leur faut gagner leur vie; et le travail est maintenant organisé de telle sorte que, si l'on n'appartient pas à l'organisation, on a très peu de chances de gagner sa vie. »

L'auteur du mémoire jette négligemment à la fin un dernier argument : « Les revenus de l'Église, qui, chez nous, viennent entièrement des offrandes libres du peuple, souffriraient immensément, et ce serait la même chose pour le denier de saint Pierre. » On n'ignore pas que les États-Unis fournissent une large part dans cette contribution volontaire de la catholicité.

Les Américains ont eu gain de cause. Non seulement la Propagande n'a pas insisté pour la condamnation des Chevaliers du travail, mais elle a invité l'archevêque de Québec à suspendre les censures qui avaient déjà frappé l'ordre au Canada. Je laisse à deviner l'effet produit par cette irruption du nouveau monde dans le milieu de la prélature romaine, peu préoccupée jusqu'ici des questions sociales. Le mot de révolution n'est pas excessif. On a senti le vent de demain qui soufflait, on a connu sa force. Les esprits conciliants se sont tirés d'affaire en décidant que ces idées étaient bonnes pour l'Amérique et discutables pour l'Europe. Ce raisonnement est fondé quand il s'applique à des constitutions politiques, appropriées à des races différentes; il est peut-être moins solide quand on le transporte à des souffrances et à des besoins universels, à des idées justes et nécessaires indépendamment du temps et du lieu, à des règles morales édictées pour tous les hommes par le même évangile. Aujourd'hui surtout, les idées générales ont des ailes très fortes, il est difficile de rabattre leur vol derrière l'Atlantique.

Elles l'ont déjà passé. Sans parler du clergé d'Irlande, dont les sentiments sont connus, l'épiscopat catholique d'Angleterre n'a pas voulu être en reste sur ses neveux d'Amérique. Le car-

dinal Manning a hautement souscrit au Mémoire, dans une lettre rendue publique : « J'ai lu avec un assentiment complet le document du cardinal Gibbons sur la question des Chevaliers du travail. Le Saint-Siège sera, j'en suis sùr, convaincu de sa justesse ; et cet exposé de l'état de notre nouveau monde ouvrira, je l'espère, un champ nouveau à la pensée et à l'action... Comme notre divin Sauveur vivait parmi les gens du peuple, ainsi vit son Église. » Et l'archevêque de Westminster ajoute : « Jusqu'ici, le monde a été gouverné par des dynasties : désormais, le Saint-Siège a à traiter avec le peuple ; et il a pour cela ses évêques, en rapports étroits, quotidiens et personnels avec le peuple. Plus on reconnaîtra ceci clairement et pleinement, plus l'exercice de l'autorité spirituelle sera fort. » Voilà une parole qui semble répondre à celle de M. de Bismarck, citée plus haut. Entre les conseils opposés du cardinal anglais et du chancelier allemand, l'Église doit faire son choix. Tout récemment, Mgr Manning est revenu à la charge dans un article de journal ; car les princes de l'église d'Angleterre ne craignent pas de défendre leurs doctrines dans le journal. « La puissance du capital peut être appréciée par ce fait que sur plus de cent grèves, il n'y en a que cinq ou six qui aient tourné en faveur des travailleurs. Leur dépendance est si complète, la faim

et les souffrances de leurs familles, composées de faibles femmes et d'enfants, sont si intolérables et si impérieuses, que le conflit entre le capital vivant et le capital mort est des plus inégaux; et la liberté du contrat dont l'économie politique se glorifie n'existe pour ainsi dire pas. En de telles circonstances, assurément, le rôle de l'Église est de protéger les pauvres, les travailleurs qui ont accumulé les richesses communes de l'humanité[1]. » Quand ces phrases tombent d'une plume laïque, les personnes respectueuses des choses établies les traitent de déclamations. Le mot leur brûlera les lèvres devant la signature d'un cardinal. Elles se contenteront de le penser.

Mais je n'ai pas qualité pour discuter ces thèses économiques, et ce n'est point ici le lieu. Je voulais seulement montrer l'étendue et la violence du courant qui emporte l'Église, à la suite de la société civile, dans une direction de plus en plus démocratique. Il vient battre les vieilles murailles du Vatican; il y trouve un pontife qui n'est certes pas indifférent à ces questions. Son grand esprit les apercevait, alors qu'étant encore archevêque de Pérouse, il écrivait dans sa lettre pastorale de 1877 : « En présence de ces êtres épuisés avant l'heure par le fait d'une cupidité sans entrailles,

1. *The Tablet*, 30 avril 1887, p. 683.

on se demande si les adeptes de cette civilisation en dehors de l'Église et sans Dieu, au lieu de nous faire progresser, ne nous rejettent pas de plusieurs siècles en arrière, nous ramenant à ces époques de deuil où l'esclavage écrasait une si grande partie de l'humanité, et où le poète s'écriait tristement : le genre humain ne vit que pour quelques rares privilégiés; *humanum paucis vivit genus*. »

Depuis qu'il a ceint la tiare, le cardinal Pecci n'a pas cru devoir accélérer le mouvement, et d'autres soucis l'absorbent. Mais il est impossible de ne pas prévoir le jour où le courant portera sur le trône de saint Pierre un pape animé des sentiments du cardinal Gibbons, du cardinal Manning. Ce jour-là, l'Église se dressera dans le monde comme la plus formidable puissance qu'il ait jamais connue. Nos fils sont peut-être appelés à voir renaître les grandes luttes du moyen âge entre la papauté et les pouvoirs laïques; mais, cette fois, la papauté s'appuierait sur un peuple innombrable et sur l'interprétation irréfutable de l'Évangile dont elle est gardienne. Je ne pense pas qu'il faille redouter cette évolution; je pense qu'il faut la désirer. Tous ceux qui regardent devant eux sont persuadés que rien ne peut préserver le monde de la crue démocratique et du socialisme qui l'accompagne; on chercherait vainement en

dehors de l'Église une force capable de limiter cette crue et de la diriger. Mais l'Église ne pourra la diriger qu'en redevenant la chose du peuple, en se mettant à sa tête ; le peuple ne se réconciliera avec elle que le jour où il la sentira bien à lui, toute à lui.

Ces assertions auraient bien peu de valeur, s'il n'y avait derrière elles que l'opinion d'un publiciste irresponsable. Je ne fais que répéter ce que viennent de dire tout haut le primat de l'église d'Amérique, le primat de l'église d'Angleterre ; ce qu'on murmure plus timidement dans beaucoup de maisons épiscopales, en Allemagne, en Belgique, en Suisse.

V

Le pouvoir temporel, la réconciliation avec l'Italie, les négociations avec l'Allemagne, ce sont là aujourd'hui les affaires de Rome, et j'en devais parler tout d'abord ; mais nous venons de voir combien ces intérêts éphémères perdent d'importance et reculent au second plan, quand on passe aux affaires de demain, aux affaires du catholicisme. Nous sommes maintenant en mesure d'examiner les chances de relèvement du pouvoir tem-

porel; l'opinion qu'on peut s'en faire dépend de la réponse donnée à cette question : Est-il indispensable au catholicisme ? Est-il du moins en harmonie avec l'évolution probable de l'Église ? Une loi commune à tous les êtres veut qu'un organe particulier s'étiole et disparaisse dès qu'il n'est plus nécessaire aux fonctions générales de l'organisme. Je crois sincèrement que cette loi vient d'atteindre le pouvoir temporel des papes, et qu'il n'est plus qu'un grand souvenir.

Les pierres en témoignent à Rome, et il faut toujours écouter leur langage. Regardez cette ville, vous y verrez l'histoire marcher comme un être vivant, avec sa lente et cruelle puissance de métamorphose, son indifférence implacable pour les plus belles formes, quand leur heure est venue de céder la place à d'autres. Les magnificences de la Rome papale sont encore debout; mais elles s'enfoncent dans le passé, elles se confondent presque avec celles de la Rome antique d'où elles étaient sorties, et l'on saisit mieux l'étroite parenté de cette agonisante avec cette morte, car deux cadavres se ressemblent encore plus que deux vivants. Cette multitude somptueuse d'églises et de palais, qui est la Rome des Médicis, des Aldobrandini, des Borghèse, perd peu à peu la physionomie d'un organisme en activité, pour passer à l'état monumental, à l'état de musée. Une Rome

laïque, industrielle, affairée, une ville d'ateliers et de fabriques, croît et végète autour de ce musée, l'écornant à tous les angles. La cité nouvelle ne reflète plus les goûts fastueux d'un patriciat ecclésiastique; c'est la chose du peuple, modelée sur la condition médiocre, laide et pénible du grand nombre. Le spectacle est désolant pour l'artiste, et celui qui n'est qu'un artiste le maudit. Mais il est d'un intérêt poignant pour celui qui pense. C'est le trait commun à tous les spectacles que ce temps nous donne. L'œil voit disparaître la beauté plastique et poétique, il a peine à en faire son deuil; la pensée se console avec une beauté plus cachée, tout abstraite et métaphysique, la beauté des idées en travail dans l'histoire. L'esthétique de l'artiste, avec ses grandeurs visibles, est sacrifiée à l'esthétique du géomètre ou de l'astronome; celle-ci a moins de charme, peut-être plus de grandeur.

Si nous reportons nos regards des pierres sur les faits, de Rome sur le monde, la leçon est la même. L'Église universelle perd et perdra chaque jour davantage ses attaches avec les domaines terrestres, avec les royaumes de ce monde; elle redevient une association d'âmes, un empire vraiment œcuménique et tout spirituel. Ici encore, toutes les transformations de notre temps conspirent pour elle; les dispositions providentielles dont je par-

lais tout à l'heure lui promettent un pouvoir supérieur à celui qu'elle eut comme État temporel. Par suite du double mouvement démocratique et cosmopolite, il se fait un notable déplacement de la puissance publique. Les pouvoirs d'opinion, les pouvoirs internationaux grandissent aux dépens des pouvoirs officiels et limités dans un lieu : ainsi la presse, les grandes banques européennes, les vastes fédérations ouvrières. Si l'on pouvait doser comme une quantité pondérable la somme de puissance publique existante dans le monde, on trouverait que la franc-maçonnerie, la Bourse de Paris, ou *le Times*, par exemple, détiennent à des degrés divers une portion de cette puissance égale à celle que détenaient, il y a deux siècles, telle principauté, tel royaume secondaire. D'autre part, l'effet inéluctable de la démocratie est d'avilir les charges publiques, de relever par contre-coup les charges morales et intellectuelles, que l'opinion seule a conférées. Dans la hiérarchie établie par le sentiment général et qui passe peu à peu dans nos mœurs, un grand savant, un grand poète, ont la préséance sur le fonctionnaire officiel, sur le ministre, — qui n'est que ministre. En deux mots, ils ont plus de prestige et plus d'autorité. C'est une des curieuses différences entre notre siècle et ceux qui l'ont précédé, ce changement dans les plateaux de la vieille balance : la grandeur de

chair descend, parce qu'elle n'est plus héréditaire, ni même viagère, mais accidentelle ; la grandeur de l'esprit remonte.

Tout cela conspire pour l'Église. Incarnée dans le chef suprême qui la représente, elle est la première personne morale et intellectuelle de ce monde. Le Pape gagnera tout ce que les rois perdront. L'Église est de beaucoup la plus nombreuse et la plus disciplinée des associations internationales ; pour peu qu'elle plonge ses racines dans le sentiment populaire, elle sera le premier pouvoir d'opinion dans l'univers. Elle offre d'avance le type supérieur de gouvernement rêvé par les idéalistes, elle a réalisé depuis longtemps ce qui sera peut-être le dernier terme des évolutions politiques de l'Europe, une république internationale. Il ne tient qu'à elle d'accaparer la plus grande part de cette force insaisissable que la démocratie a sinon créée, du moins centuplée en lui subordonnant toutes les autres, — la force de l'opinion.

Dans ces conditions, que pourrait lui ajouter la possession matérielle d'une ville, d'une province ? Rien, ou un talon d'Achille. Cette possession lui fut jadis nécessaire, parce qu'il n'y avait pas de pouvoir sans terre. Aujourd'hui, la terre de l'Église ne serait plus qu'un gage de saisie, une bonne prise pour ces pouvoirs officiels qui reste-

ront chaque jour plus désarmés devant sa puissance morale. Le gouvernement temporel de son État l'exposerait de nouveau aux attaques de ses détracteurs. Maîtresse de cet État romain, elle continuerait d'être ce collège de diplomates italiens qui ne se conçoit plus à la tête d'une future Église catholique, dans un monde transformé. Même dans une alliance avec le royaume d'Italie, phase inévitable par laquelle la papauté passera tôt ou tard, je vois un danger pour son action catholique : elle restera trop exclusivement italienne. Je n'ai garde de méconnaître la place que tient dans le monde cette illustre nationalité. Mais considérez ce que sera le monde dans un demi-siècle, un rien de durée pour une institution comme l'Église.

Il y aura dans cinquante ans, les calculs les plus modérés de la statistique l'établissent, 125 millions d'habitants dans l'Union américaine, sans parler du Canada qui peut s'y rattacher, et au moins autant dans la Russie. Ces deux États réunissent ensemble 35 millions de kilomètres carrés, terres neuves et pour une bonne part nourricières inépuisables, alors que la superficie de notre continent sans la Russie n'atteint pas 5 millions. Le nombre et la rapidité croissante des moyens de communication amènent ces deux colosses sur nous. La pauvre petite Europe, déjà incapable de

soutenir contre eux la concurrence économique, impuissante à nourrir sans eux ses populations, usée par la tension de son travail, déchirée par ses luttes intestines, accablée par des armements trop lourds, — la vieille petite Europe, perdue entre ces masses compactes dans l'univers renouvelé, n'y tiendra guère plus de place qu'un noyau desséché dans la pulpe d'un gros fruit. Nous avons vu tout à l'heure comment l'Europe était employée dans notre siècle à faire la conquête du globe ; les conquérants ne travaillent jamais pour eux-mêmes ; au siècle où nous allons entrer, l'Europe va diminuer d'importance et pour ainsi dire se dissoudre dans sa conquête ; son âme, cette âme supérieure de l'humanité que nous étions habitués à localiser sur ce coin de la planète, va se répartir sur des étendues qui modifieront radicalement l'ancienne optique de l'histoire. Et il n'y a point à nous leurrer des souvenirs de l'antiquité, à espérer que nous maintiendrons l'équilibre par une civilisation supérieure, comme la Grèce vis-à-vis des masses barbares. Rien de pareil n'est possible aujourd'hui, avec la suppression des distances et l'unité de civilisation. Dans la lutte pour la vie, telle qu'elle est organisée chez les peuples modernes, l'Amérique est en avance sur nous, la Russie ne tardera pas à nous rattraper. On peut juger quelle sera la vanité de

l'Europe sur la mappemonde au prochain siècle. Ceci n'est point un roman d'imagination, c'est l'état auquel nous arriverons fatalement, avec une certitude mathématique, à moins d'un cataclysme géologique ; et nous y arriverons dans quarante ou cinquante ans, — les enfants d'aujourd'hui le verront.

Que deviendra l'Église catholique, dans cette rénovation de l'univers? Il semble qu'énoncer le problème, c'est le résoudre, puisque les deux géans, maîtres de l'avenir, sont séparés de la communion de cette Église. On aurait tort, cependant, de conclure aussi vite. Nous avons déjà constaté les progrès considérables du catholicisme dans le nouveau monde anglo-saxon; il n'y trouve aucune tradition gênante, aucune haine séculaire, religieuse ou nationale; il s'y détache sur les sectes émiettées comme un monument de granit sur le sable; sa force d'attraction est incalculable, au milieu de ces âmes toujours en mouvement, promptes à changer de symbole, très sensibles aux courants mystiques. D'autre part, la Russie est travaillée par une angoisse religieuse que j'ai bien souvent signalée; là aussi, les sectes pullulent, beaucoup de consciences étouffent dans le formulaire matériel de la dévotion byzantine. Si la cour de Rome persiste dans la voie intelligente où des conseillers malavisés

s'efforcent en ce moment de l'arrêter, si elle rend aux Slaves catholiques leur liturgie nationale, le rapprochement ébauché en 1439 entre les deux grandes communions chrétiennes pourra être tenté de nouveau; il est difficile, je le reconnais, il n'est pas absolument chimérique. Cette question de liturgie jouera le rôle principal dans le succès de l'action romaine sur le monde slave, elle se posera peut-être dans le monde anglo-saxon; on se refuse à croire que, pour reconquérir ces deux grandes races, Rome hésite à leur faire des concessions qu'elle accorde sans difficulté aux petits groupes arabes, coptes, arméniens.

Quoi qu'il en soit, l'Église va rencontrer, au seuil du siècle qui vient, la plus solennelle épreuve de sa pérennité. La portion du monde qu'elle avait façonnée se dérobera sous elle, des mondes de création étrangère s'empareront de l'histoire; l'Église va engager avec eux, sous les yeux de nos fils, la partie la plus grandiose qui puisse être offerte à l'admiration des hommes. Il faut souhaiter qu'elle gagne, la vénérable mère de la civilisation, parfois un peu lente à suivre les témérités de son enfant, mais au demeurant la meilleure éducatrice et la plus sûre amie de cet enfant. Elle ne pourra gagner une partie aussi disproportionnée qu'en devenant de plus en plus catholique, « selon tous », de plus en plus démo-

cratique, comme les peuples auxquels elle s'adressera. — Que signifieront, pour ces peuples lointains, la nationalité italienne d'une fraction de la prélature, la politique italienne du Saint-Siège? Que représentera pour eux la possession de quelques arpents de terre aux bords du Tibre? Quel souci prendra-t-on, dans l'Oural ou dans les Montagnes-Rocheuses, des rapports existant entre le pontife universel et le gouvernement civil de l'Italie, gouvernement dont la forme à cette époque reste très conjecturale? Il suffit de poser ces questions, en regard du tableau que j'ai esquissé, pour montrer leur parfaite insignifiance.

Je dois borner ces réflexions. Je n'ai pas eu la prétention d'embrasser avec méthode un aussi vaste sujet, encore moins celle de n'y point commettre d'erreurs. Mon unique ambition est de faire méditer sur ces graves matières ceux qui auront bien voulu me suivre, et de leur suggérer d'autres réflexions, peut-être plus justes que les miennes. Les âmes timorées me reprendront sur beaucoup de points. Je leur demande seulement de ne pas voir l'impertinence d'un donneur de conseils là où je n'ai fait que reproduire l'opinion des autorités les plus respectables, là où j'ai usé du droit qu'a tout historien, celui de prévoir les conséquences des actes et de déterminer la direction des courants humains, sans préjudice de ce que

chacun accorde, dans le for intérieur de ses convictions, à l'intervention divine. Je leur demande de ne point abuser des gros mots sans nuances, de ne pas me faire appeler « un pape socialiste ». La sagesse et la lenteur d'évolution du souverain pontificat nous garantissent assez contre l'application brusque des principes ; il ne peut être question à ces hauteurs que d'une marche prudente vers les nouveaux horizons. Quant à ceux que scandaliserait la liberté de mon langage, je les rappelle à la tradition française ; elle est bien oubliée, cependant on la retrouverait partout, dans les lettres de nos rois, les dépêches de nos ministres, les édits de nos parlements, les écrits de nos polémistes. Nos pères n'eussent rien compris à ces deux excès fréquents aujourd'hui : un ministre qui monte à la tribune pour gloser sur des points de dogme, un publiciste catholique qui garde un silence dévot lorsque la politique romaine se méprend sur les intérêts de notre pays. Quand les Français d'autrefois avaient affaire au double prince de Rome, leur pratique était constante : ils se courbaient sous la main du prêtre et se relevaient pour parler au roi. Mais qu'importent les interprétations fâcheuses? Il faut dire comme un de ces évêques d'Amérique, qui engageait devant nous des laïques à rechercher le terrain d'accord entre la science et la foi; on

lui objectait les chances d'erreur et la vigilance des censeurs ecclésiastiques; il répondait : « Lorsque Christophe Colomb a découvert notre terre, il a aventuré quelques petits bateaux; s'ils avaient incliné plus au sud, ils étaient perdus. C'était une chance à courir; on ne découvre et l'on ne gagne rien sans risquer quelques petits bateaux. »

Je veux dire encore une dernière réflexion; je crois bien que celle-là s'est égarée de l'esprit dans le cœur. Un de ces jours passés, j'étais dans la basilique de Saint-Paul hors les murs. Sur la frise qui court au-dessus des colonnes, autour de la nef centrale et dans les nefs latérales, un long ruban de petits médaillons se déroule; ce sont les effigies de tous les papes, depuis saint Pierre jusqu'à Léon XIII, avec le chiffre d'années du règne au-dessous du portrait. Il y en a deux cent soixante-trois. Sous le dernier portrait, celui du pape régnant, le chiffre fatidique demeure en blanc : rappel sévère de la commune échéance, qui n'est pas pour effrayer un prêtre. Jusqu'à l'extrémité de la frise, il reste vingt-cinq places à prendre; elles sont creusées d'avance dans le marbre, logis vides qui attendent leurs hôtes. Mon regard errait sur ces trous noirs, cherchant à deviner l'histoire qu'ils dérobent, histoire voilée à nos yeux, déjà écrite quelque part. Quelles figures surgiront sur ce mur?

Vraisemblablement, elles ne seront pas toutes italiennes; la coutume récente qui restreint à l'Italie le choix des conclaves n'aura plus de sens dans le catholicisme élargi, le trône pontifical redeviendra comme autrefois un siège accessible à tout l'épiscopat, sans acception de races ni de pays. Un des prochains médaillons recevra donc « un pape étranger », comme on dit à Rome, — et ces mots sont un non-sens : — un pape allemand, slave, anglais, un américain peut-être. Cette dernière hypothèse étonne encore; pour triompher de nos étonnements, il faut toujours se représenter ceux qui eussent saisi nos devanciers, s'ils avaient vu tant de choses qui nous paraissent toutes simples. J'allais naguère saluer le cardinal-archevêque de Baltimore dans le vieux séminaire de Saint-Sulpice; qu'on imagine la confusion d'esprit de M. Olier, sous Louis XIV, si on lui eût dit que sa maison recevrait un cardinal américain. Notre surprise sera moins grande le jour où l'on en verra un sur la *sedia gestatoria*.

Toutefois, ce n'étaient point ces figures que ma pensée évoquait sur la frise de Saint-Paul. J'y cherchais une des figures françaises tant de fois reproduites sur les médaillons plus anciens. Je songeais que cette dernière gloire nous est peut-être encore due : un de ces *missionnaires* de France, grandi dans la foi des anciens jours et

dans l'esprit des temps nouveaux, un fils de notre démocratie qui porterait son génie dans l'Église, et qui sortirait du conclave, la tiare au front, pour sceller la réconciliation de cette Église et des peuples modernes, pour réaliser dans la chaire du Pêcheur toute la vérité de ce beau titre : Vicaire de la justice divine sur la terre.

Rome, avril 1887.

LA MORT

DE

GUILLAUME IER D'ALLEMAGNE [1]

I

Le seul sentiment que l'âme puisse avouer, devant cette incomparable tragédie, c'est un respect religieux : l'émotion qui s'empare de l'homme. quand il contemple sur le sommet des grands monts un coucher de soleil dans l'orage. Il admire la sinistre beauté du phénomène, alors même que l'orage, en traversant la plaine, aurait ruiné sa demeure et dévasté sa moisson. Il y a une suprême grandeur dans les spectacles auxquels nous assistons, par delà ce fleuve qui divise nos espérances. Ne contraignons pas notre admiration

1. Ces pages furent écrites pendant la semaine des funérailles, sous l'impression que nous éprouvions tous en voyant disparaître notre vieil adversaire, commencer le règne de son malheureux fils.

pour cette grandeur; en la méconnaissant, nous nous méconnaîtrions nous-mêmes. Il n'a fallu rien moins que notre sang pour la porter si haut. Qui la rabaisserait diminuerait le prix de ce sang.

Ne contraignons pas notre respect pour le deuil de toute une nation, pour le chef que cette nation pleure et dont la mort vient d'achever la majesté. Il fut le premier souverain de son temps; il en fut surtout le premier soldat; il fit son métier contre nous comme nous voulons faire le nôtre. Soldats, nous le sommes tous désormais, de par la volonté du défunt. Rappelons-nous qu'on salue sous les armes, quand passe un convoi; même celui d'un adversaire, même celui du général qui nous a vaincus. Il convient de saluer ce dernier plus gravement encore, dût la main trembler en serrant plus fort la poignée de l'épée qu'elle abaisse. Nos pères faisaient ainsi; ils n'en valaient pas moins pour la guerre. Gardons leurs mœurs courtoises; elles n'enlèveront rien à l'espoir de nos fils.

Ne contraignons pas notre pitié pour l'infortune inouïe qui succède à tant de gloire. La mort a fait pour un jour la trêve de Dieu. Elle ne semble pas satisfaite de sa grande prise, elle en tient une autre à la gorge. Hommes, envoyons une parole humaine à cet homme qui lutte si virilement contre elle. Il a l'ambition de montrer, ne fût-ce qu'un instant, les hautes qualités de son esprit et

de son cœur. Souhaitons que cet instant se prolonge. Il faut l'espérer, dit-on, pour la paix du monde; il faut le désirer surtout pour son édification; dans la paix ou dans la guerre, un pareil exemple de force morale est parfaitement beau et bon à considérer. Puisse Frédéric III vivre des jours assez longs pour voir que rien n'est « imprescriptible » devant la justice et la bonté divines, ni la condamnation d'un homme, ni celle d'un peuple!

Inclinons-nous enfin devant les femmes mêlées à ces douleurs; un ressentiment français expirera toujours avant d'arriver jusqu'à leurs pieds. Aucune d'elles ne l'a d'ailleurs encouru : ni l'épouse qui défend avec tant de vaillance la vie menacée de son mari; ni l'auguste veuve qui est restée sacrée pour tous les survivants des mauvais jours. Sa charité a secouru avec une sorte de passion nos prisonniers, nos malades; celui qui écrit ces lignes en a ressenti personnellement les effets; il adresse à cette noble femme l'humble hommage de sa gratitude.

On ne pouvait parler du deuil allemand sans avoir payé d'abord ce tribut de respect et de compassion. Feu l'Empereur avait dit des nôtres, on sait en quelle circonstance : « Oh! les braves gens! » — C'est bien le moins que nous disions aujourd'hui des siens : « Oh! les pauvres gens! »

Ce devoir accompli, regardons librement. La

Mort met beaucoup de sens dans ces fêtes lugubres qu'elle se donne à elle-même. Mieux que la vie, cette sage institutrice évoque parfois sur son tableau noir, dans une projection lumineuse, des visions pleines d'enseignements. Elle excelle à montrer en un rapide éclair la physionomie cachée d'un peuple, d'un moment de l'histoire. Le moyen âge l'avait bien compris, et il lui confiait le soin de résumer sa philosophie des choses. Sachons voir comme lui. Pour présider au drame de Berlin, celle qui mène les rondes macabres est sortie des cimetières d'Allemagne, où les peintres d'autrefois l'avaient enfermée ; elle est sortie du Campo-Santo de Pise, où Orcagna l'a représentée, penchée sur les cercueils des trois rois à des degrés divers de décomposition. Faisons comme ces pieux artistes, quand ils donnaient un corps symbolique à leurs méditations sur le néant ; ils n'y mettaient pas d'ironie, ainsi qu'on l'a cru à tort, ni de satire ; dans ces jeux terribles, ils ne cherchaient qu'une grave leçon, et, comme ils le disaient, « un mirouër salutaire pour toutes gens ».

II

Sur ce miroir, si diverses et si pressées qu'on a peine à les suivre, les scènes changent au

caprice de la Mort. Jusqu'à la dernière minute, elle nous a dérobé son véritable dessein. On l'avait reconnue en Italie, cachée sur une de ces plages clémentes où viennent se réfugier ceux qui lui demandent grâce. Elle y torturait l'héritier des couronnes d'Allemagne, sans dire le secret du mal qu'elle avait choisi. Au chevet du malade, des médecins disputaient sur leur art, et leurs querelles mêlaient à ce drame ce qu'il y a de plus amer dans le comique de Molière. Aux portes de la maison, des nuées d'informateurs épiaient l'agonie; étant un des maîtres du monde, ce malheureux appartenait à la curiosité des foules, plus tyrannique, plus cruelle, plus blasée que ne fut jamais celle d'un Caligula ou d'un Néron. Elle ne souffre pas qu'on lui fasse tort d'un râle, d'un mot murmuré, d'une pudeur intime; pour la servir, une machine de précision fonctionne jour et nuit, recueille les moindres bruits et les répercute instantanément dans le dernier village. Ses émissaires font chaque matin la voirie du globe, triant dans les scandales de la veille ce qui peut alimenter le monstre affamé; comme une bande de corbeaux, ils s'attachent de préférence aux pas de la Mort. Cette fois, elle a trompé leur flair, pris son vol, franchi l'Europe : elle s'est abattue dans le palais impérial, à Berlin.

Là, on l'attendait depuis si longtemps qu'on ne

croyait plus à sa venue. Seul, l'Empereur nonagénaire l'a aussitôt entendue; il a compris que Dieu l'appelait au rapport; il a demandé une nuit encore pour s'occuper de ses troupes et leur donner le mot du lendemain. L'histoire retiendra les souvenirs de cette nuit, tels que les témoins les ont consignés dans les feuilles étrangères; on ne les a pas rapportés chez nous avec les détails qu'ils méritent, avec leur grandeur simple, leur sévérité puritaine et militaire; mieux que tous les commentaires biographiques, ils peignent cet homme, sa vie, son règne.

Dans la journée du 8 mars, il devint évident que le vieillard faiblissait et que son heure était prochaine. Ses deux familles — celle du sang, celle des armes, ses enfants et son état-major — se réunirent autour du petit lit de fer, dans une chambre d'officier pauvre; elle a pour tout ornement des gravures d'uniformes, un Christ en croix, un bouquet de bleuets, un trophée de sabres; pour horizon, par delà le maigre profil de Frédéric II, un corps de garde, avec des râteliers de fusils et des canons sous les colonnes doriques. Le feld-maréchal et le chancelier arrivèrent des premiers, pour assister leur maître dans cette dernière bataille. Le pasteur ouvrit la Bible au livre d'Isaïe et récita quelques versets. Au dehors, la population s'amassait autour du monument de Frédéric.

A cinq heures, la cloche de la cathédrale tinta. Elle demandait des prières pour le mourant. Le peuple crut qu'elle sonnait le glas; cette foule consternée se rua sur les derrières du palais, pénétra de vive force dans la cour intérieure et vint battre la porte en criant : « L'Empereur est mort! — L'Empereur est vivant », répondit un aide de camp qui sortit pour calmer la panique. Rassuré par ces affirmations, le peuple se dispersa. En effet, le souverain était revenu à lui, au moment où le télégraphe transmettait au monde entier l'annonce de sa fin. Il prit quelque nourriture, se leva sans aide, une dernière flamme de vie remonta dans ses prunelles. M. de Bismarck et M. de Moltke dirent avec confiance aux généraux qui les interrogeaient, comme ils quittaient la chambre : « Un homme qui a un pareil regard ne peut pas mourir. »

L'Empereur ne se trompait pas à ce répit. Sa fille l'ayant prié de ménager ses forces, il l'interrompit : « Je n'ai plus le temps d'être fatigué; j'ai encore beaucoup de choses à dire. » Et il rappela le feld-maréchal, pour s'entretenir encore de l'armée. Puis ce fut le tour de son petit-fils, qui reçut les instructions politiques. Il parla de la Russie, il parla de la France. Les spectres commençaient à passer devant les yeux de l'agonisant. Ayant fini avec les soins du présent, sa

pensée rétrograda vers les jours anciens, si anciens qu'en les remémorant il ne pouvait plus avoir de communication avec les vivants. Il demanda qu'on mît sur son cœur, quand il aurait cessé de battre, la Croix de Fer et le Saint-George, les premières étoiles gagnées dans la campagne de France; l'autre, celle des temps déjà légendaires. Enfin l'idée fixe du soldat s'effaça, avec les soucis de la terre, pour laisser prier le chrétien. Il murmura quelques répons des cantiques psalmodiés par le pasteur; on surprit encore sur ses lèvres des lambeaux de phrases, vagues et douces, qui témoignaient de l'entrée dans le mystère : « Il m'a aidé de son nom.... Nous établirons des heures de recueillement.... J'ai eu un rêve, la dernière fête à la cathédrale;... c'était beau.... »

Il s'assoupit. Le seul bruit qu'il pût percevoir, dans le silence de la nuit, le dernier qui berça son sommeil, ce fut le pas lent sur le trottoir de la sentinelle, effleurant les fenêtres de la pointe de son casque. Aux approches de l'aube, le pouls tomba; l'impératrice, assise au pied du lit, tenait la main qui avait pris la sienne, soixante ans auparavant. Le jour vint : à l'heure de la garde montante, doucement, sans secousse, Guillaume cessa de respirer.

Il avait, à deux semaines près, quatre-vingt-onze ans d'âge, quatre-vingt-deux ans de service

militaire, vingt-sept de service royal, dix-sept de service impérial. La tête s'étant inclinée, quand on ferma ses yeux ils semblaient dirigés vers le buste de sa mère, la reine Louise. On jeta sur le corps le manteau gris de campagne. Les princesses apportèrent des roses. Le pasteur bénit le défunt et le loua d'avoir gouverné son peuple selon le conseil de Dieu. Les serviteurs et les grands officiers de l'empire vinrent baiser la main refroidie qui les avait élevés. Quand ce fut le tour du maréchal de Moltke, l'homme qui a tant vu et fait mourir fondit en pleurs. Le chancelier contint son émotion ; un peu plus tard, il revint passer une heure seul à seul avec son maître. Ensemble, ils ont arrêté le compte de leur journée de travail. Ce génie fantasque a d'étranges fuites d'imagination ; peut-être a-t-il pensé là que ce n'est rien, ce qu'on bâtit dans le sang et les larmes, pour que la Mort ricane un peu plus haut en soufflant dessus. Ce qui faisait pleurer M. de Moltke, esprit entier, certain de sa tâche et sans vues de dessous, a peut-être fait tristement sourire M. de Bismarck, lui qui a des vues secondes et un fonds d'ironie pour son œuvre.

Le surlendemain, à une heure avancée de la nuit, les deux grands vieillards ont conduit leur Empereur au Dôme et pris pour la dernière fois congé de lui. Ceux qui assistaient au passage de

ce cortège s'accordent à dire que nulle parole ne peut rendre la vision funèbre, reflétée un instant, dans la clarté des torches, par les eaux noires de la Sprée et les vitres du Vieux-Château désert. Sous la tourmente de neige, aux lueurs de ces flammes dispersées par les rafales, les ombres muettes glissaient sur le sol assourdi, pelotons de cavaliers en deuil, masses obscures de l'infanterie ; à leur suite, sur les épaules des soldats, une bière d'ordonnance, étroite et pauvre sous le drap, comme le lit de camp où elle avait pris son mort. Ce défilé n'avait rien d'une armée solide de Prussiens vivants : n'était-ce pas la garde laissée jadis sur les champs de Bohême et de France, revenue pour chercher son roi, pour relever du service la garde d'en haut, qui ne pouvait plus le suivre là où il allait ?

A la même heure, un autre convoi entrait dans Berlin. C'était le train qui amenait d'Italie le malade, l'Empereur régnant. Celui-là aussi disparaissait comme une ombre, sous la tente drapée de noir, à peine entrevu de ses sujets, escorté de sa garde à lui, les médecins. Il voulut aller rejoindre son père au Dôme. Les médecins s'y opposèrent, jugeant que l'air glacial de son empire pouvait le tuer, craignant peut-être que le père n'appelât le fils. Il se soumit. Un équipage l'emporta vers ce triste Charlottenbourg, sépulture des Hohenzollern.

III

Guillaume Ier est couché sous le Dôme, au fond de la salle nue et froide où prient les luthériens de Prusse. Dans ce temple vide, il n'y a que le mort et Dieu. A moins que ce ne soient des hommes, ces quatre statues au regard fixe, aussi rigides sous leurs armures, aussi immobiles que celui sur qui elles veillent. Supposons, par impossible, un étranger ignorant toute l'histoire de notre temps : il visite le monument, lève ce manteau militaire, et demande quel est l'officier qui dort là, dans l'uniforme du 1er régiment des grenadiers de la garde. Supposons, par impossible encore, qu'un de ces plantons ouvre la bouche, qu'il réponde et répète tout simplement ce que son maître d'école lui a appris sur la vie de son Empereur. Le visiteur ignorant sourirait à ces imaginations, il croirait que le sergent lui récite quelque fabliau merveilleux de la vieille Allemagne. Car le réel d'aujourd'hui sera le merveilleux de demain; il trouvera les âges futurs admiratifs et incrédules, comme nous le sommes pour ce qui fut le réel des vieux âges; mais nous ne savons pas voir le moment du rêve où le sort nous fait vivre; l'accoutumance et l'usure de chaque jour aveuglent notre regard intérieur.

Ce que le soldat dirait à cet étranger, on l'a raconté à satiété depuis une semaine. L'histoire de Guillaume Ier a été résumée dans tous les journaux, détaillée dans des livres qui sont entre toutes les mains. Nous n'aurions rien à y ajouter; et, s'il le fallait, en trouverions-nous la force? A s'appesantir sur certaines pages, les plus nécessaires, la main tremblerait vite et l'œil ne verrait plus avec netteté. Quelques mots suffiront pour rappeler les extrémités de cette longue vie, avant qu'on essaye de la juger.

Né au déclin de l'autre siècle, en des jours si lointains qu'ils sont déjà pour nous ceux des ancêtres, petit cadet dans un petit État, cet enfant de santé débile croît sur les marches d'un trône qui s'effondre; ses yeux s'ouvrent pour voir grandir sur sa patrie et sur le monde l'ombre oppressive de Napoléon; ils apprennent à pleurer sur cette patrie dépecée, sur les angoisses d'une mère, fugitive et mendiante dans ses propres domaines; son berceau est ballotté dans les fourgons des armées vaincues; au sortir de ce berceau, on l'habille en soldat, pour remplacer ceux que la guerre incessante fauche autour de lui : hussard, uhlan, cornette, on change ses petits uniformes comme les langes des autres enfants; dès qu'il peut tenir une arme, à quinze ans, on le lâche dans la mêlée, et c'est l'heure du retour de for-

tune contre nous; le reflux de l'Europe le jette sur la France, avec la meute de rois et de princes ramenés par la curée; il se bat, ce vivant de l'autre semaine, entre des fantômes évanouis dans le fond de l'histoire, aux côtés de Blücher, de Schwartzenberg, de Barclay, contre Oudinot et Victor; il entre dans Paris, il y fait peut-être un de ces rêves fous du premier âge, comme en faisait tout officier au temps de Napoléon : il se voit, lui, le capitaine prussien, promu soudain généralissime, prenant pour son compte la glorieuse ville, décidant le sort de l'Empereur captif; et sans doute il rit de son rêve, au réveil; car le monde est las de guerres, la paix universelle va condamner les soldats au repos; Guillaume rentre pour longtemps dans l'obscurité, sa vie disparaît, semblable à ces longs fleuves dont nous ignorons le cours entre leur source et l'embouchure où ils changent de nom; elle ne reparaît qu'au bout d'un demi-siècle, au moment où tout finit pour le commun des vieillards : celui-ci commence sa vraie carrière, il ramasse la couronne sur l'autel de Kœnigsberg, et la trouvant trop étroite à son front, il la reforge à coups d'épée, au feu des batailles, durant les sept années prodigieuses; il étend son royaume aussi vite et aussi loin que la portée décuplée de ses obus; il fait du chétif corps de garde héréditaire la plus vaste caserne

qu'il y ait sur le globe; après s'être assuré la main sur un voisin sans défense, il abat d'un revers le Saint-Empire romain, de l'autre la puissance française; il ne compte plus les victoires, les armées prises d'un coup de filet, les rois balayés devant lui; un second Napoléon, prisonnier à la porte de sa tente, lui rappelle la chute du premier accomplie sous ses yeux; et le rêve ancien du jeune capitaine est dépassé, quand devant Paris enveloppé par ses troupes, bombardé par ses canons, dans le palais de Louis XIV où l'on a dressé son lit de camp, les princes d'Allemagne apportent la couronne impériale au nouveau César; il semble que ce septuagénaire n'ait plus qu'à finir dans cette apothéose : de longs jours de gloire et de bonheur lui sont encore réservés; tandis qu'au-dessous de lui les autres trônes changent d'occupant, il demeure, chef incontesté et patriarche de tous ces rois, leur dictant ses volontés, les appelant d'un signe à sa cour; son aigle repue plane tranquillement, hors de toute atteinte; Dieu le garde, il est invulnérable : deux fois les assassins le frappent, deux fois il guérit, à l'âge où l'on meurt d'un rien; les peuples s'accoutument à le croire immortel, comme son prédécesseur Barberousse; la mort s'impatiente et rôde timidement dans sa chambre, elle n'ose pas; on revoit chaque matin la tête

familière, droite et souriante à la fenêtre historique, on l'interroge pour savoir s'il est permis aux nations de vivre ce jour en paix; on le dit malade, et le lendemain il passe une revue, il convoque un congrès, il va sur ses frontières présider à une entrevue de souverains; on le dit mort, et le monde, instruit de sa fin, refuse d'y ajouter foi : c'est à peine si l'on est persuadé depuis hier que l'Empereur d'Allemagne, détruit enfin, lui aussi, par un grain de sable dans l'uretère, lentement gagné par le sommeil éternel, a subi la loi commune et consenti à mourir.

IV

Quand on lui aurait conté la fable de cette vie, le visiteur n'en serait qu'à son premier étonnement; le second, le plus fort peut-être, lui viendrait de l'affirmation qu'il entendrait répéter partout : le héros de cette épopée fut un homme médiocre, de facultés moyennes, sans relief personnel. — Avant qu'on emporte du Dôme la dépouille impériale, il faut pourtant juger l'esprit qui l'habita. Mais ne sommes-nous pas naturellement récusés? On juge mal, avec une plaie au cœur, celui qui vous l'a faite. Et, d'autre part,

le jugement de son peuple nous est suspect; il sera dicté par l'adulation ou par d'affectueux regrets. Rapportons-nous-en à cet étranger que nous imaginons : il n'aurait pas plus de préventions qu'il n'avait de connaissance des faits. Une fois instruit de ces faits dans le détail, il serait bon arbitre. Approprions-nous le langage qu'il tiendrait.

Oui, Guillaume I[er] n'était doué que d'une intelligence ordinaire; mais il avait reçu un don plus précieux pour régner : une volonté patiente, toujours appliquée aux mêmes objets. C'est là le génie, selon la définition fameuse. Elle a toujours été vraie; elle l'est dix fois plus dans notre temps; l'élite des générations actuelles meurt de trop comprendre et de ne pas assez vouloir. Le prince de Prusse voulut apprendre son métier; l'ayant appris, il voulut le faire consciencieusement. Bien d'autres ont les mêmes intentions, sans doute; ils ne les mettent pas aussi longtemps, aussi constamment en pratique. Guillaume resta un demi-siècle à l'école, sans perdre une journée d'étude; quand la mort de son frère lui eut enfin mis dans les mains les deux outils de son état, le glaive et le sceptre, il s'en servit jusqu'au bout sans perdre une journée de travail. Il ne grandit à nos yeux que dans cette dernière période, et par les résultats qui ont éclaté; nous devrions l'admirer sur-

tout dans la première, durant ces cinquante ans d'application à une besogne ingrate. Elle ne parle guère à l'imagination, cette première vie usée sur des états de troupes, dans un bureau de fourrier, ou derrière les casemates des forteresses fédérales, à faire manœuvrer des recrues, à inspecter un matériel de place. La carrière orageuse d'un Bismarck séduit et frappe davantage; mais, on l'a dit avec justesse, « il fallait à ce ministre, pour risquer les hardiesses et les fantaisies de sa politique, la solidité de cette roche ». Comment se forme la roche, le marbre précieux où le ciseau taillera la statue? Par la lente agrégation d'atomes semblables et de peu de prix. Il faut de longs siècles d'ennui à un brin de charbon pour devenir diamant. Ni l'adresse ni le hasard des combinaisons ne peuvent suppléer à ce travail patient de la nature. Guillaume Ier a élaboré sa fortune comme la nature élabore ses produits. Le secret de sa grandeur est dans cette imitation de l'éternel modèle. Remarquons en passant l'harmonie existante entre toutes les manifestations d'une race à une époque, et comment elles sont toujours rattachées à un principe directeur; le plus grand philosophe de l'Allemagne nouvelle a établi son système du monde sur la volonté obscure de l'être universel; le plus grand souverain de ce pays l'a relevé par la durée d'une volonté individuelle.

Quel fut le métier de cet homme, on le sait de reste : celui de toute sa lignée, le métier de soldat. Il faut insister sur ce qui fit l'unité de cette vie, au risque de donner une impression de monotonie : impression nécessaire peut-être pour mieux rendre la morne régularité de la machine à gloire, telle qu'elle fonctionne à Berlin, et le mouvement égal de celui qui la tournait. — Par une heureuse et rare coïncidence, sa profession obligatoire était sa vocation. Ce n'est pas trop de dire qu'il naquit avec cette vocation dans le sang, déterminée par la plus forte accumulation d'atavisme qui se puisse imaginer. Tous ses ancètres avaient appliqué à une même tâche un même esprit, borné chez quelques-uns, qui restèrent caporaux, développé chez d'autres, qui passèrent grands capitaines. Quand le roi de Prusse s'appelait Frédéric-Guillaume Ier, il coupait des uniformes, recrutait et habillait de beaux hommes pour un fils plus heureux; quand il s'appelait Frédéric II, il donnait à ces hommes une âme militaire et en tirait bon parti. Né dans la condition la plus humble, Guillaume eût certainement choisi la carrière des armes; il eût servi sans éclat et sans manquements, supporté tous les rebuts, conquis à l'ancienneté les plus hautes situations. Sa naissance n'a fait que lui donner un peu d'avance sur le tableau; elle le désignait en outre pour un grade

spécial qui vint à vaquer, celui de roi. Si l'on veut comprendre les Hohenzollern, il ne faut jamais oublier que, dans l'esprit de ces princes, le titre royal est ramené à sa signification originelle : c'est un grade supérieur dans l'armée, rien de plus. Comme leur nation n'est qu'une armée, comme le bien-être des troupes est une chose de première conséquence pour la guerre, comme l'activité d'un général doit embrasser toutes les connaissances pour les rapporter toutes à l'idée fixe, ces princes peuvent fournir de grands règnes, voire même des règnes prospères et éclairés, malgré l'étroitesse de leur conception initiale.

Préparé à sa destinée par la pensée antérieure de toute une race, le futur Empereur y fut affermi par toutes les circonstances de sa jeunesse. Il vit de près les calamités qu'on subit quand l'armée n'est pas bonne. Après le désastre d'Iéna, la reine Louise lui avait dit : « L'armée n'a pas répondu à la confiance du roi. » Il résolut d'en former une qui répondît mieux à cette confiance; et former une bonne armée, c'était former une bonne Prusse, les deux termes étant identiques. Dès lors, cet objet précis, limité, absorba toutes les facultés du jeune homme. Dans une de ses lettres à son ami, le général Natzmer, il décrit une fête à la cour et fait confidence des rêveries

qu'il y portait : « Je pensais à la cavalerie.... » Cette citation dispense de toutes les autres. Soixante ans plus tard, la même préoccupation le poursuivra dans les cérémonies impériales; une seule est indispensable, la parade. Pour y assister, il se fera hisser sur son cheval jusqu'aux extrêmes limites de la vieillesse. Quand la maladie lui interdit tout autre travail, une seule affaire ne souffre pas de retard, un seul rapporteur a accès dans sa chambre, le général d'Albedyll; chaque matin, il règle avec le chef du cabinet militaire l'état d'avancement des officiers, il veut connaître personnellement les nouveaux promus. Et cela jusqu'au dernier jour.

V

La politique intérieure du prince de la couronne, celle du roi plus tard et enfin celle de l'Empereur, seraient inintelligibles, si l'on perdait de vue un instant l'idée maîtresse : pour le commandant en chef de l'armée prussienne, le métier de roi n'est qu'une extension, disons mieux, une aggravation du métier militaire, un chapitre ajouté au règlement de service qui dirige la vie de cet officier supérieur. On a cru à des

changements de doctrine chez Guillaume Ier, parce qu'on l'a vu tour à tour autoritaire, constitutionnel, relativement libéral ; c'est qu'il attachait peu d'importance à ces billevesées bourgeoises. D'ailleurs, ce n'était pas lui qui changeait, mais les événements et l'esprit des parlements : quand ceux-ci votaient les projets militaires, le roi les tolérait volontiers, leurs autres incartades ne tirant pas à conséquence; quand ils faisaient obstacle à ces projets, le roi cassait les parlements. Il a contresigné sans opposition et sans enthousiasme les élucubrations de son chancelier sur les matières commerciales, sociales, religieuses; au fond de son cœur, il pensait que toute cette idéologie ne pouvait faire ni beaucoup de bien ni beaucoup de mal, tant qu'on ne touchait pas à l'arche protectrice, à l'armée; et il opinait du casque. Pour définir les rôles respectifs de ces deux hommes, qu'on se représente un chirurgien de l'ancienne école consultant avec un médecin : le premier ne s'inquiète guère des poudres et des mixtures qu'administre son confrère; il laisse faire et repasse son bistouri, ne croyant qu'à la vertu de cet instrument.

De même dans la politique extérieure. M. de Bismarck menait de front deux idées : une idée historique, métaphysique, l'unité de l'Allemagne; une idée pratique, l'agrandissement de la Prusse.

Son maître n'était guidé que par la seconde; dans son élévation au pouvoir impérial, il a vu surtout l'élargissement des cadres prussiens. Sa conception du principat militaire lui fournissait même une solution pour les cas de conscience soulevés par les conflits internationaux. L'obéissance au supérieur hiérarchique est la règle fondamentale de la discipline; promu au grade royal, l'officier n'a plus qu'un supérieur : Dieu. Le service commandé par Dieu s'appelle mission. Le défunt croyait très fortement à la sienne. Mais celui de qui il la tenait est un dieu national, spécialement chargé de faire prospérer une terre d'élection entre le Niémen et le Rhin. Il a un médiocre souci des autres royaumes. Le philosophe peut sourire de cette théologie, l'âme vraiment chrétienne peut s'en affliger; le politique doit compter avec elle. Les grands peuples n'ont dominé le monde qu'à la condition d'avoir un dieu national. Nous l'avons dominé tant qu'on a lu en tête de nos chroniques cet acte de foi naïve : *Gesta Dei per Francos*. Guillaume marchait derrière le dieu de la Prusse, avec les sentiments d'un Gédéon ou d'un David, exécuteurs des hautes œuvres de Jéhovah pour le châtiment des ennemis d'Israël. Ce prince était foncièrement honnête et d'une piété sincère; plus d'une fois il s'est troublé, il a hésité devant une spoliation; ce n'était pas l'inté-

rêt égoïste qui le décidait à passer outre, c'était la mission. — Il ne s'agit pas ici, on le comprend, de plaider des circonstances atténuantes; mais il est nécessaire de dégager un état de conscience, de fixer le point de vue qui éclaire pour l'historien toutes les contradictions de cette vie.

Ce soldat n'était pas un soudard. Il ne restait rien dans ses mœurs de la brutalité des caporaux, ses grands-oncles. Leur esprit militaire avait subi en lui une transformation comparable à celle que leurs méthodes de guerre subissaient dans l'atelier de M. de Moltke. La vieille mécanique sauvage et rauque était devenue une machine savante, polie, aux ressorts bien huilés, moins repoussante d'aspect, plus terrible dans ses effets. Guillaume admettait comme une nécessité stratégique la cruauté d'état-major; on chercherait vainement dans toute sa vie un trait cruel de caractère. Il était humain, d'une égalité d'humeur proverbiale, affable et souriant avec tous. Dans la représentation, il payait de sa personne, moins volontiers de sa bourse : parcimonieux comme tous ceux de sa maison, car ces soldats eurent toujours un côté de bons commerçants, gérant leur comptoir sans jamais se permettre une folie, sans songer au repos après fortune faite. Comme presque tous ses mérites, son amabilité d'étiquette provenait de sa ponctualité dans le service, l'amabilité étant

une des charges royales; elle suffisait à lui gagner les cœurs, quand on voyait ce vieillard, tombant de fatigue, se surmener pour achever le tour du cercle et entretenir le plus jeune officier pendant le temps voulu par l'usage. Il sacrifiait ses aises aux exigences de sa position, comme il sacrifiait ses opinions aux idées des ministres qu'il avait choisis, ses plans à ceux de son conseil de guerre. La royauté n'était pour lui qu'une abnégation de tous les instants, dans les petites choses et dans les grandes; ainsi comprise, elle est le plus rude des travaux forcés; cela ne la rend pas enviable, mais elle grandit infiniment et désarme la critique. En somme, la vie privée de l'Empereur fut parfaitement digne, peu onéreuse à ses sujets, facile pour son entourage, régie tout entière, comme sa vie publique, par le sentiment du devoir professionnel. Ce ne sont pas de minces éloges pour un souverain presque absolu, tenté par une fortune folle et par les adulations qu'elle soulève. Les hommes en tiendront compte dans leurs jugements sur Guillaume Ier.

A cette heure, les jugements des hommes lui sont indifférents. Leurs éloges valent pour lui juste autant que ces ordres brillants, épinglés sur la tunique du mort, autant que les cires qui fondent et les fleurs qui meurent sur le cercueil. L'Empereur est devant son Dieu. Il rencontre des

témoins à charge, nombreux, redoutables. Il y aurait présomption impie à vouloir deviner la sentence du seul Juge qui ait le droit d'en porter une. Espérons, pour le comparant d'hier comme pour chacun de nous, que l'homme est jugé par le Dieu auquel il a cru. Ce qui ne signifie pas qu'il y en ait plusieurs. Il n'y en a qu'un; mais étant l'intelligence infinie, il se manifeste sous des aspects aussi divers que nos besoins, il se mesure à la portée de nos vues; étant la justice et la mansuétude infinies, il ne peut demander compte à une âme que de la manifestation qu'elle a connue.

VI

« J'ai eu un rêve.... C'était la dernière fête à la cathédrale.... » Pour emplir cette église, les palais de l'Europe se sont vidés : depuis une semaine, de chaque train qui se hâtait vers Berlin, des familles royales descendaient. L'heure est venue : cloches, orgues, canons, toutes les voix appellent pour la Mort. Mais sa maison est petite, elle n'y admet que des hôtes de choix : les rois d'abord, les héritiers des plus lourdes couronnes, la foule des princes. Derrière eux, tout ce qui est assez

qualifié dans l'Allemagne pour approcher le catafalque; l'armée enfin, tout ce qu'on a pu faire entrer des états-majors, les vétérans des grandes guerres, les compagnons d'armes et les élèves du défunt. Chacun a revêtu son uniforme et pris son poste de parade, au rang marqué par le grade : c'est la dernière revue que passera le vieil Empereur. Une seule place est vide, la première, celle du fils, de l'Empereur régnant; et l'on ne sait quelle est la plus funèbre, de la place vide ou de celle occupée par le mort.

A ses pieds, les conseillers de la couronne lui présentent les insignes de son pouvoir : le diadème, le sceptre, le globe, les sceaux, les chaînes d'ordres, l'épée, la bannière. Ces jouets d'opéra seraient risibles devant une bière, si le temps n'avait ennobli leur vanité; des siècles d'histoire ont mis un sens profond dans leur symbolique puérile; ce sont des idées vivantes, les idées sur lesquelles repose l'Empire. Si l'on n'abstrait pas ces idées, si l'on n'atteint pas la vision spirituelle derrière les emblèmes, tout ici n'est qu'une figuration d'opéra : les simulacres accessoires, les costumes, les hommes eux-mêmes. La plupart d'entre eux ont peine à soutenir leurs rôles d'apparat; chez presque tous, l'homme naturel reparaît sous l'acteur en scène. Ils s'entretiennent à voix basse des petits intérêts du moment, des

préséances, des croix, des pensions, des charges qu'on va donner ou retirer, de toutes les intrigues qui agitent une cour à l'ouverture de ces vastes successions. Le peuple qui attend aux portes avec de vrais sanglots, de vraies prières, une vraie stupeur devant ce grand effondrement, s'il pouvait saisir le murmure discret des conversations dans l'église, il serait surpris de voir à nu ces cœurs où il ne suppose que des méditations magnifiques; il y découvrirait les soucis vulgaires, les jalousies d'atelier, les distractions banales qui occupent d'habitude sa propre existence, toutes les menues convoitises et l'affairement vide d'une pensée d'artisan.

Malgré tout, l'heure, le lieu et la cérémonie sont augustes. Pour en retrouver la grandeur, il ne faut que s'élever dans les ombres supérieures de la nef, à la hauteur où n'arrive plus le murmure d'en bas, où parviennent seules les plaintes de l'orgue et les paroles sacrées de l'officiant. Contemplée à distance, dans le recueillement de là-haut, la foule qui entoure ce cercueil change d'apparence, d'âme et de siècle; les figurants revêtus de ces costumes historiques reçoivent indifféremment d'autres noms. Ce sont les pairs de Guillaume, convoqués pour l'accueillir dans l'empire où les barrières du temps n'existent plus : tous les Césars ses prédécesseurs, Charle-

magne, Othon, Barberousse, Frédéric de Souabe, Rodolphe de Habsbourg, Sigismond de Bohême, Charles-Quint; les margraves de Brandebourg, depuis Albert l'Ours; les Hohenzollern, depuis Joachim, le premier de la race qui disputa à Charles d'Espagne le titre suprême, ayant lu dans les astres que la couronne royale et la plus haute dignité de la chrétienté appartiendraient à un chef de la maison de Brandebourg; les vassaux du ban impérial, tout ce qu'on peut lever entre l'Escaut et le Danube d'électeurs, de ducs et de comtes palatins; le conseil aulique, les diètes, les hanses, les milices, les Porte-glaives, tout ce qui a droit de paraître au sacre et aux obsèques de l'Empereur romain, dans les dômes d'Aix-la-Chapelle ou de Prague, de Ratisbonne ou de Francfort; tous les soldats fameux qui ont guerroyé sous l'aigle double et foulé le monde avant celui-ci; enfin toute l'Allemagne de l'histoire et de la légende, tous les héros qui ont incarné aux heures mémorables ses forces, ses ambitions, son génie, toutes les âmes fondues dans l'âme de la statue nationale que ces bras inertes dressaient naguère sur le coteau du Niederwald.

Vision, dira-t-on? non, réalité. C'en était une pour l'agonisant, quand il appelait ce cortège à la fête de la cathédrale, quand il le voyait dans son rêve, avec la lucidité du dernier regard. C'en

est une pour nous. Qui oserait dire que ce monde antérieur est moins réellement présent que l'autre à la cérémonie? L'autre, foule anonyme qui va passer sans laisser de traces dans le souvenir, en quoi est-il plus vrai, plus réel? Accordons qu'il est plus sensible, qu'il nous montre des chairs d'un instant, des oripeaux et des bâtons dorés sur ces coussins de velours : tout ce qu'on peut voir chaque soir, pour deux thalers, avec autant de sérieux et de pompe, sur les planches du théâtre d'à côté. Mais ici comme partout, ce qui est vrai, réel et grand, c'est l'Idée, et non sa représentation momentanée; ce sont les formes permanentes où viennent se mouler successivement des êtres accidentels; c'est le rôle, et non l'acteur. Dans cette église, l'assistance vraiment vivante est celle qui occupe fortement notre pensée, non celle qui se peint sur la rétine distraite de notre œil.

De même pour le convoi qui s'allonge sous les Tilleuls, grossi par ces députations de l'Histoire, maintenant que la dernière prière est dite et que l'Empereur s'achemine vers le lieu de sa sépulture. La décoration est maigre, mal réussie, la foule désordonnée; le ciel a seul drapé avec magnificence : il a jeté un blanc linceul de neige sur la ville enveloppée de crêpes. Quelques-uns regrettent la somptueuse mise en scène qu'un génie plus artiste suggère en pareil cas à d'autres races.

Ce serait moins beau. Ce qui est beau, c'est la raison d'être des choses, aperçue à travers elles; c'est la concordance de ce qu'on voit avec ce qu'on sait ou ce qu'on devine. Le deuil de ce peuple est rude, pauvre et simple comme lui; on retrouve sa gaucherie et sa roideur dans la toilette mortuaire de sa triste capitale, sa brutalité dans l'expression de sa douleur. Comme il convient, une seule partie est irréprochable, la partie militaire. Aux funérailles du chef germain, il ne faut que son cheval de bataille et ses soldats. Que les régiments défilent bien, et c'est assez. Le spectacle fait réfléchir par ce qu'il montre et par ce qui lui manque. Dans le cortège, ceux que le regard suit avec le plus d'attention, ce sont trois absents : l'héritier d'abord, le souverain, absent de cet intervalle qui lui était destiné, derrière le corps. Absents aussi, les deux grands compagnons qui devraient être aux côtés du maître, le maréchal et le chancelier, disparus dans leurs retraites depuis l'instant de la mort. Tout le monde les cherche, comme on cherche, en examinant la machine qui donne le branle à un grand bâtiment, les deux leviers moteurs; l'œil qui ne les rencontre pas ne s'explique plus le jeu des ressorts et la marche du navire.

L'Empereur est sorti par la porte de Brandebourg. Les rois et les princes l'abandonnent, le

peuple s'écoule; son escorte a rompu les rangs sur la place de Paris, sous le drapeau en berne qui pend de cette dernière maison. C'est un drapeau aux trois couleurs, les nôtres. L'Empereur continue seul, par l'allée de la Victoire. Il passe au pied de la colonne. On sait de quoi elle est faite, la funeste tour de bronze : les canons montrent encore leurs bouches muettes, saillantes sur le pourtour en couronnes symétriques; leurs âmes prisonnières sont engagées dans la masse de fonte. Ils attendaient Guillaume depuis longtemps; serviteurs de la Mort, ils savent qu'elle aime à varier ses trophées; ils le regardent passer. Les chevaux pressent le pas vers Charlottenbourg. Craindrait-on qu'aux allées solitaires de cette forêt, dans la brume lugubre de cette journée d'hiver, un nouveau cortège se reforme pour remplacer la suite princière qui ne marche plus derrière le char? Cortège de fantômes, qui guettait son tour à l'ombre de la lourde pyramide d'où il sort : spectres innombrables, jeunes hommes mutilés, mères en deuil, toutes les figures de la misère et de la souffrance, et des princes encore, mais dépouillés, sans diadèmes, conduits par un vieux roi aveugle, qui les a ramassés sur tous les chemins de l'exil pour venir témoigner les derniers au bord de la tombe impériale, pour y découvrir l'envers mauvais de cette glorieuse histoire.

Qu'est-il besoin d'appeler des fantômes imaginaires? On en a vu un trop réel, celui qui attendait l'Empereur au seuil du mausolée de Charlottenbourg : la Destinée n'inventa jamais une rencontre plus tragique. Un instant, il a paru derrière la vitre, à une fenêtre du palais; pour la première et dernière fois, il a salué de loin la dépouille de son père; son regard l'a suivie, comme elle entrait dans le lit de repos des Hohenzollern. Tout s'est évanoui, l'apparition fugitive qui venait de recueillir l'Empire au passage, et le mort qui échappait aux mains de ses gardes sur la pente du caveau.

Une dernière salve de tous les canons d'alentour, chiens hurlant après leur maître; et c'est fini de son bruit. — « J'ai eu un rêve.... C'était beau. »

VII

Qui sait s'ils n'étaient pas plus vastes, les horizons de ce rêve, et quel sens profond Guillaume a pu mettre dans ces mots : « La dernière fête à la cathédrale? » La vue des yeux qui se ferment est souvent prophétique, bien des voiles se déchirent devant eux. Le roi de Prusse a-t-il

éprouvé le frisson de la fin pour son œuvre comme pour lui-même? L'Empereur d'Allemagne, expression suprême d'une forme de la vie historique, a-t-il vu cette forme s'affaissant après lui, caduque et vide de substance? Voulait-il faire entendre que ces funérailles d'un homme seraient à quelques égards celles d'un monde? Plus d'un se l'est demandé, peut-être, parmi ces princes qui célébraient au Dôme la communion des grandeurs royales. Plus d'un, peut-être, a senti trembler quelque chose sous ses pieds, au bord de cette tombe entr'ouverte, trembler quelque chose sur sa tête, comme se retirait la main solide qui avait raffermi tous les trônes.

Après le premier moment de silence et l'explosion de regrets, le bruit de la vie renaît; le peuple qui formait la haie dans Berlin revient de la triste fête; c'en est une pourtant, puisqu'on n'a pas travaillé ce jour-là. Chacun regagne son faubourg, sa province, chacun reprend son outil et son cœur des jours ouvriers. Suivons-les au hasard par l'Allemagne, ces compagnons, écoutons ce qu'ils disent. De partout arrive à nos oreilles la même menace sourde contre le vieil ordre social; moins violente et moins fanfaronne qu'en d'autres pays, mais plus tenace, raisonnée et constante comme le génie de ce peuple. Ce n'est pas le fracas du torrent qui écume ailleurs

au grand jour, arrache quelques pierres, passe et tarit jusqu'à l'autre saison; c'est le grondement lointain de la mer, amenant de l'infini ses vagues méthodiques, rongeant sans relâche tout le rempart des hautes falaises. Ces gens-là veulent comme voulait leur Empereur, ils préparent leur règne avec la même patience qu'il avait mise à préparer le sien; l'heure venue, ils le réaliseront par le même emploi scientifique de la force brutale. Des lois rigoureuses ferment leurs bouches et condamnent leurs presses; le bulletin de vote leur reste; la dernière fois qu'ils se sont comptés, ils étaient 800,000. La rumeur de défi monte des villes et des campagnes : on l'entend sous le battement des métiers, dans ces fabriques serrées autour de Berlin comme les lignes d'une armée d'assaut; sous le tapage des marteaux qui forgent les canons monstres, dans le vaste enfer des usines d'Essen; dans les forêts du Hartz, entre les coups de la hache fouillant le tronc des sapins; on l'entend sur le marché de Leipsig et sur le port de Hambourg, dans le convoi de recrues qui rejoint le régiment, dans la cale du paquebot où les plus désespérés s'entassent pour fuir au bout du monde la caserne et l'impôt. Elle monte des profondeurs de la terre, des mines de Thuringe et des houillères de Silésie; pour la propager, les méchants Kobolds ont creusé le sol allemand

jusque sous le socle de la *Germania*; ils avaient enfoui leur arme, la dynamite, sous l'image de la patrie, sous les pas de leur Empereur, qui faillit disparaître en consacrant cette image. Que sera-ce donc, maintenant que sa figure respectée ne fera plus hésiter les cœurs, maintenant que sa main victorieuse ne contiendra plus les rancunes politiques des uns, les aspirations particularistes des autres, les révoltes libérales des parlementaires, les passions religieuses des fanatiques, l'athéisme des libertins, et surtout les revendications sociales d'une masse qui trouve le pain trop rare, la gloire trop chère, le caporal trop dur!

Ce n'est pas seulement dans l'atelier qu'on entend saper l'Empire ou mettre en doute sa durée; c'est dans le bureau du fonctionnaire, dans la chaire du professeur, dans le cabinet du philosophe, — et il y a beaucoup de philosophes en Allemagne. Là, on déduit théoriquement les raisons de la dislocation prochaine; elles sont plausibles. La chaudière, dit-on, éclatera faute d'une soupape. Un peuple laborieux ne peut se maintenir longtemps à ce degré de tension administrative et militaire; s'il ne tourne pas contre l'étranger les armes qui l'écrasent, il les tournera contre lui-même. Comme le service universel en a appris l'usage à chaque mécontent, les bataillons n'auront pas de peine à se reformer contre

ceux qui les ont instruits. On ajoute, et non sans quelque orgueil, que lorsqu'une refonte du monde est imminente, l'Allemand est désigné par l'histoire pour y procéder. C'est lui, le barbare qui a balayé la pourriture romaine et renouvelé une première fois les rouages d'une civilisation usée. Quand la conscience chrétienne réclama une réforme de l'Église, tandis qu'on l'essayait ailleurs partiellement et sans succès, l'Allemagne la fit radicale et définitive; des flots de sang coulèrent pour cimenter la foi nouvelle; ils couleront, s'il le faut, pour la seconde réforme, celle du droit social; elle trouvera des apôtres dans le pays de Jean Huss et de Luther, on verra surgir des Lassalle et des Marx plus heureux, mieux secondés. Pour ceux qui ont abattu des autels quinze fois séculaires, changé des dogmes et mis la main sur les trésors du Seigneur, ce sera jeu d'enfants de brûler un code, d'exproprier des comptoirs et des banques, de loger la république populaire dans l'édifice impérial, réparé d'abord, puis rendu inhabitable par l'absolutisme prussien.

Voilà ce qu'ils répètent, et personne n'y contredit, parmi ceux-là mêmes qui seront frappés les premiers. Seulement, les uns disent : demain; les autres : après-demain, selon le degré d'optimisme. Les voix d'en bas nous tromperaient-

elles? Écoutons la plus haute, celle de l'homme qui doit connaître son œuvre, puisqu'il l'a faite. Il lutte devant la porte du monument, pour la défendre quelques années encore; mais il sait que les siennes sont comptées, et qu'après lui nul ne sera de taille pour cette lutte; il sait qu'il est venu trop tard, dans un siècle ingrat pour les architectes du passé, et que le lourd monument gothique porte sur un sol fouillé par les termites. Comme tant d'autres grands esprits de ce temps, qui ont prophétisé pour des dieux qu'ils ne servaient pas, il reste fidèle aux siens, dévoué aux intérêts de sa condition; mais son génie regarde par-dessus le mur qu'il bâtit et dénonce la vanité de ce qu'il fait devant la fatalité de ce qu'il voit. M. de Bismarck n'a jamais caché ses pensées intimes; en ses jours d'humeur, il prédit l'avenir, et il le prédit sombre. Que de fois, du haut de la tribune du Reichstag, sa voix ironique a soufflé sur les illusions de ceux qu'il sert, en Allemagne et au delà! Le fond de ses discours les plus sincères est un étrange composé d'orgueil et de philosophie sceptique; on peut le condenser dans cette phrase : « Si l'on ne m'écoute pas, le vieux monde est perdu; il le sera quand je ne parlerai plus. » Le 29 novembre 1881, il montrait la république comme le terme fatal de l'évolution libérale, « tant que le progrès est livré à lui-

même et que le militarisme prussien ne lui oppose pas une digue ». Il ajoutait : « Avec tout le poids que mon expérience et ma position donnent à mon témoignage, j'exprime ma conviction que la politique du parti progressiste nous rapproche lentement de la république. » Or, il n'ignore pas qu'après lui, les progressistes auront tôt ou tard les mains libres. Pour se consoler, dans ce même discours, il promenait ses regards sur l'Europe, il marquait l'heure de la république au cadran des divers États, il l'annonçait prochaine à celui qui est aujourd'hui l'un de ses meilleurs alliés. Les réserves de style et les conditionnels de courtoisie adoucissaient à peine l'affirmation qui était dans sa pensée; on sentait que la source amère jaillissait des profondeurs méditatives de cet esprit, entre les blocs de granit accumulés sur elle par l'homme d'action. Comme toujours en pareil cas, il se tournait vers le foyer du mal, il donnait en exemple la nation de scandale. Quand il feint de s'émouvoir contre nous, ce ne sont pas quelques déplacements de garnisons qui l'effrayent, comme il le dit et le fait croire au vulgaire; c'est le principe antagoniste que nous personnifions dans le monde vis-à-vis du sien; il en méprise la valeur morale, mais il en connaît la force historique, et il la redoute.

Il y a pensé sans doute plus d'une fois, au len-

demain du coup irréparable qui découronnait son principe. Pendant la fête de la cathédrale, où il ne figurait pas, tandis que la Mort traçait sur son tableau noir cette vision d'apothéose, le contemplatif de Varzin revoyait peut-être, sur ce même tableau, l'autre allégorie funèbre qu'elle y peignait naguère dans Paris. Trois années à peine séparent les deux chefs-d'œuvre de l'inimitable artiste; un rien de temps oublié, pour celui qui regardera dans cent ans, et qui verra les deux grandes fresques symboliques sur le même plan, simultanées, parallèles, placées à la fin de notre siècle pour en résumer le sens, comme ces représentations totales de la vie que les Égyptiens gravaient à l'issue de leurs galeries sépulcrales.

VIII

C'est une autre fête, sous le dôme du ciel. Le soleil de juin l'éclaire. La France porte son poète au Panthéon. Des flancs de l'arche triomphale, là-haut, un fleuve d'hommes descend, grossit en route et devient une mer. Ce peuple, lui aussi, suit le cercueil d'un souverain, du seul qu'il ait reconnu et respecté. Comme l'autre, ce monarque s'en va chargé du poids de son siècle, de son

œuvre et de sa gloire; comme l'autre, il a passé les limites ordinaires de la vie humaine, et chacun de ses jours a été une journée de travail. En France, comme aujourd'hui en Allemagne, c'est la même stupeur devant une mort qui ne semblait pas possible, le même désarroi devant un vide que nul ne peut combler. Mais ici, point de couronne, pas de simulacres, pas de gardes. Les seuls serviteurs qui escortent le défunt, ce sont des maîtres imprimeurs. Avec cette poignée de soldats et quelques kilogrammes de fonte, moins qu'il n'en faut pour forger un des canons de l'autre roi, celui-ci a conquis son empire. Empire plus vaste, car les deux hémisphères en relèvent, ils ont envoyé leurs délégations; plus absolu, car personne ne le conteste; plus durable, car il s'augmente de tous ceux qui naissent. Derrière le char, on devine aussi des fantômes; ce ne sont pas des morts stériles, retranchés à jamais de la vie universelle; ce sont des créatures fécondes et bienfaisantes, ajoutées à celles de Dieu pour doubler le monde réel d'un monde enchanté. Le convoi traverse lentement la ville, fendant à grand'peine ces masses compactes de sujets; leur nombre défie tout calcul, l'histoire n'a pas souvenir d'une pompe aussi colossale : c'est un peuple entier qui roule ce mort dans ses flots.

Qui est-il donc, ce peuple, et quels sentiments le poussent? Si l'on extrait du cortège l'élite intellectuelle de la nation, — et elle ne fait pas compte, goutte d'eau perdue dans cet océan, — si l'on prend séparément chacun de ces anonymes, il n'y aura pas de mots pour dénombrer les ridicules et les sottises qui se sont donné rendez-vous aux obsèques de ce roi de l'esprit. On voit là toutes les palinodies de la politique d'estaminet, toutes les inventions grotesques ou indécentes de la plèbe, toutes ses passions mesquines ou niaises; durant des jours et des nuits, elle s'est fait un jouet de ce cadavre, elle ne se résolvait plus à s'en séparer, elle s'ébaudissait autour de lui aux chansons et aux ripailles. Parmi les spectateurs accourus sur les larges voies où on le promène, c'est la curiosité ignorante, la gaieté triviale, qui dominent; bien peu pourraient dire ce qu'a fait le poète, pourquoi ils l'admirent, pourquoi ils sont là; les raisons qu'ils donnent confondent la raison.

Pourtant, ce spectacle est grand, comme celui de Berlin, autrement que celui de Berlin. Là-bas aussi, sous l'éclat des dignités et les dehors imposants, nous avons surpris les petitesses au fond des cœurs; et il a fallu regarder les emblèmes puérils à travers de longues traditions pour retrouver ce qu'ils ont d'auguste. Ici encore, si

l'on veut être également juste, il faut oublier ces bannières, ces exhibitions foraines, ces propos idiots; il faut recourir à la vision spirituelle et s'élever au total magnifique de ces misérables unités; alors on pourra abstraire l'idée inconsciente qui travaille ce monstrueux animal; ce n'est qu'un instinct confus, dans chacun des membres isolés qui le composent; multiplié par la masse et séparé de l'alliage qui le déshonore, cet instinct devient une idée. Quand trois cent mille hommes sont réunis, il se forme un cerveau collectif, et dans ce cerveau une pensée claire; chacun d'eux la voit mal, tous ensemble la voient bien.

L'idée incarnée dans l'Empereur d'Allemagne apparaissait nettement, un long passé historique l'éclairait. L'idée symbolisée par la foule dans le poète révolutionnaire, — arbitrairement ou non, peu importe, l'homme n'est ici qu'un prétexte à l'explosion d'un sentiment, — est plus difficile à dégager, étant plus neuve; elle est à peine formulée dans l'histoire d'hier. — Ce peuple célèbre à la fois la souveraineté du génie humain et sa propre souveraineté. Il contente ses besoins contradictoires : le premier, qui est de reconnaître un maître, une puissance, de l'admirer et de la servir; le second, qui est de la choisir lui-même, librement, et de ne l'accepter que dans la mesure

où elle ne le contraint pas. Une puissance intellectuelle satisfait à merveille aux deux conditions. Mille motifs accessoires viennent se greffer sur le principal, suivant les bizarreries de chaque esprit, mais le principal les absorbe tous : c'est la fête de l'intelligence et de la liberté. Le rite est inconvenant, théâtral, on le reconnaît : il a déjà servi pour la déesse Raison. L'objet du culte est généreux et élevé. Chimère idéale peut-être, mais qui vaut bien l'adoration de la Force victorieuse.

Et c'est une force aussi, l'enthousiasme désintéressé qui précipite derrière ce mort la population d'une ville. *Vis gallica*, au moins égale au *furor teutonicus*. Pour être irrésistible, il ne lui faudrait qu'un régulateur. Il manque dans la procession païenne. L'œil cherche vainement une croix, un signe religieux, un indice quelconque d'une foi, pour rattacher ces nobles aspirations aux vérités éternelles qui devraient les envelopper. Il ne comprend pas, ce peuple, que pour contenir l'orgueil du génie, pour justifier et corroborer la liberté absolue du citoyen, rien n'est si nécessaire qu'une règle morale imposée d'en haut. A le voir passer ainsi, on tremble pour lui, et l'on se rappelle la parole du grand orateur : « ...Vous verriez ce que peut faire dans le cœur humain la terrible pensée de n'avoir rien sur sa tête. » L'absence d'une règle et d'un frein au ciel

ou sur la terre, là est le danger de la force qui se révèle à nous dans le convoi du poète. A Berlin, c'est le danger contraire; la force que nous considérions là-bas est toute militaire et hiérarchisée, depuis le caporal jusqu'à Dieu; mais elle étrangle le peuple qu'elle a soulevé si haut; un instant de défaillance, et tout peut s'écrouler.

Les deux forces, telles que ces deux cortèges les traduisent aux yeux, sont en présence depuis le commencement du siècle. Quand il naquit, la force nouvelle débordait sur l'Europe, elle avait tout subjugué. Depuis, elle a exercé de courtes reprises, à ses heures d'explosion. La force ancienne a eu sa revanche la plus complète avec l'Empereur Guillaume; il l'a concentrée, portée à son maximum de tension, il lui a rendu pour un temps la disposition du monde. Comment s'établira dans l'avenir l'équilibre des deux forces? Laquelle fera pencher le monde? C'est le secret de Dieu. Nous n'aurions pas de peine à le deviner, si nous savions discipliner la nôtre et l'appliquer à un seul objet. Elle est d'essence supérieure, puisqu'elle contient l'idéal vers lequel l'humanité gravite.

Le poète et le conquérant se sont rejoints dans l'histoire. On sait comme il décroît vite, ce grand bruit de ceux qui ont occupé la terre, comme il s'évanouit bien avant que cette terre ait repris

leur chair dans ses entrailles. Sous les coups de la Mort, la mémoire des hommes est comme l'eau où un enfant jette des pierres : les plus grosses font des cercles un peu plus larges ; petites ou grosses, avant que les pierres aient touché le fond, les rides s'effacent, l'eau a oublié. — Oublions le rêve, mauvais pour nous, qui vient de finir dans la tombe de Charlottenbourg. Et maintenant, vivons. Vivons mieux, s'il se peut. Vivons unis. Ne désespérons pas. L'heure nous invite aux pensées qui doivent être désormais les nôtres. Au jour où s'envoleront ces pages, avec les derniers échos du glas qui tintait hier dans les neiges de Berlin, d'autres cloches lanceront leurs volées dans les premières joies du ciel d'avril ; elles sonneront à tous les cœurs le réveil, la vie, l'espérance. Cloches de Pâques, cloches de France, parlez-nous de résurrection !

Paris, mars 1888.

LETTRES D'ASIE

L'INAUGURATION DU CHEMIN DE FER DE SAMARCANDE

Convié à l'inauguration du chemin de fer de Samarcande, au printemps de 1888, j'envoyai d'Asie au *Journal des Débats* les lettres que je réunis ici. On n'y trouvera pas une description complète et détaillée des pays neufs où j'ai passé quelques jours : les circonstances ne se prêtaient guère à l'étude; ce fut un rêve à toute vapeur, avec une succession rapide de visions, de fêtes, de surprises. Annenkof nous montrait les *Mille et une Nuits* dans la lanterne magique. Ces lettres n'avaient qu'un objet : elles essayaient de traduire l'impression qui dominait pour nous toutes les autres, l'irruption soudaine de l'Europe dans la vieille Asie, l'étonnement réciproque des deux mondes qui se mêlaient, l'enchantement d'heures inoubliables.

I

Ouzoun-Ada (au bord de la mer Caspienne),
22 mai 1888.

Depuis douze jours, je roule ou flotte de la gare de l'Est à celle d'Ouzoun-Ada, tête de ligne du chemin de fer asiatique sur la rive orientale de la Caspienne.

Je suis venu tout d'une traite. Les pays où l'homme laboure et pense ont fui derrière moi l'un après l'autre, un empire chaque jour : la France, l'Allemagne, l'Autriche, la Pologne, la Russie, le Caucase, les premières terres d'Asie. Ils s'éloignaient le long du ruban de fer, et avec eux décroissaient les intérêts et les soucis dont ils vivent. Chaque matin, la conversation de l'inconnu rencontré dans le train nouveau me montrait un esprit préoccupé autrement que celui de la veille. Le voyageur est un miroir mobile sur lequel les images passent et s'effacent. Quand le miroir fuit dans l'espace avec cette rapidité, il réfléchit mal les détails, sans doute, mais quelle admirable leçon de synthèse! On comprend si bien, en la reprenant ainsi en sens inverse, la longue route historique de l'humanité, ses étapes actuelles et son affinement séculaire. Il me semblait que je remontais d'un siècle toutes les cent

lieues. La terre se faisait toujours plus vaste et plus vide, à mesure que j'avançais, plus indéterminée et plus libre; elle échappait chaque jour davantage aux prises de l'homme. Et l'homme, lui aussi, se faisait plus rare, plus vide de pensée, moins actif et plus primitif. Dans le paysage et sur les figures humaines, les aspects devenaient plus calmes, plus pittoresques aussi, à mesure qu'ils devenaient moins cérébraux, si je puis dire. Oui, je viens de lire l'histoire universelle à rebours, depuis votre bureau de la rue des Prêtres jusqu'à la tente du Yomoude.

Je ne vous la décrirai pas, cette longue route. Les steppes russes, j'en ai si souvent parlé! Le Caucase, je le visiterai à mon retour, je n'ai fait que le traverser en courant, car il fallait arriver à Bakou pour le départ du bateau. Il m'en reste aujourd'hui des visions de cimes fantastiques, la nuit, dans une tourmente de pluie et de vent, le galop fou des petits chevaux de montagne emportant la voiture à travers les torrents grossis, sur les lacets de la route militaire, jusqu'à la tranchée creusée dans les neiges au col de Goudaour, à 8000 pieds d'altitude. Au pic du Kazbek, je m'étais arrêté pour quelques heures dans l'auberge de poste; je relisais des vers de Lermontof, le poète qui a donné une âme aux monts du Caucase. Si beau qu'il soit, un lieu n'a de valeur pour

nous qu'à partir du jour où un homme lui a donné une âme, en fixant dans une forme d'art l'écho prolongé d'un cri de passion. Ma lecture fut interrompue par un jeune officier russe, qui était cette nuit-là le seul hôte de l'auberge du Kazbek : apprenant qu'un Français se trouvait de passage dans la montagne, il n'y avait pas tenu, il venait me demander quelques détails sur le Général sonore. A 8000 pieds, dans les défilés de la Géorgie, ne pas pouvoir lui échapper, c'est sévère. Et c'était le quatrième qui me questionnait ainsi depuis mon départ de Rostof, la veille! Que répondre à ces étrangers? Leur montrer la cime de l'Elbrouz, qu'on aperçoit de toute la contrée, leur demander pourquoi Prométhée y fut enchaîné, et leur rappeler un des plus beaux vers d'Eschyle, celui où le poète explique la colère des dieux contre le ravisseur du feu : « Il a fait habiter dans l'âme des mortels d'aveugles espérances.... » Cette indication satisfait tout ensemble à la vérité et à la fierté nationale, Prométhée ayant gardé dans la légende une très belle figure de demi-dieu; et son vautour, on peut le prendre de loin pour une aigle.

Une journée de descente dans les tièdes vallées du versant méridional m'a conduit à Tiflis, juste à temps pour monter dans le train spécial que l'excellent M. Skatkovsky, l'ingénieur en chef du

Caucase, avait mis à la disposition des invités d'Annenkof. De Tiflis à Bakou, le chemin de fer roule dans les forêts et les rizières, le long de la Koura, entre deux murailles neigeuses, celle des monts du Caucase à gauche, celle des monts d'Arménie à droite. N'était le radieux soleil qui verse sur nous la lumière d'Asie, on se croirait dans la plaine lombarde, au pied des Alpes. Aux approches de la Caspienne la végétation disparaît, la terre se désole, les grêles panaches roses des tamaris percent seuls la croûte saline où jouent des mirages lointains. L'empire du feu commence. Bakou surgit sur une grève brûlée; elle pourrait servir pour une illustration de l'Enfer de Dante, cette ville noire, cuirassée de tours de fonte, écrasée sous son dais de flammes et de fumée; Sodome moderne, enrichie par le feu souterrain qui détruisit l'autre. Tout pour le pétrole et par le pétrole, c'est la devise de l'étrange cité. J'y reviendrai plus à loisir; le bateau chauffe, il nous emporte, l'odeur du naphte nous poursuit sur la mer, les flaques d'huiles minérales courent après nous sur les vagues qu'elles souillent.

L'Asie et l'Europe se rejoignent et fusionnent à bord de la *Caspia*, le petit steamer de la Compagnie Caucase et Mercure qui fait le service entre Bakou et Ouzoun-Ada. Sur le pont, le grouillement pittoresque et multicolore de tous

les bateaux d'Orient; des Lesghiens hérissés de poignards damasquinés, des Turcomans en robes bleues, un harem persan enveloppé dans ses cotonnades roses, des juifs qui vont examiner ce qu'on peut gagner dans le nouveau monde entr'ouvert, des Arméniens qui se promettent de rouler les juifs, et qui y parviendront peut-être. Entre les paquets de tapis et de guenilles amoncelés sur l'avant, sortent des têtes et des jambes appartenant à toútes les variétés ethnographiques de l'Irân et du Tourân. Mes compagnons y découvrent un marchand de Khokand qui parle un peu notre langue : après un long séjour à Moscou, il retourne dans sa patrie, il y portera ces petites graines perdues de notre âme de France. Voici le phénomène russe par excellence, toujours si intéressant à étudier : un groupe de paysans de Tambof, hommes, femmes et enfants, 35 personnes en tout, émigrent en Asie centrale; les moujiks ont vendu leurs lopins de terre et leurs maisons; ils étaient « à l'étroit », comme ils disent, ils vont à la recherche de « l'endroit où l'on sera mieux ». J'interroge le chef de la bande, un gaillard intelligent et hardi, je lui demande s'ils n'ont pas regret de la patrie; il étend le bras vers l'Orient et répond tranquillement : « Ma patrie marche avec moi. » C'est tout le mot de la Russie.

A l'arrière, des officiers, des ingénieurs devisent gaiement avec une jeune veuve qui se rend en Perse, à l'unique fin d'élever un monument sur la tombe d'un mari laissé là-bas. Le trait est rare et beau, il ne fallait pas le passer sous silence. Les photographes de l'expédition travaillent déjà. Oh! les photographes et leur groupe obligatoire! Ce sera le fléau du voyage. D'autant plus dangereux qu'ils se disent instantanés, après quoi ils ajoutent pendant une demi-heure : « Ne bougeons plus. » Enfin notre bande française, qui représente seule l'élément étranger; elle est gaie, nombreuse, elle semble parfois absorber l'élément russe, tant notre langue et notre esprit sont naturellement envahissants. En s'asseyant à la table de la *Caspia*, on se croirait plutôt à un *mess* de garnison, un jour de fête où il y aurait des invités. Dispensez-moi de citer des noms; il faut toujours supposer, chez ceux de nos contemporains qui ne sont pas mêlés à la vie publique, le légitime désir de voir le journal les laisser en paix. On se trompe quelquefois. Je ne me tromperai pas du moins en prêtant ce désir aux officiers de notre armée que j'ai eu la bonne chance d'avoir pour compagnons de route : il m'a paru que ceux-là savaient en quoi réside la supériorité morale du soldat, ce qui l'égale presque au moine et le place au-dessus de nous tous : bien faire silencieusement.

Et tout le monde allait, comme à une partie de plaisir, vers la plage inconnue il y a dix ans, défendue par la barbarie du désert et par la barbarie de l'homme; vers le cœur mystérieux de l'Asie, la terre du berceau, d'où notre pauvre famille humaine s'est acheminée. Ayant achevé la conquête du globe, les aînés reviennent découvrir le nid patrimonial; ils y reviennent, riches de tout ce qu'ils ont appris dans leur rude entreprise, pour remettre en valeur l'héritage délaissé. Le bateau qui nous y portait glissait dans la nuit sur des eaux glauques et mortes, jaunies par la lune, semblables à cette autre mer d'huile qu'elles recouvrent et compriment sur toute l'étendue de leur bassin. La Caspienne n'a pas justifié sa mauvaise réputation ; après dix-huit heures d'une traversée tranquille, la pointe du grand Balkan nous a signalé la terre, le matin du 22; vers dix heures, nous nous engagions dans une passe peu profonde, entre de petites îles.

Du bleu, pâle et doux sur la mer Persane, comme celui des turquoises de Chirâz ; de l'or vif, une mince ceinture de sables incandescents; du bleu encore, ce dernier pâli jusqu'au blanc dans le ciel torride. Rien de plus, ni couleurs, ni choses, ni êtres. C'est la baie d'Ouzoun-Ada. Derrière cette bande de sable, dans les fonds de ce ciel, l'Asie antérieure, les immenses régions

vagues qui font rêver sur la carte, tour à tour affreusement vides ou pullulantes d'hommes singuliers, jusqu'à la mer de Chine. Le bateau approche; quelques points noirs tachent la zone d'or; ce sont les baraques et les appontements du petit havre, né d'hier sur la grève déserte. Nous mouillons contre une estacade où les balles de coton sont cueillies par des portefaix taillés en plein bronze, à demi nus sous leurs larges turbans, des Turcomans de la frontière de Perse.

Tandis qu'on forme le train, nous visitons Ouzoun-Ada. C'est vite fait. Quelques maisonnettes de sapin apportées de Russie, posées à même le sable; pas un brin d'herbe au flanc des dunes, pas une goutte d'eau. La source la plus prochaine est à Kazandjik, à 160 kilomètres. On se sert d'eau de mer distillée. Une maison un peu plus apparente que les autres, celle où habitait Annenkof pendant la période de construction. On y a pratiqué des chambres en sous-sol pour trouver une fraîcheur relative; nous sommes en mai et le thermomètre marque 40 degrés à l'ombre. Cette demeure abrite aujourd'hui l'ingénieur en chef de la section. Il nous y reçoit; je jette un coup d'œil sur sa bibliothèque, constatation toujours intéressante, surtout dans une cellule au désert; on y devrait trouver la *Vie des Saints*, suivant le vœu du philosophe; ce n'est pas celui de

l'ingénieur. Il console sa solitude avec un volume russe de Tolstoï et deux volumes français de M. Ohnet : *la Comtesse Sarah* et *Lise Fleuron*. A Ouzoun-Ada ! Qu'on nie encore la puissance d'expansion des lettres françaises !

Nous montons dans des vagons de marchandises, où l'on vient d'improviser des salons à notre usage avec des bancs recouverts de tapis tekkés. Le train qui devait nous recevoir attend à Kizil-Arvât, une trombe d'eau ayant endommagé la voie près de cette station. On nous prédit un long retard de ce chef. Nous verrons bien. En attendant, nous voilà partis, engouffrés dans les collines de sable, sur le rail qui va développer jusqu'à Samarcande ses 1350 verstes de longueur. Ce serait peut-être le moment d'entrer dans quelques détails techniques sur la ligne ; mais je les ai donnés dans des publications antérieures, au fur et à mesure de l'achèvement des tronçons. Je ne pourrais que me répéter. Rappelons-nous seulement que le chemin de fer transcaspien fut établi jusqu'à Kizil-Arvât, en 1880, pour assurer les derrières de l'armée de Skobelef, engagée contre les Turcomans de l'Akkal-Tekké. L'initiateur du projet lutta énergiquement dès le début contre les partisans de la voie étroite et du système Decauville ; il établit sa ligne à la largeur normale des voies

russes. Un peu plus tard, il transporta le point d'attache du port de Michaïlovsk à la rade d'Ouzoun-Ada, en eau plus profonde, pour éviter des transbordements qui eussent paralysé le commerce. Après l'annexion de Merv, le chemin de fer fut poussé jusqu'à cette ville (800 kilomètres), en 1885-1886. Au delà, on estimait le grand désert infranchissable; le constructeur parvint à prouver le contraire, — en franchissant, — et, à la fin de 1886, la locomotive atteignait l'Oxus au village de Tchardjoui (1064 kilomètres). On crut de nouveau qu'il faudrait s'arrêter là; jeter un pont sur ce large fleuve paraissait chose impossible. Il ne faut pas oublier que chaque pièce de bois, chaque traverse, doivent être apportées de Russie par le Volga et la Caspienne, dans ce pays dénué de toute ressource. Le pont fut jeté. Le reste était relativement facile. La voie, construite en quelques mois jusqu'à Boukhara, vient enfin d'atteindre Samarcande, son point terminus jusqu'à nouvel ordre (1440 kilomètres).

A la suite de ce résumé, il conviendrait peut-être de rendre justice à l'homme qui a triomphé de tant de difficultés, et de dire combien apparaît clairement dans tout ce que nous voyons l'impulsion d'une volonté unique. Je suis le seul à qui il ne siérait point d'insister sur cet éloge, je le laisse faire à d'autres. Veuillez suppléer à mon silence,

et rapporter à qui de droit les étonnements que j'aurai souvent l'occasion d'exprimer, tels que nous les avons tous ressentis, devant les parties les plus audacieuses de l'entreprise. Sur ce, continuons notre route, sans quoi je mettrai plus de temps à la raconter qu'on n'en a mis à la construire.

II

Kizil-Arvât, 24 mai.

Ma dernière lettre vous racontait notre départ d'Ouzoun-Ada, dans la soirée du 22. Celle-ci vous retracera, très sommairement, la physionomie de la ligne que nous parcourons.

Du sable, d'abord, durant les cinquante premières verstes. Le sable forme, sur tout ce littoral, la ceinture désolée de la mer, avant le désert d'alluvion qui commence au delà. Le train serpente entre les mamelons de poudre jaune, formations légères qui s'écroulent et se déplacent sans cesse au caprice du vent; on s'étonne de ne pas sentir dans le vagon le roulis du vaisseau, tant les vagues sablonneuses qui nous portent ressemblent à celles de l'Océan, solidifiées pour quelques heures au moment d'une de leurs grandes tempêtes. Dans leurs lents mouvements,

ces vagues sont plus perfides, plus meurtrières que les autres. On nous raconte comment, au début des travaux, quatre soldats s'égarèrent à une petite distance de la côte; le troisième jour, l'un d'eux revint en se traînant jusqu'au camp; ses camarades étaient morts de soif, en tournant sur place à la recherche de la route, à quelques portées de fusil seulement du bataillon. On ne put retrouver leurs corps : d'eux-mêmes les flots de sable avaient enseveli les noyés. Le grand problème pour l'ingénieur était de défendre contre cet ennemi insaisissable les trois cordons de fer qu'on lui abandonnait, les deux rails et le fil télégraphique.

Heureusement l'homme a trouvé dans cette lutte un allié végétal, le *saxaoul*. Ce petit arbuste intrépide, le seul qui sache vivre de si peu, croît en touffes buissonneuses jusqu'à la hauteur d'un mètre. Il fait maigre et souffreteuse figure, mais il a l'âme profonde qu'il faut aux solitaires du désert : des racines démesurées qui vont chercher un peu de fraîcheur dans les couches souterraines. Ayant l'âme profonde, il est secourable et gai; en ce moment, il fleurit, c'est-à-dire qu'il porte de grosses grappes de boules rouges et jaunes; elles mettent sur ces mornes le sourire de quelque chose qui ressemble à une fleur. Ne vous étonnez point si je parle de la chétive plante comme d'une

créature; elle est tout, ici où il n'y a rien, elle résume en elle la vie, et elle a vaillamment travaillé à l'œuvre humaine de la civilisation. Là où le saxaoul est en nombre, il fixe les dunes; ailleurs, en attendant que les plants sortis des semis fassent le même office, on emploie ses branches avec succès. On dispose les tigelles en lits très minces, sur la crête du remblai qu'elles débordent de quelques centimètres, sous la dernière couche de sable; ce léger obstacle, interrompant la communication du mouvement aux couches inférieures, suffit pour prévenir le glissement du talus. On a essayé à divers endroits tous les autres moyens, palissades, clayonnages, revêtements de chaux, de glaise, de tourbe saline; ces procédés, coûteux et rarement applicables, ont été abandonnés, quand l'expérience a fait reconnaître l'efficacité de l'humble saxaoul. Jusqu'à ce jour, la voie n'a subi aucun ensablement sérieux.

Le balayage après les grands vents est assuré par des cantonniers du bataillon, détachés de trois en trois verstes. Ils balayent ici le sable comme ils ont appris à faire pour la neige, sur les lignes du nord de la Russie. Ces sentinelles perdues gîtent dans des trous creusés au flanc d'un monticule; chaque train, muni de vivres et d'un vagon-citerne, leur laisse, en passant, de l'eau et des provisions. En dehors de ces postes-abris et

des quelques maisonnettes de Michaïlovsk, — c'est la station, sur la dernière lagune de la Caspienne, d'où la ligne partait à l'origine, avant qu'on eût jugé préférable de la rattacher à la rade d'Ouzoun-Ada, — nous ne rencontrons aucun vestige humain, j'ajouterais animal, n'était le chacal qui profile parfois sa tête inquiète sur la crête d'un mamelon. Si, pourtant, encore quelque chose de l'homme : à deux ou trois reprises, une croix faite avec deux traverses de sapin émerge du sable, tout contre la voie; c'est un soldat du bataillon qui est tombé là, mort à la peine; quelque moujik d'Arkhangel ou d'Olonetz, peut-être, venu si loin pour y dormir si seul. Seul, mais non pas abandonné; chaque jour, dans ce train, la Russie passe, et comme elle jette une cruche d'eau aux sentinelles vivantes, elle jette une prière et un remerciement à la sentinelle morte; elle touche un instant les os de son enfant et lui redit qu'il n'est pas mort pour rien, — puisqu'elle passe.

Un peu avant la station de Bala-Ichem, les sables cessent, arrêtés par l'éperon du Grand-Balkan. Cette montagne isolée dresse sa crête rocheuse comme une pyramide à l'entrée du désert d'Asie. Le chemin de fer s'engage, entre le Grand-Balkan et les premiers contreforts de la chaîne persane, dans un couloir où règnent cons-

tamment des vents furieux. Le soleil se couche, il plonge dans la Caspienne, allant là-bas, chez vous; ses derniers rayons mettent sur le sommet chauve qui domine la plaine ces caresses de rose et de lilas, éclatantes et douces, que les roches d'Orient connaissent seules; ce sont exactement les teintes qu'on voit à cette heure sur les hautes parois du Mokattam, quand on arrive au Caire de l'autre désert, celui d'Afrique.

Nous nous rapprochons des montagnes frontières de la Perse, qui vont courir à notre droite jusqu'aux environs de Merv : le Kouren-Dagh d'abord, le Kopet-Dagh ensuite. A leur pied commence le désert d'alluvion, la table d'argile plate, nue, qui s'étend sur notre gauche à perte de vue, à perte de calcul, au Nord jusqu'à la mer d'Aral et la Sibérie, à l'Est jusqu'au plateau de Mongolie. C'est la plus large page blanche dans la création, le plus grand oubli du Créateur sur le globe. Dans la partie que nous devons parcourir, sur une longueur de 800 kilomètres, jusqu'au delà de Merv, jusqu'au point où les sables reparaissent, la constitution géologique ne varie pas. A l'extrême horizon, un mirage continu nous fait voir un lac bordé par des forêts. La nuit amène d'autres illusions. Des flaques blanches brillent sous la lune; ce sont les efflorescences salines qui recouvrent sur de vastes espaces cet ancien

fond de mer. On jurerait de la neige, on croit se réveiller par miracle dans la vraie Russie, dans la steppe en janvier. C'est une sensation rare et folle, cette neige indubitable attestée par les yeux, tandis qu'une chaleur torride accable le reste du corps.

A partir de Kizil-Arvât, les oasis de l'Akkal-Tekké rompent de temps en temps la monotonie des aspects. Mais il faut rabattre ici du prestige de ce mot et ne pas lui donner le même sens qu'en Algérie. L'oasis de l'Asie centrale est par définition un point du désert qui ressemble à tous les autres, à cela près que les tamaris y sont un peu moins grêles, un peu plus rapprochés. Elle comporte quelquefois de l'eau, mais on vous prévient qu'il serait imprudent de s'y désaltérer. Dans les plus considérables de ces oasis, là où l'on rencontre enfin un vrai ruisseau d'eau véritable, on trouve des champs cultivés et quelques vergers d'abricotiers. Je n'ai vu nulle part un arbuste digne du nom d'arbre, sauf sur les bords immédiats du Tedjen, la seule rivière qui prolonge son lit un peu avant dans le désert, et qui finit, elle aussi, par y être absorbée sans laisser de traces. On comprend sur les lieux comment il a fallu apporter de Russie, en dépit des oasis, la moindre pièce de bois nécessaire au chemin de fer.

Pourtant, ce n'est point la mère nature qu'on doit accuser, mais l'incurie des hommes. Cette terre profonde et forte, on la sent toute prête pour son loyal service de glèbe, prête à porter des moissons, et des forêts avec le temps. Jadis, une irrigation intelligente avait conquis à la culture presque toute la partie méridionale du Kara-Koum; le pays de Merv n'était qu'un jardin. Les Turcomans y ont ramené la solitude, ils ont ensauvagé à nouveau la terre que leur barbarie dévastait. On estime qu'ils sont 130 000, ces nomades errant entre les pâturages de la Perse et leur ancien territoire, aujourd'hui russe. Nous apercevons de loin de petits groupes de tentes, rondes et coniques, faites avec des tapis de feutre tendus sur une carcasse d'osier. Les chameaux broutent les tamaris à l'entour. Sous la tente, un homme, une ou deux femmes, des enfants, dorment dans la fumée du feu de tourbe. Les hommes sont grands et forts, le type mongol accusé, l'air doux et tranquille; sur les visages, la soumission animale du fauve une fois dompté. Quelques-uns commencent à se fixer, lentement, comme le vol d'oiseaux sauvages qui tourne longtemps avant de s'abattre. Ceux-là cultivent un peu de blé et de maïs, depuis qu'ils ne peuvent plus se livrer à l'industrie héréditaire, la razzia annuelle des voisins persans qu'on ramenait enchaînés en

longues files, pour les vendre sur les marchés de Boukhara ou de Khiva.

Maktoum-Ali-Khan, le chef turcoman qui a dirigé avec tant d'intelligence et de courage la défense de Gœuk-Tépé, est venu dîner dans notre vagon. Il paraît environ quarante ans, beau et sérieux; sur ses traits fins, réguliers et bronzés, dans ses gestes nobles et mesurés, tout révèle la dignité native de l'Oriental, du chef de grande tente; il parle peu, écoute, observe; ses manières sont d'une aisance parfaite, à la table européenne. Pourtant, il y a dans son regard comme un rayon brisé, dans sa voix comme un accent perdu, et l'on pense, en le voyant, à ces lions des jardins zoologiques dont le regard vous est resté comme un reproche. Cet homme qui a fait tuer tant de monde aux Russes, il n'y a pas huit ans, porte un élégant uniforme de colonel cosaque; il a le grade effectif, il est chef du district avec des pouvoirs étendus; en temps de guerre, il commandera une brigade indépendante; ces jours derniers, il a mis aux arrêts un capitaine russe sans en référer au commandant de la province, et le Russe a subi sa punition. Voilà les effets rapides et surprenants de ce don d'assimilation que nous n'avons jamais eu en Algérie. Maktoum-Ali-Khan est le pendant de notre Abd-el-Kader, tout au moins des principaux chefs arabes soumis

par nos armes : nous n'avons jamais osé tenter de pareils essais et fondre si hardiment les vaincus dans les cadres de notre commandement supérieur.

L'assimilation des indigènes est faite. Il reste à poursuivre la colonisation, pour remettre en valeur la zone de terre qu'on peut raisonnablement disputer au néant du désert. L'instrument de conquête, l'eau, ne manquera pas aux colons; il leur suffira d'aller capter les sources au flanc des montagnes de Perse. Le constructeur du chemin de fer l'a déjà essayé avec succès pour les besoins de la ligne; aux stations les plus rapprochées de la chaîne, des conduites amorcées aux montagnes alimentent dans le jardinet de la gare un jet d'eau très triomphal. Les Turcomans viennent faire leurs ablutions dans la vasque en écarquillant les yeux, et ce tour de magie a contribué, autant qu'un déploiement de baïonnettes, à leur prouver la puissance mystérieuse de la Russie.

En attendant le jour où l'on entreprendra une irrigation rationnelle, ce qui pourrait être un bienfait n'est qu'un fléau. Les cataractes se précipitent des sommets après les fortes pluies, elles passent comme une trombe sur ce lit d'argile durcie, recuite par un soleil dévorateur. Nous sommes payés pour en savoir quelque chose. Deux jours avant notre passage, une de ces

trombes a littéralement arraché 7 ou 8 kilomètres de la voie, entre Ouchak et Kizil-Arvât. Nous avons perdu sur ce point vingt-quatre heures. Mais je me trompe, perdu n'est pas le mot; aucun de ceux qui ont passé cette nuit dans le désert ne l'a regretté; nous en garderons tous un souvenir ineffaçable.

Le train s'arrête à la 198e verste, près des tentes qui abritent la compagnie du bataillon des chemins de fer occupée à réparer la voie. On nous dit que l'opération sera terminée « tout de suite »; mais nous connaissons l'élasticité de ce mot en russe. On descend dans le fossé les tapis, les bagages, on s'installe à l'ombre des vagons. Le campement est pittoresque à souhait; les photographes photographient à cœur joie. Nous n'en sommes pas moins échoués dans le grand désert du Kharesm, sans trop savoir quand et comment nous en sortirons. Notre train, immobile au centre de ces horizons vides, paraît aussi petit, aussi dérisoire qu'un vaisseau désemparé en pleine mer. Sera-ce le radeau de la *Méduse*? Nous n'avons pas de vivres. Mais les soldats en ont! dit quelqu'un. Nous gagnons leur bivouac, nous fusionnons avec les hommes de garde; ils partagent avec nous leurs quartiers de mouton et leurs oignons, ils nous prêtent des samovars. Le samovar, c'est la borne milliaire du Russe; vous trouverez ce foyer

13.

portatif sur tous les confins asiatiques où un peloton a poussé sa pointe; dès qu'il a pris possession du sol, on ne tarde pas à voir surgir autour du vase de cuivre une femme, des enfants, un embryon de colonisation.

Tandis qu'on cuisine gaiement à la *popote* du bataillon, les jeunes filles de notre troupe jouent aux barres; leurs cris joyeux étonnent le désert. Dans le Kara-Koum! Je lisais le matin, dans le livre de Vambéry, comment, en ces mêmes lieux, il y a peu d'années, les rares caravanes s'aventuraient en tremblant sur la route marquée par les squelettes des chameaux. Mieux que les grandes choses, un jeu d'enfants fait parfois mesurer la rapidité et l'énormité des transformations.

Le soleil se couche derrière le Kouren-Dagh. La nuit, l'admirable nuit d'Asie, s'abat d'un seul coup d'aile sur cette aire plate, où pas un relief ne hâte ni ne retarde la chute de ses grandes ombres. De l'étendue vide et noire, toute la vie est remontée dans le ciel plein d'étoiles, où fourmillent les mouvements, les lumières. L'atmosphère est si limpide que l'œil ne perd aucun rayon du plus timide de ces astres. La Voie lactée enveloppe de son écharpe un quart du firmament. L'air est doux, parfaitement immobile, encore chaud sans accablement; le silence absolu. L'âme s'épouvante et se repose tout ensemble à cette

idée, qu'elle pourrait s'envoler par delà ces milliers de lieues ouvertes, dans la même absence d'êtres et de bruits. Du vagon qui roulait, nous n'aurions jamais eu la vraie sensation du désert; il fallait respirer ainsi, un soir au moins, cette paix souveraine, qu'aucun mot ne peut dire; car les mots parlent, et la pensée la plus recueillie attente déjà au silence de l'univers.

Une seule pensée est harmonique, ici : la pensée confuse de cet Azerbéïdjani qui passait devant nous dans le fond de la plaine, aux dernières lueurs du crépuscule, et qui est descendu de son dromadaire pour se prosterner vers la Mecque. Le pauvre homme s'oriente bien mal; un de nos compagnons va lui présenter une boussole et corrige sa position; le musulman se laisse faire, sans écouter ni regarder, il continue sa prière. Il paraît démesurément grand, tout seul, là-bas, en colloque avec son Dieu. C'est, d'ailleurs, un phénomène qui nous frappe à plusieurs reprises; manque de tout point de comparaison, et peut-être aussi par le sentiment que nous avons de l'absence totale de vie ambiante, chaque figure qui surgit nous apparaît disproportionnée, elle semble avoir accumulé toute la vie disponible dans ces espaces. Vers le tard surtout, quand la lune s'est levée, projetant sur le sol gris des ombres longues et dures, une enfant qui marche

dans sa clarté paraît si grande! Elle a rassemblé toute la puissance d'être en suspens dans ce vide, toute l'âme et la joie du monde.

Soudain, des chants brisent le silence, partant d'une gerbe de flammes. Les soldats ont allumé un grand feu avec des broussailles de tamaris; leurs silhouettes toutes blanches, dans les uniformes d'été, se découpent nettement sur le brasier. Ils forment le cercle, ils chantent, comme ils font chaque soir après le travail : des chants du village russe, tour à tour mélancoliques et effrénés. Les voix portent loin, rien ne les arrête, ouragan qui s'envole sur ces libres routes du vent; elles semblent vouloir réveiller toute l'Asie, mais doucement, avec des cantilènes fraternelles qui ne la surprennent qu'à demi. Elles portent le défi de la Russie à la solitude, aux terribles forces élémentaires; elles disent au désert qu'il est dévolu de plein droit à ces cœurs tristes et audacieux, qui lui reviennent comme à une patrie d'antan.

Nous venons de les voir à l'œuvre, ces soldats. Quels merveilleux instruments d'action! Bons à tout faire, jamais las, toujours contents et dispos. Ils ont travaillé tout le jour, sous un ciel de feu, à la réfection de la voie; le soir, ils chantent, et toute la nuit ils vont rouler nos vagonnets sur les traverses déchaussées, sur les poutres qui restent seules des ponceaux emportés; la besogne n'est pas

sans danger pour eux, ils la font avec une adresse de singe. Les voici enfin qui arrivent, ces vagonnets dont on commençait à désespérer; on s'empile par petits tas sur des pyramides de colis, on avance lentement, on chavire de temps à autre; les plus braves gagnent à pied, dans l'argile détrempée; mais toute notre troupe est décidée à prendre gaiement l'aventure, et, d'ailleurs, qui n'aurait honte de se plaindre, devant l'énergie et la bonne humeur des soldats? A l'aube, les vagonnets nous déchargent dans un lac de boue où la plupart des voyageurs s'endorment, recrus de fatigue. Nous avons plaisamment baptisé l'endroit : le camp de la Misère. Misère très supportable, somme toute; mais il faut bien avouer que le service d'exploitation, substitué depuis un an au service de construction, n'a pas hérité de l'activité endiablée qui animait ce dernier. Il est équitable d'ajouter que ce premier tronçon, jusqu'à Kizil-Arvât, date de l'expédition de Skobelef; il a fonctionné régulièrement pendant sept ans, jusqu'à la remise du service en d'autres mains.

Je pousse vers les tentes où campe la fraction du bataillon qui travaillait de ce côté de la rupture. J'y trouve les deux officiers qui font route avec nous. Tandis que nous attendions les vagonnets, ils avaient frété le chameau et les deux chevaux d'un marchand turcoman qui longeait la voie, et

ils s'étaient lancés en avant, au petit bonheur. Ils sont venus tomber dans ce bivouac, comme il faisait encore nuit noire. Le capitaine de la compagnie les a accueillis. C'est un petit homme, doux et timide, avec une expression de simplicité et de bonté enfantines que je n'ai jamais vue à ce degré sur un visage; un de ces types modestes qu'on rencontre dans toutes les armées, aux postes ignorés où la faveur ne va guère les chercher, et qui font penser au capitaine Renaud de *Servitude et Grandeur militaires*. Ce petit homme s'appelle le capitaine Ostalopof; c'est lui qui mit le feu à la mine lors de l'assaut de Gœuk-Tépé; son nom est légendaire au Turkestan, ses camarades le saluent avec respect, sans qu'il s'en aperçoive, peut-être, et sans qu'il sache pourquoi. Il n'entend pas un mot de notre langue; mais il savait que deux officiers français faisaient partie du convoi en détresse; il les a devinés dans les visiteurs que le hasard lui envoyait, il a couru au-devant d'eux; je le trouve continuant une conversation animée, — par gestes, — rompant une croûte de pain avec ses hôtes et les accablant de prévenances. Il a l'air si malheureux de ne pouvoir parler, pour dire les bonnes choses cordiales qu'on lit dans son sourire! Les nôtres ne sont pas gens qui montrent volontiers leurs émotions. Qu'ils me pardonnent si je les trahis! Leur impas-

sibilité se défendait mal, cette fois, contre ce qu'il y avait de touchant dans l'aventure, dans cette rencontre nocturne, au fond du désert, avec ce frère d'armes héroïque et obscur, qui partageait son pain avec eux et leur serrait les mains sans les connaître.

Enfin! le train qui aurait dû nous prendre à Ouzoun-Ada stoppe devant nous. Le soleil est déjà haut d'une lance, comme disent les Tekkés, quand nous nous installons dans des vagons plus confortables. Et nous voilà partis pour Samarcande. Partis! C'est arrivés que vous devriez lire; j'avais promis de vous amener aujourd'hui dans la ville de Tamerlan. Ma plume s'est attardée, lourde de souvenirs : elle a pris l'allure du service d'exploitation. Je vous promets qu'elle ira plus vite, bon gré mal gré, en rejoignant le service de construction.

III

Tchardjouï (sur l'Oxus), 26 mai.

A partir de Kizil-Arvât, la voie longe d'assez près les montagnes qui nous séparent de la Perse; elle court parallèlement à l'axe de cette chaîne, dans la direction du sud-est. Nous tra-

versons de maigres oasis; la plus considérable est celle de Gœuk-Tépé. Le train s'arrête devant le camp retranché où Skobelef enferma et réduisit les Tourkmènes, il y a sept ans. Petite affaire, en apparence, et qui fit alors peu de bruit dans le monde; quand on en suit les conséquences dans l'avenir, à commencer par le chemin de fer qui nous porte, on se demande si l'Asie a vu depuis Arbèles une journée plus mémorable, plus décisive pour ses destinées. Le décor du drame est encore debout : un épais rempart de terre battue, muraille impénétrable au boulet, qui abritait dans son quadrilatère irrégulier 40 000 Turcomans, leurs tentes, leurs femmes, leurs troupeaux. Autour de l'enceinte, un fossé vers lequel serpentent des tranchées; les Russes cheminèrent trois semaines dans ces boyaux, ils y perdirent beaucoup de monde pendant les surprises de nuit. Sur la face occidentale du rempart, la brèche ouverte par la mine de notre ami Ostalopof; le régiment d'Apchéron s'y élança, musique en tête, dans la nuit du 12 janvier 1881. Les défenseurs se firent hacher dans leur réduit; on n'a jamais su le compte des ossements anonymes qu'ils y laissèrent. Ce fut le dernier effort de la résistance dans l'Akkal-Tekké. Les Turcomans gardèrent de cette nuit une épouvante salutaire; longtemps après, quand le pacifique railway inaugurait ses gares avec la

fanfare du bataillon, les femmes et les enfants s'enfuyaient en poussant des hurlements de terreur; on avait peine à leur persuader que cette musique n'était pas le signal d'un nouveau massacre.

Jusqu'à la dernière heure, l'état-major de l'expédition douta du succès. Skobelef en décida, par son ascendant sur la troupe plus que par des dispositions contestables. Cet homme singulier était avant tout un magnétiseur de foules, un enjôleur d'espérances. Dans toutes les affaires où il commanda, on chercherait vainement une combinaison savante, un de ces mouvements stratégiques qui restent classiques dans les écoles de guerre; mais il avait le don mystérieux, tout en lui communiquait la folie martiale au soldat. Je relève dans un volume de souvenirs, récemment publié par un des combattants de Gœuk-Tépé, ce témoignage caratéristique : « Sa présence au feu provoquait en nous une excitation particulière de tout le système nerveux. » Oui, tel il devait être au feu, tel il m'apparut toujours dans les entretiens où il racontait ses actions et ses rêves, avec son œil froid et fou, avec quelque chose d'inquiétant et de féminin dans son pouvoir électrique. Tel je revois son fantôme, sur cette brèche du désert d'où s'envola sa fortune, pour monter si vite, si haut, forte en naissant de tout ce qu'on

attendait d'elle, éclipsant toutes les autres, attirant et éblouissant tous les regards, planant un moment sous la plus superbe étoile, et brusquement abattue, étranglée dans un accident vulgaire par les passions forcenées de cet instinctif. A peine mort, il a été embaumé dans la légende, on a cru à son génie avec la foi aveugle de l'amour. Qu'en fût-il advenu aux grandes épreuves? Un oiseau de proie se lève devant nous des ossuaires de Gœuk-Tépé; il monte dans le soleil, point d'or que l'œil a peine à suivre; et les chasseurs discutent : est-ce un épervier, est-ce un aigle? On ne peut juger, sur ce vol d'un instant dans la lumière. Nos regards le recherchent, il s'est évanoui; nous ne saurons pas, il a replongé dans le charnier.

Nous arrivons le soir à Askhabad. C'est aujourd'hui le chef-lieu de tout le territoire transcaspien, on y a transféré de Merv le commandement général et les services administratifs. D'ici, le gouverneur russe tient en respect le Roi des Rois; nous touchons le pied des montagnes et la frontière de Perse. Une route carrossable — j'imagine qu'il faut rabattre de ce mot pompeux — conduit par un col à Astérabad et à Téhéran. La petite ville est restée persane d'aspect et de population : des maisons basses, blanches, aux toits en terrasse, dans des jardins d'abricotiers. Askhabad n'offre aucun intérêt; mais il faut visiter, à quelques

verstes de distance, les ruines d'une ville plus ancienne, Anâou. Une draisine placée sur les rails m'y roule en moins d'une heure. Tout près de la voie, sur un plateau, cette Pompéi du désert dresse son squelette de cité morte, des remparts, des tours, des pans de maisons. Les Turcomans ont passé là un beau jour, ils ont emmené la population en esclavage, la vie a disparu. On ne rencontre pas un être humain dans les décombres. Les parties de la grande mosquée restées debout sont d'un intérêt capital pour l'histoire de la céramique persane; sur le revêtement de briques émaillées qui couvre la façade, le principal motif de la décoration est directement emprunté à l'art chinois; de chaque côté de l'arc ogival, un dragon déroule ses replis, tenant dans sa gueule une tulipe jaune.

Nous passons de nuit à Douchak, le point le plus méridional du chemin de fer, au sommet de la courbe que la ligne décrit entre la Caspienne et Merv. Il n'y a rien à voir dans cette petite gare isolée; il y a beaucoup à prévoir. Douchak est à 140 kilomètres de Saraks; vous savez que cette dernière place, limite extrême des possessions russes, est la clef de la vallée du Tedjen, qui sépare la Perse de l'Afghanistan et conduit à Hérat. D'ici partira, suivant toutes probabilités, la ligne future, la ligne inévitable, qui mettra en

communication l'Asie centrale et l'océan Indien. De Douchak à Saraks, il n'y a qu'à poser les rails en pays plat, à proximité de la rivière; et après, les rails s'allongeront d'eux-mêmes vers Hérat : phénomène de dilatation, le soleil est si chaud sous cette latitude! Bref c'est ici que nous prendrons un jour notre billet pour l'Inde. — Mais nous ne pensons à rien de pareil, s'empressent de dire les Russes; il faut ménager les susceptibilités de l'Angleterre. — Si cela est vrai, la force des choses y pense pour vous, elle vous tire et vous mettra la pioche en mains. Il dépendra de l'Angleterre que chaque coup de cette pioche, au delà de Douchak, soit une menace contre elle ou la consécration d'un accord politique et commercial. Espérons que la seconde hypothèse se réalisera. C'est la conviction de l'initiateur du chemin de fer transcaspien, propagateur ardent de la solution pacifique, qui permettrait aux deux grandes nations de policer l'Asie et d'échanger ses trésors.

Douchak est en outre la station la plus rapprochée de Méched, la ville sainte, la Mecque chiite. A moins de cent verstes d'ici, par cette route qui oblique à droite, nous trouverions un des foyers les plus intenses du fanatisme musulman, nous pourrions saluer les tombeaux des personnages les plus illustres de l'Islam. Méched — « le Sépulcre » — garde entre autres ceux du poète Firdousi et du

khalife Haroun-al-Rachid. Firdousi est un exagéré, comme tous les poètes, j'entends ceux de l'Orient; il appelle les filles du Turkestan « idoles de Tschiguil, qui ravissent le repos aux hommes comme les Turcs leur enlèvent leurs biens ». Les pauvres filles du Turkestan que nous apercevons sous les tentes tourkmènes sont bien incapables d'un larcin de ce genre. Quant à Haroun-al-Rachid, le glorieux khalife a vu des choses très merveilleuses, s'il faut en croire M. Galland; il n'a rien vu de plus étonnant, à coup sûr, que cette locomotive qui siffle en passant près de lui.

Elle nous emporte loin de la Perse. Les montagnes, qui deviennent bientôt celles de l'Afghanistan, fuient vers le Sud; nous remontons vers le Nord. Après la traversée du Tedjen, on rentre dans la steppe, également plate à perte de vue des deux côtés de la voie, tantôt argile et tantôt sable. C'est proprement le désert de Merv. Nous atteignons la « Reine du monde » dans la matinée du 25.

Je ne vous y retiendrai pas longtemps. Il n'y a plus ici que l'ombre d'un grand nom : la petite gare, les maisons du colonel Alikhanof et des fonctionnaires, les échoppes des juifs et des Arméniens, vendeurs de fruits et de tapis : c'est tout. Après quelques-unes de leurs longues enjambées, les chameaux qui circulent dans le bazar se retrou-

vent chez eux, aux pâturages de tamaris. Encore la bourgade actuelle, ce qu'on appelle le nouveau Merv, — nous verrons tout à l'heure ce qu'est l'ancien, — n'existe-t-elle que depuis l'arrivée des Russes. Auparavant, les kibitkas des Tourkmènes occupaient seules cet emplacement. Mais une cité pourra renaître ici, quand on aura rétabli l'irrigation qui faisait de cette oasis le plus fertile jardin de l'Asie. Sur les bords du Mourgâb, le trèfle fournit sept récoltes, un boisseau de semence donne 100 boisseaux de blé. Des ingénieurs viennent d'entreprendre, aux frais de la cassette impériale, le relèvement de la grande digue de Sultan-Bend; elle permettra de distribuer l'eau de la rivière, comme au temps jadis, sur une superficie de 300 000 hectares.

En quittant la gare, nous franchissons sur un pont de charpente l'eau jaune et lente du Mourgâb, qui va se perdre dans les sables à une petite distance. Le train roule depuis une heure environ, quand des visions inattendues se lèvent devant nous du désert : vastes enceintes de murailles flanquées de tours, monticules de briques, çà et là des maisons délabrées, des dômes de mosquées sur des restes de portiques. Est-ce un mirage? Non : nous approchons, la ville-fantôme nous enveloppe, multipliant ses ruines autour de nous ; le train continue de dévorer l'espace, les enceintes

succèdent aux enceintes, les dômes reculent dans le ciel, et quand nous les dépassons, d'autres surgissent, aussi loin que le regard peut porter, sur tous les points de l'horizon. Le convoi s'arrête à la station de Baïram-Ali, — c'est le nom moderne du Vieux-Merv. Nous faisons seller nos chevaux, nous les lançons au hasard, droit devant eux, à travers les canaux comblés, les fronts de remparts, les éboulis de maisons qui bouleversent le sol; après deux heures de course, nous revenons sans avoir vu la fin de ces vestiges informes, d'aucun côté. Je ne crois pas me tromper en avançant que ce cadavre de ville couvre un périmètre à peine inférieur à celui de Paris.

Et ce n'est pas une seule ville; il y en a trois au moins, écrasées l'une sur l'autre au cours des longs siècles, reconnaissables pourtant, comme les assises géologiques d'un terrain lentement accru. La dernière en date, celle dont il subsiste des morceaux d'édifices, est la cité persane détruite en 1795 par Mourad, émir de Boukhara. Par-dessous et au delà, débordant sa cadette, la vieille capitale de l'empire du Kharesm, la rivale de Samarcande, qui fut vaste et glorieuse à l'époque où le Paris de Philippe-Auguste tenait dans un petit coin de terre. Gengis-Khan y massacra en une fois 700 000 habitants. Ses maîtres s'intitulaient : « Sultans dans l'empire de la sainteté et

des connaissances mystiques. » L'un d'eux, sultan Sangiar, fit bâtir une grande mosquée pour abriter sa sépulture. La carcasse de ce monument est encore debout. Nous y pénétrons par une des brèches ouvertes dans la muraille éventrée; Sangiar dort tout seul, entre les quatre murs. De ce lieu d'ombre, les trous de la haute coupole, bâillant sur le ciel, semblent rapiécés avec des plaques d'émail bleu; un peuple de corbeaux et de ramiers vient, par ces trous, visiter le sultan; son tombeau est fraîchement recrépi avec de la glaise délayée, il est surmonté de l'insigne auquel ont droit les saintes dépouilles, une queue de cheval au bout d'une perche. Les Turcomans entretiennent ce turbé, croyant honorer la mémoire de quelque pieux derviche. Une autre mosquée, effondrée peut-être, doit garder le tombeau d'Alparslan; d'après les historiens orientaux, on y avait gravé cette épitaphe, applicable à toute la nécropole où nous errons : « O vous qui avez vu la grandeur d'Alparslan élevée jusqu'au ciel, regardez! le voici maintenant en poussière. »

Plus bas encore dans le temps et dans la terre, on retrouve la troisième cité, la ville d'Alexandre. Elle ne se révèle que par des tumuli et des écroulements de briques crues, où l'on ramasse des monnaies grecques, des objets antiques. J'ai lu quelque part qu'il faut en rapporter la fondation à

Antiochus Soter; mais la tradition locale l'attribue obstinément au conquérant de l'Asie. Et la tradition locale ne s'arrête pas là; elle compte jusqu'à sept villes superposées, en commençant par la « ville de Zoroastre ». Il y a de grandes chances pour qu'elle ait raison. La chaîne des traditions ne se rompt jamais, en Orient; elle ramène toujours les agglomérations d'hommes aux mêmes lieux, désignés par les rares cours d'eau, par les pieuses légendes que les religions successives se repassent l'une à l'autre. Le jour où l'on fouillera Baïram-Ali comme Schliemann a fouillé Troie, on y découvrira sans doute des couches d'humanité antérieures, sous celles dont l'histoire nous a murmuré quelques mots; dans ces amas de briques séchées au soleil, identiques à celles de Babylone et de Ninive, il en est peut-être qui furent contemporaines des premiers ouvrages de l'homme.

Sans sortir des données certaines, l'imagination a droit d'évoquer dans ce désert d'innombrables multitudes et plusieurs civilisations florissantes. Comme elles reposent profondément! Les villes, avec leurs formes grises découpées dans la lumière brûlante, semblent enchantées par un seul mot magique. Elle tombe lourdement, insolemment, cette lumière, impitoyable aux laideurs de la mort, accusant la pauvreté de ce que tant

d'hommes ont laissé; on dirait qu'elle a la conscience paisible de son éternité. Pas une âme, pas un mouvement, pas un bruit dans la solitude de ces interminables enceintes. La vision est intraduisible, d'autant plus impressionnante qu'elle était imprévue. A Thèbes, à Memphis, on va chercher dans les ruines des empires connus et célébrés partout. Ceux-ci viennent de se lever devant nous par surprise, le souvenir même en était aboli. C'est mieux que la mort, c'est l'anéantissement total de ces milliards d'aînés, sans la moindre survivance de ce qu'ils ont fait, pensé, aimé, voulu. Belle matière à développements pour un Bossuet! Soyons de notre temps, contentons-nous du mot laconique de Bouvard : « C'est ça qui renfonce l'orgueil ! »

En regagnant le train à travers les roseaux qui croissent dans une ancienne dérivation du Mourgâb, nos chevaux font fuir les seuls habitants de Baïram-Ali, des lièvres, des faisans. Dans toute l'oasis de Merv, on voit les faisans piéter aux abords de la ligne, s'envoler devant la locomotive. Voilà, pour le chasseur, une forme nouvelle de la tentation de saint Antoine au désert, une menace perpétuelle d'anévrisme.

Après la station suivante, Kourban-Kala, nous entrons dans les dunes de sables mouvants qui se prolongent jusqu'à l'Amou-Daria : 200 kilo-

mètres environ. C'est la partie la plus redoutable du désert. Elle formait jusqu'ici une barrière infranchissable, sauf pour de très rares caravanes, entre Merv et le grand fleuve asiatique, entre le bassin de la Caspienne et les États transoxiens, Boukhara, Samarcande; ces États n'étaient accessibles que par la longue route du Nord. On taxa Annenkoff de folie pure, quand il engagea sa locomotive à 800 kilomètres de la base d'approvisionnement, dans cette mer de sables où elle devait apporter l'eau, le bois, le fer, tout ce qui était nécessaire pour avancer et vivre au jour le jour. J'ai décrit la constitution et l'aspect des dunes, quand nous les avons rencontrées au début du voyage, en quittant Ouzoun-Ada; je n'y reviendrai pas, non plus que sur le rôle du saxaoul, le seul auxiliaire employé ici contre leurs mouvements. Mais nous sentons bien plus vivement la difficulté vaincue, sur ce second parcours; il est trois fois plus étendu que le premier, et la gageure se double des vastes espaces qu'on a déjà franchis, avant de se heurter à cet obstacle : le lien qui nous rattache à la Russie, d'où l'on tire tous les matériaux, paraît si frêle, étant si long! Je vois la stupéfaction peinte sur le visage des gens du métier. En deux endroits on a foré des puits artésiens qui donnent un petit débit d'eau trouble; les autres stations ne sont alimentées

que par le passage des vagons-citernes. Stations très sommaires, d'ailleurs : une loque de toile ou de sparterie, tendue sur quatre morceaux de rails. Les heures passent, le soir tombe, et il semble qu'on n'avance pas, dans l'uniformité de ces amas de poussière ; la température est cruelle dans nos compartiments, la désolation va croissant sur le pays maudit ; le cœur se serre, tant c'est funèbre, et il regrette d'en sortir, tant c'est grand. Un jalon nous permet de mesurer la marche rapide des sables ; bien avant d'en voir la fin, nous laissons sur notre droite quelques pans de murailles : c'était il y a vingt ans un faubourg de Tchardjouï ; l'élément envahisseur l'a noyé, gagnant depuis cette époque une dizaine de verstes sur l'oasis.

Elle apparaît enfin. Ce n'est plus la maigre et dérisoire oasis de l'Akkal-Tekké. Des cultures opulentes, de beaux arbres succèdent brusquement au désert, comme si la ligne de démarcation était tirée au cordeau. Nous respirons délicieusement la bonne odeur de l'eau, des blés et des luzernes. N'étaient les peupliers qui remplacent les palmiers, on pourrait se croire dans la Basse-Egypte, au milieu de ces champs soigneusement arrosés et cultivés, entre ces maisons et ces clôtures édifiées avec une terre limoneuse, tapies sous les ombrages des jardins et toutes sembla-

bles de forme à celles des fellahs. Le gros bourg de Tchardjouï se répand dans la plaine; nous sommes chez l'émir de Boukhara, maître de la rive gauche de l'Oxus. Ses sujets nous regardent passer, assis sur leurs toits; ce sont gens de mine douce et laborieuse, très différents des Turcomans. Quand les premiers trains amenèrent des ouvriers de Merv, on eut grand'peine à rassurer les Boukhares; de temps immémorial, les Turcomans battaient et les Boukhares étaient battus.

Le convoi s'éloigne de Tchardjouï et s'arrête, 12 verstes plus bas, à Amou-Daria; c'est la petite ville russe qui a poussé à vue d'œil, depuis un an, sur la berge du fleuve auquel elle emprunte son nom, autour des chantiers et du quartier général de la construction. L'état-major nous reçoit sous la tente boukhare que nous verrons reparaître dans toutes les grandes circonstances : élégant pavillon, fait de carrés de drap cousus ensemble, et sur chacun desquels les brodeuses ont piqué des dessins de fleurs différentes, avec des lambeaux d'étoffes multicolores. Aux lumières, l'effet de cette décoration est charmant. Avant de faire honneur au souper, il faut aller saluer le vénérable Oxus, et plonger dans les eaux qu'il apporte du Pamir nos membres harassés par la chaleur. Est-ce la nuit qui lui donne cet air d'immensité? On n'aperçoit pas l'autre bord

de la nappe argentée, qui roule avec un beau bruit tranquille. Nos hôtes se récrient contre notre projet, ils objectent l'impétuosité du courant. Bah! Alexandre s'y est jeté, en sortant du désert où nous venons de rôtir autant que lui, et ce n'est pas dans ces flots qu'il a péri. On s'y jette, on est emmené pendant quelques brasses; on en sort dispos et rassuré, désireux de lier plus ample connaissance avec l'Oxus. Les marins de la flottille arment une barque, nous poussons au large; les heures passent sans qu'on se résolve à regagner le logis. Et ce fut comme en un rêve d'être emporté longtemps, sous le ciel d'Asie illuminé d'étoiles, par le vieux fleuve qui parlait de terres et d'histoires mystérieuses, qui arrivait des fonds les plus obscurs de l'univers et du passé, et qu'on voyait pour la première fois, dans l'illusion de cette nuit, tel qu'on l'avait imaginé jadis, tout petit écolier, sur les pages du bon Quinte-Curce où l'on expliquait sa géographie fabuleuse.

IV

Samarcande, 27 mai.

Nous avons passé la nuit du 25 au 26 mai à Amou-Daria. Le convoi qui nous avait amenés de la Caspienne à l'Oxus, sur la section de 1000 kilomètres déjà livrée à l'exploitation, nous abandonnait là. Le véritable train d'inauguration devait se former au quartier général, pour franchir triomphalement le pont et les 350 kilomètres qui nous séparaient encore de Samarcande.

Dès l'aube du 26, notre curiosité mal satisfaite la veille au soir nous ramenait au bord du fleuve. Ce n'étaient pas les prestiges de la nuit qui le faisaient si grand. L'Oxus est une des plus belles masses d'eau qui roulent sur le globe; je ne peux le comparer qu'à ses frères russes, le Dnièpre ou le Don. Seul, le Volga est peut-être plus large. Comme eux, l'Oxus coule entre des berges plates qu'il ne respecte guère, avec des déplacements subits, des ensablements toujours nouveaux. Par la couleur et la vertu de ses eaux, il rappelle le Nil; au temps de la grande crue, — elle commence en mai et augmente en juin, — ce flot chocolat charrie un limon fertilisant. Malgré son aspect peu engageant, il donne, dès qu'il est filtré,

une boisson délicieuse. Les musulmans, ces grands connaisseurs d'eau, la proclament sans rivale. Le fleuve asiatique cache sa source avec autant de mystère que le fleuve africain; nul encore n'est allé la relever entre les glaciers de l'Hindou-Kouch et du Pamir, aux lieux primordiaux, sur le nœud le plus élevé de l'ossature terrestre. Dans la première partie de son cours, très mal connue, il garde le nom arabe de *Djihoun*; vous reconnaissez le Gihon, l'un des fleuves que la Genèse fait sortir de l'Eden. Au Turkestan, dans le grand désert central qu'il coupe en deux, il reçoit de ses riverains boukhares et khiviens le nom turc d'*Amou-Daria*. Au-dessous de Khiva, il se jette dans la mer d'Aral : c'est du moins sa fantaisie en ce siècle. Elle change souvent; le lit qu'il s'était creusé à l'Ouest et qui le conduisait à la mer Caspienne subsiste toujours; l'Oxus y allait dans l'antiquité, il s'en détourna au moyen âge, il y était revenu vers l'an 1500. Les voyageurs de cette époque ne signalent plus de mer dans le bassin de l'Aral. On ignore à quelle date le fleuve lui a rendu ses eaux. Son caprice royal fait et défait des mers.

Aujourd'hui, tout le cours inférieur de l'Amou-Daria est russe. Les deux canonnières ancrées devant nous y promènent le pavillon du tzar : avec précaution, car cette navigation inconnue est

hasardeuse, et l'on s'engrave fréquemment sur les bancs de sable. Les petits bâtiments viennent de transporter un bataillon à Kerki, à 200 verstes[1] en amont; c'est le point extrême des établissements russes; les soldats y sont campés en face de tribus turcomanes, nominalement réclamées par l'émir de Caboul, en fait indépendantes et nomades. Kerki est à mi-chemin entre Tchardjouï et la très vénérable Balkh, « Mère des villes », sur la limite de l'ancienne Bactriane, de l'Afghanistan actuel.

En face de nous, au point où le chemin de fer l'aborde, le fleuve se divise en trois bras, séparés par des îles basses qui disparaissent sous l'eau au temps de l'inondation. Les affouillements produits par la violence du courant modifient sans cesse la distribution des îles et des bras. Actuellement, le grand chenal mesure 1500 mètres de largeur; le lit total, 4 kilomètres. Un pont tubulaire de cette dimension, apporté d'Europe avec les matériaux de ses piles, eût coûté à lui seul plus que tout le reste de la ligne : il n'y fallait pas songer. Le gouvernement alloua un crédit de 300 000 roubles pour l'installation d'un bac à vapeur. Cette solution provisoire ne satisfaisait pas

1. J'emploie indifféremment les deux termes : verste ou kilomètre, dans ces évaluations approximatives; on sait que la verste mesure 1067 mètres.

Annenkof. Un ingénieur, M. Balinsky, lui offrit de tenter l'établissement d'un pont en simple charpente, pour un prix inférieur au crédit accordé. On risqua l'expérience; le pont, achevé en janvier dernier, a fait ses preuves depuis cette époque. Il est uniquement construit en bois, sans fer ni pierres, sans piles ni culées : une forêt de sapins de Russie, enfoncés dans ce précaire lit d'argile, et portant un tablier de planches sur leurs têtes entre-croisées. Nous voyons son long profil fuir au ras de l'eau et se confondre avec l'horizon.

On nous appelle; la locomotive siffle et s'impatiente, pressée de conquérir du pays nouveau. Nous espérions quelque retard de l'inauguration qui eût bien fait notre affaire; nous eussions voulu séjourner davantage à Tchardjouï, chasser le tigre dans les roseaux de l'Oxus, où ces fauves se montrent fréquemment. Il faut monter dans le train qui entrera demain à Samarcande.

Un train, cela? Mais c'est un village d'opéra-comique ! La nouvelle voie n'a pas encore reçu le matériel de luxe destiné aux voyageurs, elle ne possède que des vagons de marchandises et des plates-formes. Pour nous installer convenablement, on a imaginé de placer sur des trucs quelques-unes de ces maisonnettes qui arrivent toutes faites du Volga, et qui doivent servir de logis aux

cantonniers de la ligne. Ce sont des *izbas* de style russe, non pas la réelle et pauvre chaumière du moujik, mais le joujou coquet, minuscule, que vous avez pu voir dans les décors de théâtre. Les maisonnettes brillent au soleil, repeintes en blanc pour la circonstance, avec des rehauts de bleu et de rouge sur les frontons sculptés des portes et des fenêtres. Il y en a ainsi une douzaine à la file, sur autant de plates-formes; un balcon commun les relie, formant la rue de ce village; les invités y circulent et gagnent par là le restaurant, établi sous une tente en tête du train; c'est ici l'autel des libations, les vins de Champagne, de Samarcande et de Tachkend y pourvoiront. Les izbas sont pavoisées de drapeaux, la locomotive disparaît sous les pavillons, les couronnes et les bouquets. Un air de fête et une allégresse communicative se dégagent de cet étrange convoi. Il s'ébranle, au son de la musique, et s'engage sur le pont avec une vitesse de 20 verstes à l'heure.

C'est un moment solennel. Lancés sur la frêle charpente qui tremble, au-dessus des larges eaux du fleuve, voyant la rive quittée disparaître sans que l'autre se rapproche sensiblement, nous devinons ici le grand coup d'audace de la partie, le maximum de cet effort que nous avons vu persévérer et croître depuis trois jours, dans les sables et les déserts. Des applaudissements involontaires

éclatent, adressés aux ingénieurs présents, à leur chef absent. Dans nos cerveaux, habitués à rapporter certaines choses à certains pays, les notions positives se brouillent; nous sommes en Amérique, tout l'atteste, et cette Amérique obéit à des Russes, au cœur de l'Asie musulmane; nous traversons, sur le balcon d'une izba moscovite, un Mississipi qui descend de l'Himalaya; la sainte Boukhara, où nous arriverons dans quelques heures, va-t-elle se présenter à nous sous l'aspect de Chicago?

Nos esprits dépaysés se rapatrient en atteignant la rive droite. Le train stoppe devant une tente boukhare; c'est l'élégant pavillon de parade, aux carrés de drap soutachés d'arabesques multicolores, dont nous avions déjà fait la connaissance au quartier général d'Amou-Daria; il abrite le *dastarkhan*, la collation obligée de thé, de fruits confits, de pâtisseries indigènes. La cérémonie du dastarkhan se renouvellera toute la journée, aux principales stations. Ici, ce sont les mirzas du Beg de Tchardjouï qui nous l'offrent. Oh! les lumineux bonshommes! Jamais M. Jourdain n'en salua de plus splendides, sur les planches de la Comédie-Française. Leurs têtes disparaissent dans d'énormes turbans de soie, blancs comme la neige; leurs corps dans des robes flottantes de brocart rose, ponceau, vert-pomme, brodées de fleurs en fil

d'or. Ils ont dans le dos des soleils et des lunes. Ils nous reçoivent avec une gravité souriante et se confondent en salutations. Un de ces hommes si beaux détache avec ses doigts une cuisse de poulet qu'il me présente. C'est un instant pénible, il s'en rencontre dans les journées les plus radieuses.

Nous traversons encore une bande de sables, jusqu'à Kara-Koul : c'est la dernière manifestation du désert. A partir de ce point, nous entrons dans la vallée du Zarafchan, dans les territoires les plus fertiles du Turkestan. Les pâturages et les cultures se succèdent, ces dernières toujours plus riches en approchant de Boukhara et de Samarcande. Vers midi, après un trajet de 100 kilomètres depuis l'Oxus, le train nous dépose devant une petite gare isolée : Boukhara, une heure d'arrêt! Nous ne visiterons la capitale qu'au retour. Le chemin de fer la laisse sur la gauche, à une douzaine de verstes, par suite d'un accord intervenu entre la Russie et l'émir. La ligne étant exploitée militairement, une gare est presque synonyme d'une garnison ; il convenait d'épargner cette vue fâcheuse au souverain asiatique, pour lui laisser l'illusion de son indépendance.

Une surprise nous attendait à Boukhara-station. Annenkoff, que l'on croyait retenu par les der-

niers préparatifs aux environs de Samarcande, vient à notre rencontre avec son « train de pose ». Ce sont les vagons à double étage où lui et son bataillon habitent depuis des années, avançant chaque jour de 5 verstes et jetant les rails devant eux. On le félicite, on le suit sous la vaste tente, — un vrai chef-d'œuvre de broderie, — où le *dastarkhan* est servi. Les mamamouchis qui en font les honneurs sont des gens de la première qualité, les vizirs et les hauts dignitaires de l'émir. Nombreux et éblouissants, ils portent les robes à ramages que j'ai décrites plus haut. Ils complimentent le général avec les façons de parler obligeantes de ces pays-là : « Général, votre cœur soit toute l'année comme un rosier fleuri. » C'est, j'imagine, ce qu'ils disent dans leur langage ousbeg.

Oui, mais ce qu'ils pensent ? — Je les regarde, les uns assis, les autres debout derrière nous, attendant que nous nous levions de table, gardant leur air de dignité avec une nuance de soumission craintive, tandis qu'ils hébergent les maîtres étrangers. Je cherche à deviner leur pensée, en les jugeant d'après leurs frères les Osmanlis, chez qui j'ai longtemps vécu. La pensée de l'Oriental ne se montre guère. Elle est lente et ensommeillée chez la plupart, tant qu'on ne la met pas en mouvement vers un but immédiat. Sont-ils étonnés par les prodiges que nous leur

montrons? Non. L'étonnement, au sens que nous attachons à ce mot, n'entre pas dans ces esprits : ils sont fatalistes, et toujours prêts à accueillir le miracle comme un phénomène normal; deux raisons pour qu'ils ne soient pas étonnés. Tristes un peu, résignés surtout; les plus spéculatifs pensent sans doute : « Ceci tuera cela; il n'y a rien à faire. » Les plus madrés calculent : « Maintenant, tirons bon parti de ceci. » Et je suis tenté de m'attendrir sur ces nobles vieillards, qui voient mourir leur puissance, leur civilisation, leur foi, tout un passé glorieux broyé sous la locomotive russe. Mais je me souviens. A cette place, comme à Khiva, à Samarcande et dans tout le Turkestan, ce n'étaient pas des sucreries qu'on offrait aux illustres émirs, il y a encore peu d'années; c'étaient des troupeaux d'esclaves, et, les soirs de batailles heureuses, un plat rempli d'yeux, arrachés aux captifs par le pouce du bourreau; ce n'était pas des gares que l'on construisait, mais ces pyramides de crânes, fidèlement copiées dans les tableaux de M. Véreschaguine. Sans doute, les Russes ne sont pas des saints, et les cosaques de leur avant-garde portent le flambeau du progrès d'une main très vacillante; ils n'en ont pas moins balayé la plus atroce barbarie qui existât sur le globe, depuis des siècles, et fermé une boucherie toujours ruis-

selante de sang humain. Le Créateur peut aujourd'hui regarder le Turkestan sans avoir horreur de son œuvre et de l'homme fait à son image. Cela vaut bien qu'on pardonne une erreur regrettable, l'importation d'indiennes et de redingotes chez des gens aussi somptueusement vêtus.

Nous repartons; le train de maisonnettes et le train de pose se suivent à peu de distance. Nous n'avons plus que 200 verstes de Boukhara à Samarcande. Les *dastarkhan* se succèdent jusqu'à une heure avancée, plus pittoresques encore dans la nuit, quand les accoutrements des mages boukhares flamboient aux feux des lampes et des torches. On dirait les verres d'une lanterne magique, peints par un Véronèse en délire, et projetés de distance en distance, dans un coup de lumière, sur le drap bigarré de ces tentes qui émergent des ténèbres. La voie, horizontale depuis le rivage de la Caspienne, monte insensiblement; nous approchons des montagnes du Ferghâna; Samarcande, assise à leur pied au nœud des vallées, est à une certaine altitude au-dessus de la grande plaine centrale. L'air, encore embrasé à Boukhara, se rafraîchit un peu, mais sans qu'un souffle l'agite; la nuit est transparente, sans un soupçon de brume qui en altère la limpidité; pas le plus petit nuage qui intercepte les rayons des myriades d'étoiles, toutes visibles dans cet

incomparable ciel. Un reste de lune y monte, et nous distinguons dans le lointain, ligne légère et pâle qui surgit à l'horizon, les premières crêtes des Monts-Célestes; derrière cette haute muraille dorment là-bas les peuples chinois. Nous côtoyons par instants des bas-fonds où le Zarafchan a laissé des flaques d'eau; une odeur humide nous arrive, avec des parfums de fleurs inconnues. Sur le balcon ambulant, quelques jeunes musiciens accordent des guitares; l'un d'eux porte un nom qui oblige, c'est le fils de Rubinstein, volontaire au bataillon; ils chantent en chœur, et le train court en semant dans l'espace les ardentes chansons des Tsiganes de Moscou.

Il s'arrête pendant notre sommeil à Kata-Kourgan, pour y attendre l'aube du grand jour. Nous nous réveillons en vue des beaux jardins de cette bourgade, le 15/27 au matin. Tout est prêt. Nous entrerons dans Samarcande à l'heure dite. Les pessimistes — ils étaient nombreux en Russie — perdront leurs paris, s'ils en ont fait. On procède à la dernière toilette de notre long convoi, on le divise en trois tronçons. En tête du premier, les soldats se rangent en bataille sur les plates-formes, sous les armes; l'heure de la récompense va sonner pour ces braves gens, après les dures années de travail passées dans ces vagons.

Nous nous mettons en marche. Le pays est magnifique, les champs alternent avec les vergers. Nos yeux las du désert se reposent avec admiration sur l'océan de verdure qui emplit la plaine et remonte aux pentes prochaines des montagnes. Les cimes neigeuses du Thian-Chan et les glaciers de l'Alaï brillent au soleil, fermant le vaste cirque des vallées. Samarcande reste invisible, cachée par les jardins qui l'entourent et par les arbres de ses avenues, trahie seulement par quelques dômes perdus dans le feuillage; nous y entrerons sans l'apercevoir. A mesure que nous approchons, la population se presse plus nombreuse aux abords de la voie; elle sort des champs, des fermes répandues dans la campagne. Peu de femmes, et strictement enveloppées dans leurs voiles sombres. La plupart des hommes sont à cheval; tous les djiguites de la ville, les cavaliers émérites, accourent à notre rencontre sur leurs petites bêtes turcomanes, en costumes de gala; ils font la haie sur notre passage ou se lancent le long des rails, avec la louable ambition de devancer la machine. Les élégants semblent avoir taillé leurs robes dans des lambeaux d'arc en ciel; ils galopent par groupes entre les saules, au travers des luzernes, tourbillon de couleurs folles où les nuances du rouge dominent; on dirait des tapis de coquelicots mis

en branle par une houle de vent, quand passent dans les blés ces cavaliers incarnadins.

A 3 verstes du point d'arrivée, le général Rosenbach, gouverneur du Turkestan, vient au-devant de nous avec son état-major et prend place dans le train d'Annenkoff. Encore quelques tours de roue, et la locomotive débouche sur une place où les troupes forment le carré, devant les bâtiments en construction de la gare; sur une estrade en face, les toilettes claires des dames européennes se mêlent aux brocarts fulgurants des ambassadeurs de Boukhara; au centre du carré militaire, les prêtres attendent au pied d'un autel, en vêtements sacerdotaux. Le canon tonne, l'hymne national : « Dieu sauve le tzar! » éclate sur le front des troupes, les chants du *Te Deum* s'élèvent; la machine stoppe, elle est à Samarcande.

Chacun sent dans l'air, sur les visages et dans les hourrahs des soldats, le je ne sais quoi que l'on respire un soir de victoire. C'est bien une victoire, très pacifique, d'autant plus glorieuse. Gens de tout pays et de toute langue, pour peu que nous appartenions à la même civilisation, nous pouvons renvoyer à ces soldats, qui ont combattu avec une pioche au lieu du fusil, le salut que leur chef leur adresse; il leur dit, suivant la formule consacrée dans l'armée russe, —

et elle acquiert ici une singulière éloquence : « Merci, petits enfants! »

Une heure plus tard, le général Rosenbach nous réunissait autour d'un banquet de 200 couverts, servi sous les ombrages des arbres géants qui ornent le parc de la Résidence. On porta les toasts à l'empereur, à l'émir de Boukhara, au héros de la fête et à ses collaborateurs. On souhaita amicalement la bienvenue aux étrangers. Ces étrangers étaient exclusivement des Français. Riche occasion pour eux de hasarder quelques-uns de ces mots tapageurs qui grisent les politiques d'estaminet, d'affirmer des rêves que l'on ne doit faire que dans son propre lit, de dire des sottises, enfin. Je ne sais comment, nous n'en dîmes pas. Nous nous contentâmes de répondre, bien simplement et de tout cœur, que nous étions fiers de nous associer à cette journée, belle et bonne pour tous les hommes, très contents d'être là, — et d'y être venus de France.

V

Samarcande, 2 juin.

Samarcande, telle que l'a déjà façonnée la conquête, est partagée en deux villes distinctes, juxtaposées. La ville neuve, si l'on peut donner ce nom à des habitations éparses dans des vergers, a été créée depuis vingt ans par les Russes; elle est exclusivement occupée par leurs officiers, leurs fonctionnaires, leurs marchands. Les maisons basses, à la mode du pays, composées d'un rez-de-chaussée et parfois d'un étage, s'élèvent le long de larges avenues, plantées de peupliers et d'acacias. De l'autre côté d'un ravin, à plus d'un kilomètre, la vieille cité de Djinghiz-Khan et de Tamerlan étage sur une colline ses magnifiques ruines, qui émergent du labyrinthe des bazars et des petites maisons indigènes. Nous venons de la parcourir pendant une semaine; j'y ai passé toutes les heures de liberté que me laissaient les fêtes, les revues, les visites officielles; mais avant que j'essaye d'en donner une idée, il me faut dire comment j'en ai eu la soudaine vision, le soir de notre arrivée.

Nous avions pris gîte dans la maison d'Annenkoff, au quartier neuf. La journée s'était

écoulée en visites. A la nuit tombée, des troïkas vinrent nous chercher. Précédés par des djiguites à cheval qui portaient des torches, ces voitures emportèrent le gouverneur, les principaux officiers, les invités, une trentaine de personnes en tout, sur la route déserte et sombre qui relie le faubourg russe à la ville indigène. Devant nous, une lueur montait dans le ciel de nuit; des dômes gigantesques surgissaient des ténèbres, leurs carapaces de tuiles émaillées brillaient aux clartés tremblantes des flammes : Samarcande illuminait ses monuments pour fêter l'inauguration du chemin de fer. Comme nous approchions de la porte, une rumeur de foule nous enveloppa. C'était aussi mystérieux que le bruit du vent dans une forêt, cette tempête de voix qui échangeaient des paroles en des langues inconnues. La porte franchie, nos voitures furent littéralement soulevées par des vagues humaines; les djiguites nous ouvrirent à grand'peine un chemin, en jouant sans pitié de la courbache : quelques minutes après, nous descendions sur le Righistan.

Lisez le *forum* de la cité asiatique : la place centrale qui sert à la fois de marché, de lieu de rassemblement dans les grandes circonstances, expéditions ou mutineries, et, aux jours ordinaires, de lieu de flânerie pour les oisifs; c'est-à-dire pour tous les Orientaux. Cette place est

fermée sur trois côtés par les trois principales *médressés*. Je dirai plus loin ce que nos courses du lendemain nous ont appris sur le caractère architectural et la destination de ces somptueuses écoles. Ce soir-là, nous ne pouvions discerner aucun détail, aux clartés des brasiers qui flambaient sur le Righistan et des innombrables pots à feu qui couronnaient les faîtages; mais l'ensemble du décor était si fantastique et d'une telle magnificence que des cris de stupeur s'échappèrent de toutes les bouches.

Trois façades géantes se dressaient dans le ciel; sous les glacis de porcelaines aux tons éclatants dont elles étaient revêtues du haut en bas, leurs murailles lisses reflétaient les feux comme d'immenses miroirs versicolores. Au centre de ces façades, l'ogive béante du porche faisait un trou d'ombre, porte triomphale ouverte sur les ténèbres qui fuyaient par delà. Chacun des longs murs d'émail était flanqué à ses deux extrémités d'une colonne isolée; ces minarets indépendants, qui nous parurent avoir à peu près le diamètre et la hauteur de la colonne Vendôme, s'élançaient d'un seul fût, pris tout entiers dans leur cuirasse de porcelaine azurée. Illuminés au sommet, ils semblaient des cierges monstrueux, allumés aux angles de ces grands tombeaux de l'histoire. Les corniches et les lignes de faîte des trois *médressés*,

ainsi que les galeries supérieures et les chapiteaux des minarets, étaient exactement dessinées par des rangées de têtes, coiffées d'énormes turbans blancs, posées immobiles entre les lanternes de papier et les pots à feu ; celles qui couronnaient les crêtes apparaissaient très petites, là-haut, et communiquaient le vertige. Étant données l'histoire récente et les mœurs de cette partie de l'Asie, on eût pu croire au premier coup d'œil que le caprice féroce d'un émir avait imaginé cette décoration, et que le bourreau venait d'accrocher à toutes les saillies des *médressés* les chefs de milliers de suppliciés.

C'étaient des spectateurs qui ne trouvaient plus de place sur le sol du Righistan, où une épingle ne serait pas tombée à terre. Dix à douze mille têtes, serties dans les enroulements majestueux des mêmes turbans, oscillaient autour de l'estrade où l'on nous avait hissés de haute lutte ; les corps étaient perdus dans les robes de soie aux nuances vives. Derrière nous, sur le seul côté ouvert du carré, le populaire s'entassait dans les échoppes en planches qui servent le jour aux étalages des marchands de fruits ; au fond de ces loges improvisées, on devinait des formes féminines sous des paquets d'étoffes plus sombres, impénétrables au regard. Les mots ne peuvent rendre la variété et le pittoresque barbare de chaque visage, de cha-

que vêtement qu'un jeu des flammes tirait de l'ombre. En dehors de notre petit groupe d'une trentaine d'Européens, il n'y avait là ni une figure ni un lambeau d'étoffe qui rappelassent les choses connues de l'Occident; et à voir nos djiguites cravacher cette foule en ébullition, on ne pouvait s'empêcher de penser qu'il lui suffirait d'une poussée pour célébrer à nos dépens des vêpres samarcandiennes.

Les braves Sartes n'y songeaient guère, leur attention était toute au spectacle, à la *tomacha* : le mot, comme la chose, est emprunté aux coutumes persanes. Des acrobates et des danseurs mimaient la chasse au *girane*, le ballet qui divertit les peuples de l'Iran depuis un temps immémorial. Le chorège est un magicien, très diabolique dans sa longue robe noire semée de flammes, sous le bonnet pointu et le masque grimaçant qui cache ses traits; une baguette à la main, il poursuit de jeunes garçons travestis en petites filles, à l'aide de faux seins et de fausses nattes. Quand le sorcier parvient à saisir une de ces proies, il l'emporte dans ses bras toute hurlante de terreur, il fait le geste de la précipiter dans le brasier, dont les rouges flamboiements prêtent à ces masques une sinistre gravité de cauchemar. Une aigre et plaintive musique rythme ces exercices; elle est couverte par les cris de joie ou d'épou-

vante de la foule. Heureusement pour les dames qui nous accompagnent, elles ne comprennent pas le dialogue des acteurs, souligné par les plaisanteries des spectateurs : l'obscénité persane s'y donne libre carrière.

Nous nous arrachons à regret à ce spectacle, sans pareil dans mes souvenirs. J'ai vécu de longues années dans l'Orient turc, l'accoutumance m'a rendu familières toutes les scènes pittoresques qu'il montre, à Constantinople, au Caire, en Syrie. Rien ne m'avait préparé à cette vision du Righistan embrasé, encadrant dans ses ruines les peuples de l'Asie profonde. Partout ailleurs, les choses et les hommes sont entamés par notre civilisation occidentale, le dépaysement de l'esprit n'est jamais complet; ici, c'était bien un autre monde qui venait de surgir soudainement à nos yeux dans le rêve de cette nuit. N'oubliez pas que la locomotive m'avait déposé le matin aux abords d'une gare, dans ce quartier neuf un peu décevant, tant il ressemble à la banlieue d'une ville de province en Russie d'Europe. Nous y rentrâmes en quittant la fête. Tandis que la voiture roulait dans le silence et l'obscurité des avenues, tandis que nous achevions la soirée dans le parc de la Résidence, autour de la table du souper où les convives nous interrogeaient en français sur les nouvelles de Paris, je me deman-

dais sincèrement si l'apparition de l'heure précédente n'était pas une illusion de mes sens; qu'il eût fallu repartir de Samarcande ce même soir, et je garderais encore des doutes sérieux sur le témoignage de mes yeux, sur la réalité de cette inoubliable féerie.

Le lendemain et les jours suivants, à la clarté raisonnable du soleil, l'apparition a pris corps et s'est précisée. Elle ne nous a plus rendu l'effarement du rêve nocturne; mais la surprise et l'impression continue de grandiose ont persisté. Sachant que les monuments de Samarcande furent bâtis par des architectes appelés de l'Iran, je m'attendais à retrouver dans ces constructions les élégances un peu mignardes de l'art persan. C'est tout le contraire. La grandeur et la simplicité des lignes sont les traits distinctifs de l'architecture des Tamerlanides. Autant qu'on peut rapporter à une même nature d'esprit des conceptions très différentes, c'est l'esprit de Rome et de Versailles qui a fait sortir de terre ces édifices. Il y a un air de domination et de majesté dans leurs assemblements de pierres. Telle mosquée à demi ruinée suggère les mêmes pensées que les Thermes de Caracalla; ailleurs, il semble qu'un Louis XIV barbare ait inspiré les nobles ordonnances des profils.

Je n'accablerai pas le lecteur de descriptions

techniques. *Médressés* (écoles) ou mosquées, tous ces monuments sont du même style et présentent les mêmes dispositions extérieures. Un porche colossal domine la façade carrée dont il occupe la plus grande partie; par la hardiesse et la beauté des proportions, ces arches ne le cèdent guère à la porte de Sultan-Hassan, au Caire. Elles invitent le peuple à entrer dans le temple de la prière et dans le temple de la science. Quelques-unes mesurent dix-huit mètres d'ouverture, du sol au sommet de l'ogive, douze mètres d'écartement à la naissance de cette ogive. Dans les *médressés*, l'arche donne accès sur un parvis planté d'arbres, entouré d'une sorte de cloître où débouchent les cellules des étudiants. L'intérieur des mosquées figure un carré, surmonté d'un tambour qui porte le dôme. Ces admirables coupoles sont en partie ruinées, de larges brèches s'ouvrent dans les pans de murs qui les soutiennent encore. Les mosquées servent d'entrepôts, de magasins à fourrages. Des vols de martinets s'enlèvent au bruit de nos pas, dans les *médressés* vides d'étudiants.

Les monuments de Samarcande doivent leur principale originalité à cette décoration de briques émaillées qui les revêt de la base au sommet. Sur les murailles extérieures, sur les dômes, sur les colonnes isolées qui accompagnent par couples

les grands édifices, la mosaïque de porcelaine déroule partout ses rinceaux, ses fleurs, ses sentences en lettres koufiques. Le bleu et le vert sont les tonalités dominantes; il semble que leur choix ait été suggéré aux céramistes par le milieu ambiant, où le regard ne perçoit à l'horizon que deux couleurs, l'opulente verdure de la vallée du Zarafchan, l'azur du ciel d'Asie. Une harmonie souveraine résulte de cet accord entre les intentions de l'homme et celles de la nature.

Les *médressés* les plus célèbres et les mieux conservées s'élèvent autour du Righistan : ce sont Tilla-Kari, « la Vêtue d'or », — Chir-Dar, « les deux Lions », ainsi nommée parce que les carreaux vernissés de la façade figurent deux de ces animaux à la mode persane, — Ouloug-Beg, qui fut l'observatoire astronomique et le centre des études mathématiques dans l'empire de Tamerlan. Ce groupe d'édifices vous représente la Sorbonne de l'Asie musulmane, le vaste foyer scientifique auquel Samarcande dut sa primauté intellectuelle depuis le XVe siècle. De ce foyer, il ne reste que les pierres. A peine si l'on y entend parfois la voix nasillarde d'un quodjah, expliquant le Koran à quelques polissons au milieu des ruines.

Plus déserte encore est la *médressé* de Bibi-Khanim, située plus haut sur une place, en face de la

mosquée du même vocable. Tamerlan avait fait ces pieuses fondations en l'honneur de sa dernière femme, la princesse chinoise qu'il épousa à soixante-trois ans. Ici, les coupoles dégradées laissent voir le ciel par leurs déchirures béantes; le soir, les étoiles semblent prises dans le champ d'émail bleu de ces voûtes. Des nuées de corbeaux abandonnent leurs nids accrochés sous les pendentifs, aux cris des petits Sartes qui nous guident. Ces gamins, de physionomie charmante et de mine éveillée, nous montrent sur la fontaine, au milieu de la place, une table de marbre usée par l'attouchement dès malades. Des estropiés, des mendiants couverts d'ulcères se frottent avec componction contre la pierre miraculeuse, qui possède la vertu de guérir leurs maux.

Il serait curieux que ce bloc de marbre fût celui-là même dont parle Marco Polo, au passage où il raconte « le miracle de Samarcande ». Le voyageur vénitien rapporte que les chrétiens, ayant obtenu la permission de bâtir une église, dérobèrent aux mahométans une pierre convenable pour former la base d'une colonne. Les premiers possesseurs réclamèrent leur bien, un conflit s'éleva. Les chrétiens offrirent de payer une somme raisonnable; mais les mahométans, « par malice, et parce qu'ils s'attendaient qu'en

retirant cette base l'église serait entièrement renversée », refusèrent tout accord et reprirent l'objet du litige sous la colonne qu'il supportait. Les chrétiens eurent recours à saint Jean-Baptiste, patron de l'église, le priant avec larmes. « Le bon Dieu permit qu'il en arrivât tout autrement que ce à quoi les mahométans s'attendaient; car la colonne, se trouvant suspendue de sa base de la hauteur de trois paumes, et n'étant plus soutenue, ne laissa pas de rester en état par la vertu toute-puissante de Dieu; lequel miracle continue encore. » — Qui sait s'il ne continue pas pour les musulmans avec d'autres effets, attribués à cette même pierre qu'une légende merveilleuse a consacrée? Ce serait un exemple entre mille de la perpétuité des objets de vénération, qui gardent en Orient leur vertu traditionnelle, alors même qu'une autre croyance s'en empare et détourne cette vertu à son profit.

Un troisième groupe de monuments occupe la colline du Chah-Zindeh. Les degrés d'un long escalier conduisent au faîte de cette butte; à chaque palier, on rencontre un édicule, tombeau ou chapelle, dédié à quelque saint musulman. C'est dans l'ornementation de ces oratoires qu'on peut le mieux admirer les ressources des céramistes persans. Sur les revêtements intérieurs et extérieurs, les carreaux émaillés varient à l'infini

leurs nuances et leurs motifs, ils reproduisent avec une grâce indicible toute la flore d'Asie, toutes les combinaisons des figures géométriques et des lettres ornementales, moulées en relief sur les frises. Il y a là de quoi remplir un musée et renouveler tous nos modèles d'art décoratif. L'escalier aboutit sur le monticule au plus riche de ces bijoux, la petite mosquée du Chah-Zindeh, du « Roi qui dort ». C'est le lieu de sépulture d'un ancien défenseur de l'Islam ; selon la croyance populaire, ce mort doit se réveiller un jour et reconquérir le monde à la foi du Prophète. Si j'en juge par ce que j'ai vu là, le jour de son réveil n'est pas près de luire.

C'était le vendredi, à l'heure de la prière. Des mollahs et quelques pieux personnages égrenaient leurs chapelets sur les nattes, devant la grille où sont attachées les reliques, lambeaux de vêtements, poils de la barbe du bienheureux. Ces fidèles nous regardaient passer avec l'indifférence de l'Oriental ; il y avait dans leurs yeux atones un abîme de résignation et de prostration. Ils n'exigèrent même pas que nous quittions nos chaussures, ainsi que la loi l'ordonne dans la moindre mosquée de Stamboul la profanée. Les maîtres russes pénètrent comme chez eux dans ce sanctuaire vénéré, ils y parlent à haute voix, ils y conduisent leurs femmes; parfois ils daignent

jeter une aumône aux gardiens tremblant devant eux. Nous nous faisons, en Europe, une idée entièrement fausse du prétendu fanatisme qui brûlerait encore dans ces foyers musulmans de Samarcande et de Boukhara; tout trahit ici le relâchement de la foi, la soumission des croyants à l'inexorable fatalité. Nulle part je n'ai eu au même degré le sentiment de la mort lente de l'Islam, aussi profondément assoupi que son champion, le Chah-Zindeh.

On gravit encore quelques marches, on atteint le Mazar, le cimetière indigène, qui s'étend sur ce plateau d'où il domine Samarcande et la vallée. Comme tous les cimetières d'Asie, c'est une friche vague et nue; les tombes, des tertres d'argile, s'y répandent en désordre; celles des derviches qui ont laissé quelque mémoire d'eux sont signalées par le *thoug*, le bâton d'où pendent des queues de cheval. Les ruines d'anciens oratoires et les débris de toute sorte ajoutent encore à la désolation habituelle de ces lieux. Tout est lugubre si l'on abaisse le regard; tout est radieux si on le relève; il se perd alors sur un cirque de verdure, sur les méandres du Zarafchan; au premier plan, la montagne du Tchobanâta; par delà, les glaciers et les cimes neigeuses des monts qui nous séparent de la Chine. Après mes promenades de découverte, sur la fin du jour, je pousse

de préférence mon cheval dans le Mazar. Quand le soleil couchant jette ses gazes violettes ou roses sur les pentes boisées, sur les crêtes étagées en amphithéâtre, le contraste est saisissant entre la splendeur des choses environnantes et cette voirie humaine où quelques gypaètes s'acharnent sur des os. Et puis, le pauvre peuple qui dort là est si abandonné, si totalement mort, mort avec son histoire inconnue, mort avec toutes ses espérances de race et de foi; il doit avoir si grand besoin qu'un vivant vienne sentir sur lui, pour lui, que ce vivant rétablisse un lien de pensée entre les ensevelis et l'horizon de lumière heureuse qu'ils ont aimé.

La seule pensée qui passe habituellement sur ces tombes n'est pas faite pour les consoler; elle court sur les fils du télégraphe; ils partent d'ici avec la route de Tachkent et portent les ordres des conquérants. Il y a juste vingt ans, les morts du Mazar furent réveillés par les canons russes, arrivant de Tachkent sur cette route et mis en batterie dans ce cimetière. Après un simulacre de bombardement, la ville se rendit au général Kaufmann. Il y laissa deux compagnies et s'avança dans le pays à la poursuite des troupes de l'émir. Dès qu'il fut hors de portée, les gens de Samarcande se soulevèrent et mirent en grand péril la petite garnison. Kaufmann revint à temps pour

dégager ses soldats, serrés de près dans la citadelle. Il infligea aux révoltés un châtiment exemplaire; depuis ce jour, personne n'a bougé, la pacification est complète.

Cette citadelle, aujourd'hui le quartier général du corps d'occupation russe, est la même qui servit de place d'armes à Tamerlan. L'*Arche*, comme on l'appelle, s'est conservée intacte; rien n'est changé dans la cour principale, où le dominateur de l'Asie donnait audience à ses vassaux et aux ambassadeurs des rois suppliants. On voit au fond le *Kok-Tach*, gros bloc de marbre qu'il avait fait apporter de Brousse; l'empereur se hissait au sommet de ce trône en posant les pieds sur les épaules des captifs; de là, il présidait aux exécutions. Le bourreau coupait les têtes sur le rebord de la vasque de pierre placée en face du Kok-Tach, à l'autre extrémité de la cour.

Le Gour-Émir, le tombeau de Tamerlan, s'élève à peu de distance, dans un enclos où de grands mûriers versent leur ombre sur le parvis de la mosquée. C'est le plus élégant des édifices de cette époque. En approchant de Samarcande, on voit tout d'abord briller dans le feuillage les tuiles losangées de la coupole; rétrécie à sa base, sur le svelte tambour qui la supporte, elle ressemble avec ses rainures cylindriques à un bonnet tartare. Je suis persuadé qu'il faut cher-

cher ici l'origine des dômes du même style qui coiffent les clochers de Moscou. Au centre de la mosquée, une pierre de néphrite couvre la sépulture de celui qui s'intitulait Sahib-Kirân, « le Maître du Temps ». Autour de lui reposent ses femmes, quelques-uns de ses descendants et son précepteur. L'étendard du conquérant est placé dans la direction de la Mecque; les inscriptions qui célèbrent sa gloire s'effritent sur les murs délabrés.

Ce Timour-Lenk — littéralement le *Boiteux de fer* — fut la plus extraordinaire des forces vivantes qui aient jamais secoué la lourde terre. Il nous contraint encore à l'admirer, avec cette obscure moitié de notre être où survit un sauvage mal gardé; car nous le recélons tous, et vous le cachez vous-mêmes, braves bourgeois boulangistes, ce fauve antérieur, indifférent à toutes les acquisitions d'une histoire récente, les lois morales, la raison, la civilisation; uniquement séduit par ce qui était l'idéal de la forêt primitive, une magnifique bête de proie, douée plus puissamment que les autres pour faire l'épouvante autour d'elle. — Aux rares moments de liberté qu'on accorde à notre caravane, je feuillette les récits des anciens voyageurs en Asie et je relis dans Hammer l'épopée de Timour.

C'était un petit prince mongol, parti de rien,

destiné à tout par sa mine souveraine et ses facultés éminentes. Une chevelure naturellement blanche couvrit dès la jeunesse son front large et haut; sa taille était élevée, sa démarche noble, bien qu'il boitât d'une blessure reçue au siège de Sistan. Toujours grave, il n'aimait ni les poètes ni les bouffons; mais il tenait en grande considération les médecins, les astronomes, les jurisconsultes. Son camp regorgeait de savants, de musiciens, de sofis : avec leur secours, il disciplinait autant que possible les hordes qui le suivaient et l'adoraient comme un dieu. Chacun de ses soldats mourait avec joie sur un signe de lui. Il savait à peine lire et écrire : pourtant il assemblait à grands frais des bibliothèques; il se plaisait à disserter sur les subtilités de la loi, à entendre l'histoire des guerriers célèbres. Sa mémoire prodigieuse suppléait à l'instruction qui lui manquait. On ne le vit jamais abandonner un projet, révoquer un ordre; ce qu'il avait décidé était pour lui comme accompli. Son activité infatigable ne lui permettait pas le repos. Il tournait dans cette vaste Asie comme une bête dans une cage, reculant chaque année les limites d'un empire qui s'étendit de la Chine au Volga, de la mer Noire à l'océan Indien. De retour à Samarcande, il chassait le cygne dans les marais de Boukhara, il rebâtissait sa capitale avec l'aide des architectes

ramenés de la Perse et de l'Inde. Les monuments que nous pouvons encore admirer ne donnent qu'une faible idée de ce que fut cette ville, quand l'ancienne enceinte était pleine de palais de marbre, aujourd'hui anéantis. Timour fit de Samarcande une Rome artistique et savante, au sens que comportent ces mots en Orient; on y vint longtemps chercher, de toute l'Asie, les lumières de la vraie foi, les leçons d'art, de mathématiques et de sciences occultes. Ayant le goût du grand, il le porta en tout, jusque dans la cruauté, qui est en ce pays l'ordinaire condition du pouvoir souverain. Dans Sébezwar révoltée, on bâtit devant lui une tour vivante de deux mille rebelles, placés les uns sur les autres, cimentés avec des pierres et de la chaux. A Siwas, toute la population chrétienne fut ensevelie sous des planchers chargés de terre battue. Cette férocité effare notre imagination : ce sont les mœurs locales. Jusqu'à nos jours, les successeurs de Timour ont fait de leur mieux pour l'imiter; s'ils ne l'ont pas égalé, c'est qu'ils ne massacraient que dans la mesure de leur puissance.

Que l'homme a peu changé sur ce coin de terre! L'annaliste persan Mirkhond nous fait connaître comment on y vivait au temps des Samanides, les émirs qui se disputaient Samarcande au IXe et au Xe siècle. Mirkhond dit en parlant de

Kabouz, le plus fameux d'entre eux : « Les peines qu'il prononçait n'étaient mises à exécution que par le cimeterre tranchant, il n'employait d'autre prison que la fosse sépulcrale. » Aussitôt après, le chroniqueur nous vante la littérature exquise, l'élégance précieuse de ce terrible justicier; j'emprunte le passage à la traduction de M. Defrémery, pour la joie de nos décadents, et aussi pour qu'ils se demandent s'il n'y aurait pas des rapports constants entre un certain raffinement de l'esprit et la dureté du cœur. « Chaque lettre qui tombait de la plume de Kabouz sur le frontispice d'un livre était comme une lentille sur la face du mérite : chaque perle que son calem tirait des ténèbres de l'encrier était un joyau pour le collier de la fortune. Toutes les fois que le sahib Ibn-Abbad voyait une ligne tracée par Kabouz, il disait : Ceci est l'écriture de Kabouz ou l'aile d'un paon. »

Ces émirs féodaux faisaient la guerre pour grossir leur trésor, pour se procurer des femmes. Rentrés dans leurs palais après une expédition heureuse, leur existence s'y partageait entre le harem, les consultations d'astrologues, les disputes philosophiques des docteurs, les contes interminables des poètes. Telle était encore, il y a peu d'années, la vie des émirs de Boukhara, de Khiva, de Khokand. Les besoins et le luxe relatif

des grands n'ont pas varié, depuis les Samanides jusqu'aux tributaires actuels de la Russie. Le trésor du khan de Boukhara est composé des mêmes richesses qui faisaient, il y a mille ans, l'orgueil de Kabouz et de Mountacir : des tapis pour ameublement, des aiguières d'or ou d'argent ciselées sur les mêmes modèles, des armes, des chevaux de prix, une profusion de *khalats*, robes de brocart et de fourrures. On y trouverait peut-être aujourd'hui une plus forte proportion de curiosités européennes; encore est-ce douteux; au moyen âge, les communications entre l'Europe et les princes tartares étaient plus fréquentes qu'elles ne le furent durant l'ère moderne et jusqu'à ce dernier quart de siècle. Quand Rubruquis, l'un des envoyés de saint Louis, arriva à la Horde d'Or, il y rencontra une Lorraine, Pâquette de Metz, « qui était chambrière chez une dame de la cour de Mangou-Khan », et un orfèvre du pont au Change, Guillaume Boucher, qui travaillait à ciseler une merveilleuse fontaine d'argent pour le magnifique sultan.

L'Orient ne change pas, parce qu'il ignore ce principe d'inquiétude qui agite sans relâche l'Occident. Ces peuples ont la sagesse, nous avons la vie; nous sommes l'utile et fol instrument de la vie progressive. Mais le dernier effort de notre raison nous ramène parfois à la sagesse de ces

hommes simples. Le bon Rubruquis ayant trouvé à la Horde d'Or des chrétiens nestoriens, le démon de la controverse se réveilla chez notre cordelier; il soutint une longue dispute contre les hérétiques, à l'effet de convertir Mangou-Khan. L'empereur tartare écouta attentivement les disputeurs; voici comme Rubruquis rapporte sa sentence. « Nous autres *Moalles*, me dit-il, nous croyons qu'il n'y a qu'un Dieu, par lequel nous vivons et mourons, et vers lequel nos cœurs sont entièrement portés. — Dieu vous en fasse la grâce, monseigneur, lui dis-je, car sans sa grâce cela ne peut être. » Et il demanda encore ce que j'avais dit, et l'ayant su, il ajouta : « que comme Dieu avait donné aux mains plusieurs doigts, ainsi avait-il ordonné aux hommes plusieurs chemins pour aller en Paradis; que Dieu nous avait donné l'Écriture Sainte à nous autres chrétiens, mais que nous ne la gardions et ne l'observions pas bien; et que nous n'y trouverions pas qu'aucun de nous doive blâmer les autres. — Y trouvez-vous cela? dit-il. — Non, dis-je, mais je vous ai déclaré dès le commencement que je ne voulais point avoir de contention ni de dispute avec personne. — Je ne parle pas, dit-il, pour vous; vous n'y trouvez pas aussi que par argent on doive rien faire contre le droit et la justice. — Non, sire, répondis-je, et à la vérité je ne suis pas

venu en ce pays pour y gagner or ni argent.... — Je ne parle pas, dit-il, de cela aussi; mais je dis que Dieu vous a donné les Écritures Saintes, et vous ne les gardez pas; mais à nous, il nous a donné des Devins, et nous faisons ce qu'ils nous commandent, et vivons ainsi en paix. »

Si je donnais cette citation sans en dire l'origine, et pour peu que j'en eusse rafraîchi le style, le lecteur n'hésiterait pas, il dirait : mais c'est un passage des *Lettres persanes*, ou de *Zadig*, ou de la *Vision de Babouk*, ce prince Babouk qui était né sur les bords de l'Oxus. Nos écrivains du XVIIIe siècle, quand ils prêtaient leur esprit aux Orientaux, ne se doutaient peut-être pas qu'ils reflétaient aussi fidèlement les lumières naturelles de ces derniers. Et nous-mêmes, aujourd'hui, ne sommes-nous pas ramenés par les grands courants philosophiques de ce temps aux conceptions des sages de l'Inde? Nous réinventons scientifiquement le bouddhisme, avec moins de simplicité et de charité. La lente et vague pensée de là-bas revient alimenter la pensée fatiguée de nos races finissantes. L'histoire des idées, comme celle des faits, vérifie toujours la juste assertion d'Élisée Reclus : « Vu de haut, le grand drame de l'Histoire universelle n'est autre chose qu'une lutte incessante entre l'Asie et l'Europe, avec des alternatives diverses. »

Une première fois, Djinghiz-Khan était parvenu à ramasser en un tout les éléments anarchiques de cette Asie centrale; il y avait réussi comme le cyclone réussit à amonceler les vagues, par un mouvement furieux, à la condition d'avancer sans cesse, et pour peu de temps. Le dernier descendant de Djinghiz-Khan, qui est de mes amis, porte encore ce nom redoutable, et tous ses traits accusent l'origine mongole; officier aux gardes, le colonel Djinghiz s'est fait connaître par sa passion pour tout ce qui touche à la télégraphie; il est délégué à l'administration des télégraphes russes. Tamerlan reconstitua le grand empire païen avec la loi du Prophète; son œuvre dura un peu plus longtemps, Samarcande continua de prospérer sous ses successeurs immédiats; mais un siècle ne s'était pas écoulé que l'Asie retombait dans l'anarchie féodale. Elle y a végété jusqu'à la conquête russe. Ces belles vallées étaient alternativement dévastées par les exactions des émirs de Boukhara, par les représailles de ceux de Khokand, par les incursions des Turcomans de Merv. Un missionnaire moscovite visita Samarcande à la fin du XVIIIe siècle et n'y rencontra qu'un habitant. Elle se releva dans notre siècle; Vambéry, le seul chrétien qui y ait pénétré jusqu'à l'année 1867, ne la trouva pas au-dessous de ce que la renommée lui faisait attendre. Aujour-

d'hui, la population s'accroît, avec la sécurité et le développement des transactions commerciales : Samarcande compterait, me dit-on, de 30 000 à 40 000 âmes. Je donne ces chiffres pour ce qu'ils valent; la statistique est une science conjecturale en Orient.

Cette population se partage en trois groupes ethniques : les Ousbegs, représentants de la pure race mongole, reconnaissables à leurs pommettes saillantes, à leurs petits yeux bridés; — les Tadjiks, descendants d'immigrés persans, qui ont gardé le type iranien dans toute sa beauté; — les Sartes, provenus du croisement des deux races. Ces métis formant la majorité, l'on désigne habituellement sous le nom générique de Sartes les indigènes de Samarcande et des vallées voisines. Les marchands étrangers, juifs, afghans, hindous, sont en assez forte proportion dans les bazars.

Ces bazars n'ont rien de luxueux; nous retrouvons dans toutes leurs échoppes, avec peu de variantes, les objets de commerce qui suffisent aux besoins restreints de l'Asiatique : tapis, étoffes de soie, selleries, cuivres ouvragés, poteries où se perpétuent les anciens dessins persans. Tout l'intérêt de Samarcande est dans ses ruines; les quartiers habités sont insignifiants et d'aspect chétif. Des maisons basses, d'argile ou de pisé, s'entassent en désordre et toutes pareilles, comme

un troupeau de moutons dans la poussière d'une lande. Elles dérobent aux regards la vie sommaire des Orientaux. La claustration des femmes est rigoureuse; elles ne sortent qu'enveloppées des pieds à la tête dans un sac d'étoffe noire. C'est à peine si nous avons rencontré trois ou quatre de ces fantômes dans nos promenades. Pour juger le beau sexe, il faut suivre la longue rue affectée à une catégorie spéciale de commerçantes; celles-là ne cachent rien, elles exercent librement la seule industrie permise à des femmes musulmanes. Groupées devant les portes ou sur des tréteaux de planches, à l'ombre de quelque mûrier, peintes de couleurs crues, chargées de grossiers bijoux, elles chantent en s'accompagnant d'instruments de musique, provoquent les soldats russes qui les dévisagent, ou attendent accroupies, immobiles, avec un infini d'ennui dans leurs yeux animaux. C'est la Vénus morne et brutale du vieil Orient, sans un rayon de grâce. Je suis frappé de l'infériorité esthétique des femmes dans cette race sarte; en revanche, tous les jeunes garçons qu'on rencontre semblent créés pour la joie du peintre et du sculpteur; l'art antique n'a pas laissé de plus beaux modèles d'éphèbes.

La population rurale est mêlée de Sartes et d'Ousbegs; on l'évalue à trois cent mille âmes dans la vallée du Zarafchan, l'ancienne Sogdiane.

J'ai pu me former une idée de ces riches campagnes, durant l'excursion que nous avons faite au village d'Ourgout. C'est un site délicieux, blotti dans les premiers contreforts des montagnes. Le massif neigeux de l'Alaï, visible en entier de ce lieu, dentèle de ses arêtes un ciel de turquoise. Une source descend des glaciers, elle tombe en chantant dans un bassin limpide, où elle se repose un instant avant d'aller grossir les flots limoneux du Zarafchan. Des hommes prient dans une petite mosquée, au bord de l'eau, sous un berceau d'énormes platanes qui rappellent ceux du Bosphore. Le mollah nous apporte un repas de sucreries, de mouton rôti; nous lui insinuons d'y joindre quelques-unes des belles truites qui s'ébattent dans le vivier; il refuse et nous supplie de les respecter; elles sont protégées par la mosquée, le vieux prêtre les nourrit avec une sollicitude religieuse. Sur la prairie voisine, les villageois nous offrent le spectacle de leurs divertissements traditionnels, des combats de perdrix et une *baïga.* C'est une manière de tournoi, où se peignent au vif les mœurs belliqueuses et pillardes des ancêtres. Les jouteurs sautent sur leurs petits chevaux turcomans et se partagent en deux camps; on place un chevreau, prix à disputer, entre les deux escadrons. Ils fondent l'un sur l'autre et s'arrachent

cette proie; les plus agiles s'emparent tour à tour de l'animal, l'emportent en fuyant sur le garrot de leurs montures; il est reperdu, repris; c'est une mêlée furieuse, souvent dangereuse, avec force invectives, gourmades et ruades. Les vieillards à barbe blanche n'y sont pas moins ardents et moins bons cavaliers que les jeunes gars. La lutte cesse quand l'une des troupes renonce à reconquérir sur l'autre les membres pantelants du chevreau.

Tout le long de la route que nous avons suivie, les vergers et les cultures se succèdent, autour de fermes encloses entre des murs de limon séché. L'aspect de ces fermes et des paysans qui en sortent, vêtus d'une chemise de coton, la terre humide et noire, les récoltes que cette terre porte, les procédés d'exploitation, tout ici fait penser à la vallée du Nil et rappelle le travail industrieux du peuple fellah. Les Sartes irriguent de même leurs petits champs; ils creusent les canaux avec des bêches de fer en forme de bouclier triangulaire. Continuellement noyé sous l'eau grasse que charrient ces milliers d'artères, le sol donne plusieurs récoltes à chaque saison. Le riz, le coton alternent avec les luzernes et les trèfles; la vigne s'enroule aux troncs des peupliers et des saules. Les Russes fondent de grandes espérances sur cet opulent jardin de l'Asie cen-

trale, qui se prolonge dans toutes les plaines du Fergânah. Ils projettent d'y développer la production cotonnière et de libérer ainsi leurs fabriques de l'importation américaine; le textile, apporté d'Asie, ouvré à Moscou, reviendrait en Asie habiller ceux qui le cultivent. Entre l'Amou-Daria et la Caspienne, les balles de coton alimentent déjà le trafic du chemin de fer au delà des prévisions les plus optimistes. Les vins de ce pays, mieux fabriqués, feront peut-être une rude concurrence aux nôtres sur les tables de Pétersbourg. Nous sommes depuis quelques jours au régime des crus de Tachkent, ils ne nous ont point paru méprisables. L'homme qui a rattaché ces provinces à la Russie se propose maintenant d'y révolutionner des industries et des cultures attardées; l'essor est déjà donné. Hélas! hélas! avant peu d'années, des usines bourdonneront près du tombeau de Timour; leurs cheminées noires enfumeront cette atmosphère transparente sur l'emplacement où s'écroulent les minarets émaillés d'azur. N'ai-je pas vu danser à la lumière électrique dans la gare de Samarcande?

Car nos journées si pleines se terminent par des bals, au club des officiers, à la Résidence, à la gare. Le matin, on était au palais et chez les contemporains de Tamerlan; le soir, on a franchi neuf cents lieues et vécu six ou sept siècles, on

se retrouve dans un salon de Pétersbourg. Nous pourrions oublier que nous sommes au pied des monts de la Chine, n'étaient les physionomies graves de quelques Sartes, qui haussent leurs têtes par-dessus les haies des jardins où l'on danse et regardent d'un air songeur les valses des péris d'Occident. Ces cariatides vivantes nous font souvenir que deux fleuves se côtoient aujourd'hui sur ce coin de terre, sans mêler leurs eaux; bientôt, le plus profond, le plus impétueux absorbera l'autre. En attendant, les airs russes prennent possession de l'espace; ces nuits alanguies les boivent voluptueusement; ils s'en vont dans la brise tiède qui caresse les cimes des peupliers et des karagatch; ils montent dans le ciel d'Asie, sombre et doux sur nos têtes, avec son trésor d'étoiles à l'éclat amorti, comme de vieilles pièces d'or qui ont beaucoup servi. Les lumières et les harmonies d'en haut descendent indulgemment sur la joie du bal, sur les feux électriques et les musiques humaines qui glorifient les petits événements d'en bas.

On nous arrache à cet enchantement : le jour du départ est venu, le train de retour chauffe, l'ingénieur qui dispose de nous ne souffre pas qu'on s'attarde. Il faut dire adieu à Samarcande, plus tôt que je ne l'eusse voulu. Il faut dire adieu à la compagne qui partage mon logis : une des

tourterelles dont ces jardins sont remplis a fait son nid sur l'entablement du poêle. Je m'étais habitué à elle, je rencontrais ses yeux irisés en me réveillant. Tandis que j'écrivais devant la fenêtre ouverte, le mâle entrait et sortait bruyamment, effleurant mon papier de ses ailes; il apportait la nourriture à la couveuse. Elle, immobile sur ses œufs, me regardait travailler. Pendant que je couvrais ces feuilles de mots inutiles, la petite bête pensive achevait son œuvre d'amour, meilleure et plus nécessaire que la mienne, puisque c'est la grande œuvre de vie. Je la quitte avec regret : je retourne aux pays ternes, aux durs métiers que les hommes y font; elle reprendra son vol facile, dans cette fine lumière, autour des dômes bleus que je ne reverrai plus.

VI

Sur la Caspienne, 5 juin.

Ce matin, le train nous a déposés à Ouzoun-Ada; un paquebot nous attendait; il nous emporte, l'Asie est redescendue sous la mer.

Je vous devrais encore une description de la sainte Boukhara. N'y comptez point : deux heures

d'arrêt, c'est tout ce que l'on nous a accordé pour visiter la rivale de Samarcande. Par suite de combinaisons dont le détail importe peu, notre convoi devait rejoindre le soir à Tchardjouï le général Rosenbach ; le gouverneur de l'Asie russe était parti la veille pour Kermineh, où il allait conférer avec l'émir. Nous n'avons donc pas vu ce prince glorieux; nous avons à peine entrevu sa capitale. Les édifices religieux m'ont paru très inférieurs à ceux de Samarcande; ils sont de date moins ancienne, on n'y retrouve pas le grand style des monuments tamerlanides. En revanche, la couleur locale ne laisse rien à désirer, dans cette foule qui grouille à travers les bazars et les ruelles étroites. Sauf le résident russe et sa garde cosaque, Boukhara ne compte pas un seul giaour dans ses murs. D'ailleurs l'Européen qui s'y établirait ferait preuve d'un rare courage. La tristesse et l'infection de la ville passent toute imagination. Le Zarafchan, saigné par les cultures sur son parcours supérieur, se divise à l'entrée en petits bras appauvris ; il n'apporte qu'une eau croupissante dans les canaux encombrés d'immondices qui font de Boukhara une Venise puante. Aussi tous les boukhares sont-ils attaqués par la *rechta*, le hideux filaire qui s'insinue sous la peau des bras ou des jambes; on le dévide avec précaution sur un

bâtonnet, quand il se décide à sortir après avoir atteint sa croissance. A chaque coin de rue, des citoyens se livrent à cette opération : si le ver casse, il s'en reforme un nouveau, tout est à recommencer quelques semaines plus tard. A la résidence russe, on ne tolère pas une goutte d'eau qui n'ait été préalablement bouillie, on s'abstient des fruits vendus au marché; malgré ces précautions, on y vit dans la crainte perpétuelle du ver de Boukhara, impitoyable aux étrangers comme aux natifs. Les gardes déguenillés qui veillent aux barrières du palais n'en défendent pas les princes : l'émir actuel en est à sa quatorzième *rechta*.

Ce palais, haute citadelle embusquée derrière des remparts crénelés, est de mine très farouche. On nous a montré plus loin la tour de justice, d'où fut précipité, suivant la coutume, le dernier ministre des finances : il avait été convaincu de prévarication, toujours suivant la coutume. Les seuls lieux vivants sont le grand bazar des soieries et la place devant la mosquée principale, où jonglent des charmeurs de serpents. Dans le reste de la ville, la vie se cache à l'abri de longs murs aveugles, qui masquent des pâtés de maisonnettes en torchis. Des coulées fangeuses serpentent entre ces murs; il suffit d'un chameau arrêté pour entraver la circulation. Nos véhicules avançaient

à grand'peine; l'émir nous avait envoyé d'antiques calèches peintes en rouge, qui rappellent vaguement les carrosses des cardinaux romains. Les passants indigènes nous dévisageaient avec une curiosité méprisante; mais ils s'écartaient docilement devant le fouet de nos cosaques. Formé des mêmes éléments que le peuple de Samarcande, celui de Boukhara se reconnaît à son air plus noble, plus martial; il étale fièrement une barbarie mieux préservée. Pressurés par leur émir jusqu'à la dernière piastre, les boukhares sont partagés entre l'amour de l'indépendance et l'envie qu'ils portent à leurs voisins, à peine taxés par le conquérant. Le jour n'est pas loin où l'intérêt parlera plus haut que le fanatisme. Le passage du chemin de fer aux portes de la capitale achèvera vite de ruiner l'autonomie de ce petit État. En cas de résistance, les Russes n'auraient pas besoin de baïonnettes pour le soumettre; ils le tiennent par une arme plus efficace : maîtres du haut Zarafchan, il leur suffirait, pour réduire cette ville, de détourner en amont les maigres filets d'eau qui l'alimentent.

Si j'ai maltraité Boukhara, je prends l'engagement d'y revenir un jour pour retoucher ma photographie instantanée. Mais à défaut d'observations prolongées, cette simple constatation a bien son prix : on peut aujourd'hui s'arrêter deux

heures à Boukhara, comme on ferait à Nîmes ou à Montpellier. Pour qui sait la non-valeur du temps en Asie, et la longue entreprise que c'était naguère d'y voir la moindre chose, il y a dans ce petit fait une révolution matérielle qui en présage bien d'autres dans les idées et dans les mœurs.

J'arrête ici ces notes. Le voyage de retour nous a donné de nouvelles surprises; mais je renonce à coordonner des impressions trop rapides, trop incohérentes. Nous continuions de feuilleter les *Mille et une Nuits*, le vieux livre merveilleux où l'on avait cousu des pages du *Maître de Forges*. On se sentait partout à la fois dans l'espace et dans le temps. Comme les cerveaux de ces Turcomans, ébahis devant les enchanteurs arrivant d'un autre monde, nos cerveaux de civilisés souffrent une épreuve différente, mais non moins rude; pour nous comme pour eux, une légende nouvelle se crée dans l'empire du Cathay avec des éléments disparates. Ils se pressent tous pêle-mêle derrière notre locomotive, au bureau du télégraphe et du téléphone, Quinte-Curce et Fulton, Djinghiz-Khan et Edison, Marco-Polo et Vambéry, Alexandre et Skobélef.

Les tableaux se mêlent, se succèdent, disparaissent, si vite, si vite.... Je n'aurais jamais cru que dans le lent Orient on pût mener ce train de vie enragé. J'y avais pourtant vu quelque chose

de semblable, jadis, à Ismaïliah, chez M. de Lesseps. Nous vivons sur le marchepied du vagon ; on saute un instant à terre : c'est pour une réception de mamamouchis boukhares, pour une fête, une parade, un banquet. A chaque arrêt de la machine, quelque chose à voir, une des grandes cités mortes qui jonchent le sol de l'Asie antérieure, un personnage curieux, un travail d'ingénieur. Nos chevaux nous suivent sur une plate-forme, dans le convoi : vite en selle, jusqu'au moment de rentrer dans la maison roulante. Les télégrammes pleuvent, les contre-ordres se croisent ; ce matin, on nous rappelait de Boukhara, demain on doit remonter l'Oxus sur un steamer, vers la haute Bactriane, à moins qu'il ne faille repartir en droite ligne pour Pétersbourg. On nous propose pour chaque journée des itinéraires qui demanderaient une semaine. Impossible, dit-on, de négliger cette petite excursion : ce n'est que 60 ou 80 kilomètres aller et retour, on sera revenu à temps pour le dîner de gala. Tout cela par une chaleur constante de 40 degrés centigrades. Le sommeil, habitude arriérée, est rayé des programmes; de loin en loin, les sybarites arrivent à faire une nuit de quatre ou cinq heures sur une banquette de vagon, ou sur un de ces lits de cordes tressées, en usage à Samarcande. — Entraînons-nous, c'est de l'atavisme que nous pré-

parons pour nos petits-fils; tout porte à croire qu'on vivra de la sorte au xxe siècle. Ce sera un beau siècle pour les reporters. Pour ceux qui ont gardé cette autre habitude arriérée, penser avant d'écrire, rien n'est moins tentant que de prendre la plume dans ce tourbillon.

Nous avons retrouvé un peu de calme sur le bateau : j'en profite pour résumer ce qu'il y a de caractéristique dans l'œuvre des Russes en Asie. Ils y ont obtenu un succès bien différent de celui que nous rencontrons depuis un demi-siècle dans nos possessions musulmanes. Ce succès appellerait une sérieuse étude comparative entre nos procédés de colonisation et les leurs. Je me contente d'indiquer le principe constant des Russes, qui est de rendre légère, presque insensible pour le vaincu, la transition à une civilisation supérieure. Les délégués du tsar ne s'avancent pas chez ses nouveaux sujets un code européen dans une main et une feuille d'impôt dans l'autre. On laisse à l'indigène ses lois religieuses et civiles, ses magistrats, son organisation; on l'impose à peine; le Turcoman paye 1 1/2 rouble par tête, là où le colon russe, établi à côté de lui, paye plus de 8 roubles. L'indigène ne voit guère la race maîtresse que sous l'uniforme, l'autorité ne se manifeste à lui que sous l'appareil militaire, le seul qu'il comprenne et respecte. Le gouverne-

ment fait rebâtir les mosquées, il traite avec égards les mollahs et convoque leurs chefs au Kremlin, aux cérémonies impériales : ils s'en retournent comblés de prévenances, éblouis par la puissance du tsar blanc. Enfin, et c'est là surtout que gît le secret de cette assimilation rapide, les Russes réussissent par leurs défauts autant que par leurs qualités; ils sont servis en Orient par leur poids mort, par ce quelque chose d'inachevé qui retarde en Occident leur accession à la vie européenne. La Russie entre d'abord en contact avec ses sujets barbares par ses éléments les moins civilisés. Les cosaques, qui vont fonder en Asie des colonies agricoles, ne sont guère supérieurs aux premiers occupants du sol : on s'entend vite entre Asiatiques, lesquels ont le cerveau fabriqué de la même façon. Il n'y a point entre l'ancienne population et la nouvelle cet écart de sentiments, de culture intellectuelle, de régime de vie, qui ne va pas sans quelques dédains et quelques duretés du civilisé vis-à-vis de son inférieur. L'orgueil inné du musulman n'est pas froissé par une supériorité morale qu'il ne peut comprendre; quand cette supériorité lui apparaît, c'est derrière une épée, qui la justifie aux yeux de l'homme des tentes.

En quelques années, la Russie s'est étendue sur ce vaste bassin, jusqu'au pied des montagnes

chinoises, comme une eau qui a trouvé sa pente. L'Asie centrale est naturellement dévolue à cette puissance, à défaut d'autre voisine civilisée. Si les mouvements des Russes en Europe peuvent alarmer les intérêts, leurs progrès en Asie sont légitimes, puisqu'ils ne lèsent que la barbarie. Aussi bien une haine clairvoyante — elle existe peut-être quelque part — devrait pousser les avant-gardes cosaques à l'Orient, bien loin de les retenir. En Russie même, des patriotes voient avec crainte cette déperdition de forces, la tâche chaque jour plus lourde qu'on assume, le frottement toujours plus immédiat avec cette Chine, qui sera quelque jour un terrible voisin. On tremble et pourtant on avance.

C'est qu'on subit une loi antérieure et supérieure à toutes les habiletés des diplomates, la loi universelle qui ordonne à l'homme de s'user pour autrui, à aujourd'hui de s'immoler pour demain. Dans sa sagesse admirable, cette loi leurre l'égoïsme de satisfactions momentanées, elle lui cache le suicide où elle le mène, elle l'intéresse à ses fins. Pour obéir à cette loi, l'Espagne a perdu sa prépondérance sur l'Europe en tirant de la nuit le nouveau monde; l'Angleterre a couvert le globe de ses colonies, et, malgré ses solides vertus, le moment semble venir où elle penchera sous ce poids trop lourd, entraînée dans les océans. Nous-

mêmes, ne serons-nous pas la proie fatale de l'Afrique, n'épuiserons-nous pas nos forces à susciter les grands pays noirs de l'équateur? Les hommes d'État peuvent réagir sur ces pentes irrésistibles; ils peuvent ce que peut la politique, ralentir; mais s'ils pensent, ils pressentent la vanité définitive de leur effort contre le dessein divin. Cette loi qui commande aux empires de servir les destinées générales au prix de leur propre existence, c'est la même qui contraint le ver à mourir en tissant son fil de sa substance, l'artiste à produire en donnant sa vie à son rêve; c'est la loi en vertu de laquelle tout agent de l'œuvre éternelle, insecte, homme ou nation, crée par le sacrifice. Nous venons de la voir au travail dans ce désert d'Asie. Le soleil a dépensé sa chaleur, durant des milliers de siècles, pour sécher ces mers inutiles; les fleuves tarissent leurs eaux pour transformer ces sables en limon nourricier; un grand empire, en croyant amasser pour lui-même, usera peut-être le meilleur de sa sève à ranimer la vie, à rallumer la civilisation dans ce berceau de la race humaine. Création par le sacrifice, c'est tout l'ordre et le secret de Dieu.

LE GÉNÉRAL LORIS-MÉLIKOF

DERNIERS MOIS DU RÈGNE DE L'EMPEREUR ALEXANDRE II

Tandis que nous achevions l'année 1888 avec d'autres préoccupations, le général comte Loris-Mélikof s'éteignait à Nice, où il finissait malade et oublié. L'excès de l'oubli a presque égalé l'excès récent de son insigne fortune. Le temps n'est pas loin où sa mort eût fait l'entretien de toute l'Europe, où elle eût paru une catastrophe nationale pour la Russie. Depuis trois quarts de siècle, depuis Spéransky, nul n'était monté si haut dans ce pays, nul n'y avait reçu des pouvoirs aussi étendus, avec un blanc-seing pour entreprendre une réorganisation de l'État.

Il resta fidèle alors aux amitiés nouées en des jours plus modestes. J'en puis témoigner ; ce souvenir m'oblige envers le mort furtif et solitaire ; mais je n'en ressens aucune gêne pour parler de

lui avec impartialité. Spectateur de sa tentative, j'ai gardé des doutes sur la valeur pratique des idées qui la dirigèrent : je n'ai jamais eu un doute sur la bonne volonté de l'homme. Il a pu se tromper; il n'a jamais fait le mal sciemment.

Cette esquisse sera forcément incomplète. Si reculés que paraissent les événements auxquels elle nous reporte, ils sont encore trop proches pour que l'histoire y moissonne en toute liberté. En retraçant le rôle de Loris, on devra taire des circonstances qui achèveraient d'en éclairer les côtés obscurs. On évitera autant que possible de nommer ses collaborateurs encore vivants. Quelques-uns d'entre eux eurent une part considérable dans les luttes soutenues par leur ami; ils interpréteront peut-être ma réserve comme un manque de mémoire ou d'équité; je préfère ces reproches à celui d'indiscrétion. Le personnage principal nous occupera seul. Il serait injuste de laisser s'évanouir cette figure sans que quelqu'un essayât d'en fixer les contours.

I

Loris-Mélikof appartenait à une famille noble du Caucase, de souche géorgienne suivant les uns, arménienne suivant les autres, rattachée en

tout cas à cette dernière communauté par la religion et les affinités. Ce petit peuple arménien, dispersé sur toute l'Asie, a donné ou opposé à ses divers maîtres quelques politiques de premier ordre; j'en ai connu deux à l'œuvre : l'évêque Azarian et Nubar-Pacha; ils m'ont paru égaux sinon supérieurs aux hommes d'État que j'ai vus jouer sur de plus grands théâtres. Toute la personne de Loris criait son origine; du premier coup d'œil on reconnaissait en lui le montagnard du Caucase, croisé de Géorgien et d'Arménien. Les traits caractéristiques de la race étaient fortement accusés sur son visage; le teint, le regard achevaient de trahir l'Oriental. L'empreinte européenne se retrouvait dans l'intelligence malicieuse qui animait cette physionomie, un peu trop mobile, mieux faite pour séduire dans la conversation que pour s'imposer dans la représentation. Au temps de ses grandeurs, quand il apparaissait aux cérémonies en tête des hauts fonctionnaires du Palais d'Hiver, sa figure n'était pas à l'ordonnance, pour ainsi dire; elle tranchait trop vivement sur le type ethnographique, sur l'habitude physique des grands seigneurs russes. Cela lui a nui.

Entré tout jeune au service militaire, il fournit au Caucase une carrière utile, brillante si l'on veut, mais de cet éclat amorti qu'ont les carrières

provinciales, faites loin de la cour. Il apprit son métier sous les ordres de Voronzof, dans les luttes quotidiennes contre les insoumis du Daghestan; en 1855, il tâta de la grande guerre avec les Turcs. Général-major dès 1856, l'âge lui apporta lentement les hauts grades. Sa renommée ne sortait pas des montagnes où elle avait grandi, où il se confina durant trente ans, négligeant de venir la soigner à Pétersbourg. Quand éclata la guerre turque de 1877, quand on apprit qu'un général Loris-Mélikof commandait une des armées d'Asie, ce nom inconnu dans la capitale ne dit rien au grand public. Les événements le mirent vite dans toutes les bouches. Loris entrait dans ses courtes années de chance, dans cette clairière illuminée de soleil où l'homme public passe un moment, après être sorti de l'ombre et avant d'y rentrer. Victorieux à Ardahan, à Avliar, il relevait le premier la fortune des armes russes, qui pliait à cette époque sur toute la ligne des opérations, du Danube au Caucase. Il attachait son nom à la prise de Kars, la citadelle turque réputée imprenable, au pied de laquelle s'usaient depuis un siècle les efforts de la Russie. De tous les faits de guerre en Asie, ce fut le plus flatteur pour l'orgueil national. Le lendemain, le « héros de Kars » était populaire en bas, désigné en haut à la faveur et aux dignités. Il reçut après la paix

le titre de comte; il se décida enfin à venir gérer sa gloire à Pétersbourg, au printemps de 1878.

Loris débuta timidement sur ce terrain inconnu et malaisé. Il y arrivait à cinquante ans, dénué de tous les appuis qui préparent et assurent la marche d'un ambitieux : liens de parenté, relations anciennes, science exacte de la cour et de la société, toutes choses plus nécessaires que l'esprit et que la gloire elle-même à qui veut manœuvrer dans ces régions. Il y reçut l'accueil froid et dédaigneux que les aristocraties dirigeantes réservent d'habitude aux intrus qui viennent leur disputer une part de la faveur et des places. Qu'on s'imagine, en se reportant dans un milieu social identique, un soldat de fortune signalé dans le Piémont ou dans la Biscaye, et apparaissant sur le tard à Versailles pour y faire de grands établissements; il n'est pas difficile de deviner comment Saint-Simon eût parlé de cette espèce. C'est ainsi qu'on parlait de « l'Arménien » dans les salons de Pétersbourg, quand on y vit se lever son étoile. Loris s'étudia à désarmer ces hostilités par beaucoup de simplicité et de bonne grâce; le charme de sa conversation lui rattacha bientôt des partisans.

Cette conversation montrait un esprit aussi nouveau que le visage du causeur dans le monde où il se révélait : plein de feu, d'originalité, de

vues personnelles, avec un singulier mélange de finesse pratique et d'idéalisme. Elle témoignait de vastes lectures, de réflexions accumulées, d'une instruction solide, mais tout abstraite et livresque, telle qu'avait pu l'acquérir un soldat du Caucase travaillant à part lui dans la solitude intellectuelle des campements. Ce soldat parlait souvent comme un professeur; il se plaisait aux rapprochements historiques, aux échappées sur les systèmes philosophiques, économiques. Il savait toutes choses comme notre langue, dont il connaissait à merveille le mécanisme et les ressources sur le papier, mais qu'il n'employait pas volontiers, ne l'ayant jamais pratiquée. Par la suite, avec les responsabilités du pouvoir, sa parole se fit plus contenue; ceux-là en ont goûté seuls toute la séduction, qui l'ont entendue à ce premier moment, alors que Loris pensait et s'exprimait comme un homme du XVIIIe siècle, avec un abandon généreux et spirituel, avec une confiance juvénile dans l'infaillibilité des principes. Il n'était pas encore rompu aux affaires.

Qu'elle est juste et éloquente, cette expression consacrée par l'usage! Il y a en effet quelque chose de rompu chez celui qui a fait l'effort de manier les hommes; il apprend aussitôt à limiter son espoir, il monte d'un mouvement plus timide et plus sûr. Quand un politique affronte les

grosses parties avant d'avoir subi cette rupture, il a tout son vol, mais sur des précipices; les grandes réussites n'appartiennent qu'à celui-là, qui sait encore oser; elles sont rares; plus fréquentes et très meurtrières sont les chutes qui l'attendent. Ce fut le cas de Loris. Les gens de cour l'écoutaient développer ses idées avec le respect involontaire que la supériorité intellectuelle leur impose, avec le sourire rassuré de l'expérience. Ils estiment que les principes abstraits, thèmes de spéculations intéressantes après dîner, n'ont rien à démêler avec la conduite des intérêts quotidiens. Ils accordent aux idées la même attention qu'au feu central qui bout incessamment sous nos pieds; on en parle avec curiosité, sans crainte, on n'en sera jamais incommodé : les tremblements de terre ne comptent pas dans les accidents prévus par le plus habile architecte. Les gens de cour pensent comme M. Thiers, le jour où il disait à un intime : « Il n'y a eu de tout temps, il n'y a encore qu'un certain nombre de ficelles pour gouverner les hommes; et je les connais toutes. » Ils ont raison neuf fois sur dix; la dixième, l'idée novatrice fait irruption dans leurs affaires et trompe tous leurs calculs; blessés, ahuris, ils se relèvent après la catastrophe, ils renouent les ficelles et reprennent vite confiance dans la vertu éprouvée de ces bonnes directrices.

Ils savent qu'elles finiront toujours par étrangler les idées et l'imprudent qui tente de les réaliser; qu'elles ralentiront du moins la marche de cet audacieux, jusqu'au jour où il renoncera à la plupart de ses idées et fera un compromis avec les intérêts; jusqu'au jour où on le proclamera « rompu aux affaires ».

Tout en s'affermissant dans la coulisse, le général guettait l'occasion d'entrer en scène. Elle lui vint, comme il arrive toujours, sous une forme inattendue. Au mois de janvier 1879, la « peste de Vetlianka » éclatait. Dieu! que c'est déjà loin, ces choses d'il y a dix ans! Qui se souvient aujourd'hui de la peste de Vetlianka, du paysan Naoum Procofief, de la panique indescriptible qui affola durant quelques semaines toute la Russie, et bientôt toute l'Europe? Une maladie contagieuse s'était déclarée dans les *stanitzas* cosaques du bas Volga; les médecins de l'endroit avaient cru reconnaître la peste; les dépêches parlaient de cadavres tout noirs après quelques heures de souffrance. Des régiments partaient en hâte pour renforcer le cordon de troupes autour du lieu maudit; l'Allemagne établissait des quarantaines rigoureuses sur les frontières russes; toutes les transactions étaient suspendues. Dans l'hôpital de Pétersbourg, les sommités médicales constataient un premier cas, celui du paysan

Naoum Procofief. Pendant trois jours, le nom du mort fut célèbre, il n'y eut pas d'autre sujet d'articles et de conversation, chacun faisait ses malles en tremblant. L'alerte pétersbourgeoise finit par un éclat de rire homérique, le rire des gens qui ont eu bien peur; le 16 février, le *Moniteur officiel* annonçait en termes embarrassés qu'après enquête et contre-enquête, le décès de Naoum Procofief devait être attribué à un mal venu d'Amérique et non du Volga. Néanmoins les nouvelles de Vetlianka étaient chaque jour plus effrayantes. Le premier remède à tous les fléaux, c'est la nomination d'un général-gouverneur avec de pleins pouvoirs. Le gouvernement résolut d'administrer ce remède. La commission ne tentait personne : Loris la sollicita, et tous les regards suivirent le vainqueur de Kars qui partait pour combattre la peste.

Arrivé sur les lieux, il trouva un village de pêcheurs comme on en voit aux environs d'Astrakhan, bâti littéralement sur des monceaux de poisson pourri. Des fièvres très malignes décimaient ces pauvres Cosaques. Quelques mesures d'assainissement eurent assez vite raison de l'épidémie. Il y avait deux jeux pour le général-gouverneur. Le vieux jeu administratif eût été de faire durer sa fonction, de grossir les alarmes, puis de les dissiper lentement, et de revenir à

Pétersbourg avec le prestige de la victoire, après une lutte héroïque où il aurait risqué cent fois sa vie. Loris préféra le jeu moderne, la vérité dite simplement. Quatre ou cinq télégrammes d'une gradation savante, des modèles du genre, suffirent pour apaiser la panique, pour faire pénétrer dans tous les esprits la conviction qu'il n'y avait jamais eu de peste. De ce jour, le général devint l'idole des marchands russes, gravement éprouvés par l'arrêt des affaires. Il avait en outre pris le contact direct avec l'opinion, il l'avait habituée à se régler sur des communications signées par lui.

Rentré à Pétersbourg, il y trouva les imaginations troublées par un autre fléau, plus sérieux que la peste : le nihilisme. C'était le moment où les attentats se multipliaient. Celui de Solovief, qui tira cinq coups de revolver sur l'empereur, le 2 avril 1879 [1], mit le comble au désarroi dans les régions gouvernementales. On proclama « l'état de siège renforcé », on désigna des gouverneurs-généraux chargés de l'appliquer dans les principales villes de l'empire, avec des pouvoirs discrétionnaires. Loris fut investi de ces

1. Il m'a paru préférable de maintenir à l'ancien style toutes les dates mentionnées dans ce récit. Plusieurs sont liées à des événements historiques pour la Russie; leur transposition aurait l'inconvénient de changer des désignations traditionnelles. On sait qu'il faut les majorer de douze jours pour les rapporter à notre calendrier.

pouvoirs à Kharkof, un des foyers les plus actifs du nihilisme. Il se rendit à son poste vers la fin d'avril.

La Petite-Russie attendait un pourvoyeur de gibets, un proconsul qui organiserait la terreur suivant les vieilles pratiques. Quand on vit un administrateur affable, accessible à tous, attentif aux intérêts en souffrance, n'usant de sa toute-puissance que pour corriger des abus, appliqué surtout à donner une haute idée de sa modération, l'effet de détente fut instantané. Au bout de quelques semaines, la popularité de Loris alla aux nues, non seulement dans la région où il commandait, mais dans toute la Russie. On opposait ses procédés à ceux de ses collègues : de là à faire de lui l'espoir d'abord, et bientôt le chef du parti libéral, il n'y avait qu'un pas, qui fut vite franchi. Ce parti n'avait jamais parlé si haut que durant cette période de compression, où toutes les lois étaient suspendues; il s'enhardissait chaque jour, parce que derrière les manifestations extérieures de la force il sentait l'irrésolution et le découragement du pouvoir central. Les journaux, le *Golos* en tête, réclamaient à mots couverts une constitution, comme le seul remède capable d'enrayer le mal; ils insinuaient que le ciel avait enfin montré un homme apte à la faire et à l'inaugurer.

Par quels gages, par quelles promesses le gouverneur-général de Kharkof avait-il acquis cette situation? On eût été fort embarrassé de le dire. Quelques mesures favorables au commerce et des attentions personnelles prodiguées à propos lui avaient gagné les cœurs des marchands; il se servait de son ascendant sur cette classe riche, généreuse par ostentation, pour faire souscrire de grosses sommes aux fondations universitaires qu'il encourageait. A leur tour, les étudiants s'étaient donnés à un gouverneur préoccupé de leurs besoins, passionné de mouvement intellectuel, et qui ne les traitait pas en suspects. Loris soignait ses rapports avec la presse, avec ses admirateurs du *Golos*. Dans l'intimité, il continuait de philosopher en termes généraux sur la nécessité d'une réorganisation administrative. Mais personne n'eût pu citer de lui une déclaration conforme au programme libéral; mais tout cela ne l'empêchait pas d'appliquer ses instructions rigoureuses, de mettre sous jugement et d'expédier en Sibérie les fauteurs d'idées subversives. — Qu'importaient ces contradictions? En des moments pareils, quand l'esprit de critique s'éveille, confus encore et surpris lui-même de son audace, ce n'est point un ensemble de doctrines ou d'actes définis qui fait d'un homme en place le représentant du libéralisme; c'est un

effet de relation et de nuance, le je ne sais quoi de plus humain, de plus facile, qui le distingue de ses pairs. Dans cette administration russe fortement militarisée, l'évolution rêvée par les constitutionnels ne pouvait s'accomplir que sous la protection d'un sabre libéral. L'opinion le comprit d'instinct, elle assigna ce rôle au général Loris-Mélikof; toutes les espérances en suspens, qui cherchaient où se poser, vinrent se cristalliser sur son nom. Nous savons comment se font ces réputations, dont le pourquoi est quelquefois inexplicable; nous savons aussi comment l'homme désigné par ce consentement de tous entre insensiblement dans le rôle qu'on lui attribue et prend les inclinations dont on lui a fait crédit.

Le 5 février 1880, la salle à manger du Palais d'Hiver sautait, à côté de la chambre où agonisait l'impératrice. L'empereur n'échappait que par un hasard — le retard d'un hôte princier attendu ce soir-là — à la catastrophe qui ensevelissait sous les décombres trente soldats de sa garde. Ceux qui ont vécu ces journées peuvent attester qu'il n'y aurait pas de termes assez forts pour traduire l'épouvante et la prostration de toutes les classes de la société. On annonçait pour le 19, anniversaire de l'émancipation des serfs, des explosions de mines dans plusieurs quartiers de la capitale; on désignait les rues menacées,

des familles changeaient de logement, d'autres quittaient la ville. La police, convaincue d'impuissance, perdait la tête; l'organisme gouvernemental n'avait plus que des mouvements réflexes; le public s'en rendait compte, implorait un système nouveau, un sauveur. Ce sauveur, les voix libérales crièrent son nom dès le lendemain avec un redoublement d'instances. Les conspirateurs qui terrifiaient la Russie semblaient promettre eux-mêmes de désarmer devant lui. Le 7, on trouva sur la glace de la Néva un agent de police percé de coups; la proclamation clouée sur sa poitrine décrétait de mort tous les gouverneurs-généraux, à l'exception de Loris-Mélikof.

Appelés à Pétersbourg, ces gouverneurs-généraux furent convoqués, avec tous les hauts fonctionnaires de l'empire, à un conseil extraordinaire présidé par le souverain. Si l'on s'essayait à reproduire la physionomie de cette séance mémorable, telle que plusieurs des témoins l'ont retracée par la suite, on serait accusé d'exagération dramatique. Au dire de ces témoins, le spectacle qu'ils eurent alors sous les yeux leur suggéra à tous une même comparaison, celle d'un équipage en détresse sur un vaisseau qui sombre. Miné par le chagrin, souffrant de sa crise d'asthme, Alexandre II entr'ouvrait à fréquentes reprises la porte de son cabinet, deman-

dant les retardataires; ses aides de camp le voyaient apparaître sur le seuil, fantôme inquiet, appelant d'une voix enrouée les serviteurs préférés, les compagnons de ses belles années, les chefs de la police en qui il avait le plus de confiance. Il appelait avec impatience les noms qui le rassuraient jadis, comme un mourant invoque les figures accoutumées, dans l'ombre qui le gagne. Puis, il rentrait interroger ses conseillers. Les uns se taisaient, mornes et vides d'idées; d'autres ressassaient des systèmes dont l'expérience avait démontré l'inanité; les avis et les renseignements contradictoires se croisaient, chacun plaidant pour son département contre les fautes du voisin; on récriminait au lieu de résoudre.

Loris prit la parole le dernier. Il la garda longtemps, avec son éloquence habituelle, avec cette netteté de forme qui fait quelquefois illusion sur l'obscurité du fond. Il développa un plan aux lignes fuyantes, un exposé d'idées générales; mais il conclut en proposant une mesure précise, urgente, d'où tout le reste dépendait selon lui : il fallait avant tout assurer l'unité de direction, et pour cela investir de pleins pouvoirs un homme ayant l'entière confiance de Sa Majesté. Alexandre interrompit l'orateur, et, le désignant du doigt, il leva la séance sur ces mots : « C'est vous qui serez cet homme. »

II

Le 13 au soir, Loris fit part à quelques intimes des dispositions qu'un ukase devait révéler à la Russie deux jours plus tard. On lui conférait un titre aussi vague, aussi large dans ses promesses que la fonction nouvelle pour laquelle ce titre était créé : « Président de la commission suprême pour l'établissement de l'ordre gouvernemental en Russie. » La commission ne figurait là que pour la forme; dès le lendemain, le public remplaçait cet intitulé laborieux par une désignation plus brève : le dictateur. Quel autre nom donner au grand vizir, au grand juge, qui recevait des pouvoirs illimités ? Direction supérieure de la police et des gouverneurs-généraux, droit de réquisition sur toutes les troupes, citation directe devant lui des personnes quelconques décrétées de prise de corps, travail particulier avec l'empereur sur toutes les affaires de l'État. Celui qui assumait ce lourd fardeau nous parut ce soir-là très calme, confiant sans forfanterie dans l'avenir qu'il allait faire. Il gardait sa bonne humeur et sa simplicité. Comme on lui demandait ce qu'il comptait entreprendre, il fit une réponse dont la convenance me frappa; malaisée à traduire, elle

signifiait à peu près ceci : « Avec le peuple russe, il ne faut pas s'agiter [1]. »

L'ukase parut, suivi d'une proclamation du général à la nation : fait extraordinaire, en un pays où le tsar a seul qualité pour parler à son peuple. Comparée à notre langage politique, cette proclamation ne ressemblait guère à un manifeste constitutionnel; mais pour qui tenait compte des nuances discrètes auxquelles est condamnée toute parole publique en Russie, certaines expressions calculées, adoptées depuis longtemps par le vocabulaire libéral et précisées par l'usage, trahissaient des préférences significatives. Ainsi le comprirent la plupart des journaux, qui saluèrent des plus chaleureuses acclamations l'avènement de leur porte-drapeau. Le *Golos* se chargea d'éclaircir, avec des commentaires qui en forçaient le sens, les phrases du document qu'on pouvait appliquer aux espérances libérales. Il ne fut pas démenti.

Durant ces premières heures de crédit, tout semblait sourire à la bienvenue de l'astre nouveau : faveur de la cour, faveur de l'opinion. Pourtant il montait sur un horizon noir. Les temps étaient tristes et difficiles. Le 19 février, on eut le spectacle de ce soleil levant sur des

1. *S rouskim narodom niè souïétitsia.*

ruines. La Russie devait fêter ce jour-là les vingt-cinq ans de règne d'Alexandre II et l'anniversaire de l'émancipation des serfs. On avait projeté des solennités exceptionnelles pour cette commémoration : les projets s'évanouirent d'eux-mêmes au milieu des angoisses générales, après l'attentat du 5; on en redoutait la répétition, et les pamphlets nihilistes fixaient à cette date la réalisation de leurs menaces. Le jour attendu avec tant de crainte se leva. Ce fut un des plus maussades de l'hiver de 1880; la nature elle-même paraissait consternée; un jour glauque, navré, un ciel honteux comme une muraille de prison, une lumière sale sur les boues grises du dégel; les bannières et les pavois pendaient aux fenêtres avec des mines blafardes, transies. Le peuple se portait en masse devant le palais; mais ces foules pétersbourgeoises ont le mouvement lent, sans tumulte et sans joie. Tous ceux qui avaient entrée à la cour se pressaient dans les salles, avec précaution, pour ne pas troubler le repos de l'impératrice mourante; avec de vagues appréhensions personnelles, comme sur un terrain miné qui tremble.

L'empereur parut, traversa les galeries; sa fatigue était visible, et aussi l'émotion qu'il partageait avec les courtisans; émotion accrue des marques d'affection sincère qui arrêtaient au pas-

sage cet homme excellent et malheureux. La froideur habituelle de l'étiquette avait fait place à une communication plus libre, plus tendre, entre le monarque et ses sujets. Dans le salon de Pierre le Grand, il reçut les compliments des hauts dignitaires et des représentants des puissances. L'oppression nerveuse qui étouffait sa voix lui permit à peine de répondre quelques mots. Dans un angle de ce salon, un revenant symbolisait par son attitude la pensée de tous : le vieux chancelier, retiré du monde et des affaires actives, absent depuis plusieurs années de toutes les cérémonies de cour, avait tenu à figurer aux côtés de son maître dans cette occasion suprême. Trahi par ses forces, appuyé sur une console, Gortchakof semblait se retenir de tomber, comme l'empire qu'il dirigeait; il reconnaissait mal des visages devenus étrangers, cette bouche naguère si spirituelle s'embarrassait et répondait à toutes les félicitations : « Je suis fini, je suis fini! » On lisait le même sentiment sur les traits de tous ces anciens serviteurs, témoins, vingt-cinq ans auparavant, de l'explosion d'espérances qui avait accueilli l'avènement d'Alexandre ; leurs fronts penchants se remémoraient cette aurore brillante, tandis qu'ils regardaient, à travers le voile des tristesses actuelles, leur maître vieilli, défait, frappé physiquement et moralement par tant de

coups, enfermé dans ce palais où il n'était plus en sûreté.

Une seule tête se redressait, ferme et satisfaite, pour soutenir toutes ces choses croulantes. Tous les yeux cherchaient l'élu de la veille; on se montrait sa figure neuve, inconnue à beaucoup. Celle-là, du moins, respirait la confiance, l'ascension morale que donne le succès. Quand le cortège impérial eut défilé, les courtisans s'empressèrent autour de Loris, les physionomies chagrines s'illuminèrent à son approche. On pouvait mesurer sa hauteur à la profondeur des salutations. Après les fonctionnaires, les membres de l'aristocratie commencèrent à se faire présenter; ils arrivaient lentement, avec l'allure du lion qui se rapproche, en grommelant, du dompteur, mais qui se rapproche, parce que cette main nourrit. Ce jour vit consacrer publiquement la grandeur de « l'Arménien »; c'était le sobriquet murmuré derrière lui par les envieux, quand ils ne disaient pas : le *Vrémenchik*[1].

Le lendemain 20, un accident heureux mit le sceau à la popularité du général, tout en prou-

1. Le favori, littéralement : *le momentané.* Terme consacré par l'histoire et passé dans l'usage pour désigner les hommes élevés successivement aux plus hautes situations par les faiblesses de l'impératrice Catherine. La malignité publique applique fréquemment ce qualificatif aux personnages qu'un crédit rapide et exclusif porte au premier rang.

vant qu'elle ne désarmait pas les nihilistes. Au moment où il sortait de l'hôtel ministériel, dans la rue la plus fréquentée de Pétersbourg, un jeune juif de Minsk, Molodetzky, tira sur lui deux coups de revolver. Les balles se perdirent dans sa pelisse. Loris arrêta l'assassin de sa main et le remit aux gendarmes. Il montra à la foule assemblée ce qu'elle aime en pareil cas chez ses préférés, de la force physique, de la repartie gouailleuse dans le danger; il sut trouver la phrase de rigueur, une variante sur la balle qui n'était pas encore fondue pour lui. Quand nous allâmes prendre de ses nouvelles, quelques heures après, il parla de cette alerte avec une indifférence qui n'était pas feinte, du ton qu'on avait droit d'attendre chez un vieux soldat du Caucase. Depuis lors, le Président eut presque toujours la coquetterie de sortir seul, en congédiant l'escorte de cosaques et de policiers que les circonstances avaient imposée à ses prédécesseurs. Il procéda lui-même à l'interrogatoire de Molodetzky et le fit pendre dans les quarante-huit heures, en plein jour, sur une des places de la capitale. On augura bien de cette fermeté expéditive; elle accentua le prix des réformes libérales qu'il laissait entrevoir. Une concession libérale paraît toujours plus large quand elle suit une pendaison.

Quelles allaient être ces concessions? Qu'y

avait-il au fond du libéralisme dont on faisait crédit à Loris-Mélikof? Chacun parlait avec confiance de l'ère nouvelle; mais on aurait également embarrassé les « organes de l'opinion » et les détenteurs du pouvoir, si on leur eût demandé une formule pratique, des programmes définis. D'un côté, des aspirations vagues; de l'autre, la bonne volonté vague de satisfaire ces aspirations. Jamais on n'entendit un plus grand bruit de mots creux. Mots obscurs, en outre; ce que l'on concevait mal ne s'énonçait pas clairement; une longue habitude de crainte empêchait la presse russe de nommer par leurs noms les choses désirées. Un lecteur mal initié à son vocabulaire cauteleux n'eût pas compris ce qu'elle demandait, dans un déluge de circonlocutions et d'euphémismes. On nous empruntait « le couronnement de l'édifice »; comme le faisaient remarquer avec une certaine raison les journaux de Moscou, champions de l'école traditionnelle, il était assez difficile de couronner un édifice qui n'existait pas. On réclamait « le développement légal », et cela signifiait une constitution. Quelle constitution? Peu importait : pour les commençants politiques, ce terme a une vertu cabalistique, indépendante du sens qu'on lui donne. Nous sommes toujours esclaves du *baralipton*. Un jour, les historiens de l'esprit humain constateront que l'instrument scolastique

a reparu de notre temps, remis à neuf pour de nouvelles applications; le XIX[e] siècle l'a ajusté aux idées sociales avec autant de naïveté et d'excès que les écolâtres du moyen âge, quand ils l'adaptèrent aux idées philosophiques et religieuses.

Ne pouvant changer tout d'un coup la forme du gouvernement, Loris en changeait du moins les procédés. Dans la pratique, il se montrait libéral au sens ancien du mot, c'est-à-dire humain, accommodant, soucieux des droits de chacun. Il s'efforçait de limiter les vexations qu'entraîne l'état de siège, de restreindre les poursuites exercées contre les gens suspects de nihilisme; il relâchait tous ceux qui n'avaient pas à leur dossier des charges précises. Les prisons se vidaient, les convois acheminés sur la Sibérie étaient contremandés, les universités rouvraient leurs portes aux nombreux étudiants qu'elles avaient chassés. Le Président donnait une publicité rapide aux mesures de rigueur qu'il se voyait contraint de prendre; cette publicité de la répression, c'était du fruit nouveau; les Russes s'en enchantaient. Tout est relatif; c'est déjà une liberté de pouvoir dire tout haut qu'on a mis le voisin en prison. Les rapports avec la presse formaient la partie la plus épineuse de sa tâche. Loris souffrait la gêne de tous les hommes que la presse a poussés au

pouvoir; pour courir plus vite à leur but, ils ont monté un cheval qui les emporte et n'obéit plus au mors, alors qu'ils ont atteint ce but et qu'ils voudraient ralentir l'animal indocile. Le général s'attacha à retenir son alliée par des caresses; au lieu de frapper à coups d'avertissements et de suspensions, il négociait en personne avec les directeurs des grands journaux, il les gagnait à ses vues, les priant de lui faire grâce d'un court répit, jusqu'au moment où il pourrait satisfaire des désirs qu'il partageait.

Il savait qu'on gouverne les peuples par l'imagination, qu'on peut tromper un certain temps la soif de réformes avec des mots, et que des choses odieuses deviennent indifférentes pourvu qu'on en change le nom. Il eut une trouvaille de génie, le jour où il abolit bruyamment la « troisième section ». C'était la Bastille russe. Ces deux mots d'apparence inoffensive, qui désignaient à l'origine une des sections de la chancellerie privée du tsar, étaient devenus, depuis le règne de l'empereur Nicolas, un épouvantail public. Les journaux n'osaient pas les imprimer, il n'était pas reçu de les prononcer dans un salon; on baissait machinalement la voix quand on les murmurait en tête à tête. Sous les ordres du chef des gendarmes, la troisième section avait droit de justice sommaire sur tous les sujets de l'empire; elle évoquait les

affaires de haute police et les litiges de famille; elle les expédiait en secret, sans contrôle et sans appel. Bref, c'était la fabrique aux lettres de cachet pour la forteresse ou pour la Sibérie. Mille légendes avaient embelli et dramatisé les abus de pouvoir trop réels qui s'étaient commis à l'hôtel de la Fontanka; nul n'en franchissait le seuil sans un battement de cœur. Quand un ukase annonça que la troisième section et l'office de chef des gendarmes étaient à jamais supprimés, ce fut une explosion de joie dans toute la Russie, chacun se sentit respirer plus à l'aise et bénit le libérateur. Personne ne fit réflexion sur un point : les attributions exorbitantes de la défunte étaient simplement transportées à la chancellerie du Président, sans autre garantie que la modération du titulaire actuel. Ainsi les démolisseurs de la Bastille ne s'avisèrent pas qu'il y a toujours une Bastille; elle s'appelle le lendemain Saint-Lazare ou la Conciergerie, et un autre arbitraire y accomplit les mêmes besognes. Qu'importe? Les révoltes s'accumulent sur les mots, sur les hommes; on refait volontiers un nouveau bail avec les choses, dès qu'elles passent sous d'autres noms en d'autres mains.

Un second coup de théâtre réussit à souhait. Le « dictateur » abdiqua spontanément; il demanda à l'empereur, au mois d'août, d'abroger la haute commission et de le décharger de son fardeau.

Aux termes de l'ukase qui faisait droit à sa requête, le Président échangeait son titre d'exception contre l'appellation plus effacée de ministre de l'intérieur. Les services de haute police étaient subordonnés à son ministère. Bien entendu, ces modifications d'étiquettes n'enlevaient rien aux pouvoirs de l'homme nécessaire, pouvoirs attachés à sa personne, à son crédit sur l'esprit du souverain, et non à une qualification de fantaisie. Le public fut dupe d'une substitution de termes; on crut à un apaisement des esprits qui permettait le retour à l'organisation régulière, on s'extasia sur le désintéressement et la modestie du ministre.

Tandis qu'il amusait les imaginations par ces changements de décors, Loris nourrissait les espérances avec des études préliminaires qui semblaient annoncer les grandes réformes. Les commissions consultatives étaient à l'ordre du jour. Le régime défectueux des chemins de fer provoquait des plaintes nombreuses; sa réorganisation fut confiée à une commission où l'on appela des ingénieurs, de grands industriels. La presse avait eu jusqu'alors le choix entre la censure préalable et une législation calquée sur notre décret de 1852; elle réclamait avec énergie une loi organique. Un comité de fonctionnaires, chargé d'élaborer cette loi, convoqua à ses séances des directeurs de

journaux et reçut leurs dépositions. Chaque jour l'esprit inventif de Loris découvrait un nouveau dérivatif aux exigences du libéralisme. L'enquête sénatoriale fut un des plus efficaces. On choisit dans l'empire quatre grandes régions, on désigna quatre sénateurs parmi les plus capables; on rédigea pour eux un questionnaire comprenant quarante-neuf articles, qui fournissaient le thème d'un examen général sur la condition du peuple et le fonctionnement de l'administration dans les provinces. Ces *missi dominici* partirent avec les plus larges pouvoirs inquisitoriaux et disciplinaires. L'enquête n'eut guère de résultats pratiques, sauf le déplacement de quelques fonctionnaires décriés; mais les mémoires rapportés par ces hommes distingués demeurent des documents inappréciables pour l'étude de la Russie contemporaine.

Est-il nécessaire d'ajouter qu'on parlait beaucoup, dans les sphères officielles et dans les journaux, de décentralisation administrative, d'une extension d'attributions pour les conseils provinciaux? Nul n'ignore que partout et toujours, ces logogriphes politiques ont la spécialité d'occuper l'opinion entre l'instant où elle s'éveille et celui où on lui donne le grand joujou, la tribune publique. Ils caractérisent la première période d'un état pathologique bien connu, en attendant

la seconde, celle où la tribune entreprend de jeter bas le gouvernement qu'il s'agissait d'abord de réformer.

III

Si inventif et si habile que fût Loris, les espérances qu'il avait déchaînées marchaient plus vite que lui. On peut fixer à six mois environ la durée de son bail avec la faveur unanime du public. Jusqu'à l'automne de 1880, il sut enchanter les impatiences, garder la tête du mouvement et le maintenir sur place. Après, pour lui aussi, « l'ère des difficultés » commença. Tout contribuait à les aggraver. Les diverses oppositions conjurées contre sa rapide fortune avaient été abattues un moment par le succès : elles reprirent courage et haussèrent leurs voix. L'aristocratie et les mécontents de la cour ne perdaient pas une occasion de ridiculiser « l'Arménien ». Le vieux parti moscovite lui faisait la guerre avec les feuilles de Katkof et d'Aksakof, où l'on dénonçait « le libéral ». Les nihilistes mettaient leurs adeptes en garde contre « le Renard »; c'était le nom allégorique sous lequel on le désignait toujours dans les pamphlets insaisissables de la secte terroriste.

Elle ne s'avouait pas vaincue, elle multipliait ses

attentats; des fonctionnaires tombaient sous le poignard, on découvrait des imprimeries clandestines et des laboratoires de chimie criminelle, à Pétersbourg, à Kief, à Odessa. L'agitation des esprits trouva un nouvel aliment dans le procès d'octobre; on vit réunis sur le banc de la haute cour les principaux conspirateurs capturés depuis deux ans : les révélations de ce procès et les supplices qui le suivirent accrurent l'épouvante inspirée par le fantôme nihiliste. La session des *zemstvos* (conseils provinciaux) rendit manifestes les tendances progressistes qui travaillaient les éléments les plus actifs de ces assemblées; des orateurs, pressés de se signaler pour la tribune future, firent des incursions hardies sur le terrain politique; à Kharkof, l'un des centres du mouvement, à Pskof, à Pétersbourg même, on put voir, au ton des doléances, que les délégués provinciaux se croyaient appelés à rédiger leurs « cahiers ».

La presse créait des difficultés quotidiennes à son favori de la veille, à son prisonnier du lendemain ; elle le couvrait de fleurs, mais de fleurs empoisonnées. Le nombre des grands journaux avait doublé en quelques mois; les nouveaux venus, enchérissant sur leurs aînés, se jetaient tous dans le courant qu'ils précipitaient. Ils remuaient les questions les plus ardues avec l'audace de l'ignorance, avec la hâte bruyante de

l'enfant; ils s'attaquaient impitoyablement aux administrateurs impopulaires, ils choisissaient leurs victimes jusque dans le comité des ministres. La réussite les encouragea, quand ils purent s'attribuer la chute des deux personnages qu'ils avaient traqués avec le plus d'acharnement, le général Tchertkof, gouverneur de Kief, et l'amiral Greigh, ministre des finances.

Pour comble de malheur, les fléaux du ciel semblaient se liguer contre Loris. La récolte de 1880 avait été insuffisante; un hiver précoce et irrégulier rendait les communications difficiles dans le sud-est de la Russie; les barques chargées de grains ne pouvaient plus descendre les fleuves, tour à tour pris et débâclés. La famine sévit sur le bas Volga, elle fit des victimes à Simbirsk, à Saratof, à Samara. Dans cette dernière ville, des bandes de paysans affluaient de la campagne et parcouraient les rues en demandant du pain. Sous cette rubrique menaçante : « Pour les affamés », les colonnes des journaux se remplissaient d'appels désespérés à la pitié publique, de listes de souscription, et aussi de déclamations où grondait le souffle révolutionnaire; des pièces satiriques représentaient le *moujik* mourant de faim et de froid devant les tables luxueusement servies des hauts dignitaires. Bientôt commencèrent les dénonciations contre les accapareurs,

contre l'agiotage des marchands de grains, qui aggravaient la crise dont ils bénéficiaient.

Je me souviens qu'à cette époque, entrant un jour chez une personne d'une rare distinction d'esprit, je la trouvai occupée à lire le livre de M. Taine sur l'ancien régime. « Je l'ai jeté plusieurs fois avec terreur, me dit-elle, et je le reprends comme s'il me brûlait les doigts : c'est trop semblable, c'est la peinture de tout ce que nous voyons autour de nous! » Vers le même temps, un sénateur qui voulait faire sa cour à Loris lui ayant demandé : « Qu'arriverait-il de nous, si vous tombiez aujourd'hui sous la balle d'un nihiliste? » le général répondit gravement : « Ce serait une révolution. »

Il y avait dans ce propos un peu de l'infatuation inévitable chez l'homme auquel tous les autres remettaient leurs destinées. Il y avait surtout une erreur que nous partagions tous alors, une erreur de mesure sur l'épaisseur de la petite écorce cultivée qui recouvre la profonde terre russe. La classe moyenne, agitée par l'esprit progressiste et par l'ambition de jouer un rôle, était trop insignifiante comme nombre, trop séparée des masses paysannes, pour réussir à troubler leur sommeil séculaire. Le ferment n'était pas en rapport avec l'immensité et la pesanteur de la pâte qu'il prétendait faire lever. En Russie, l'équilibre instable

d'où naissent les révolutions n'est pas près de s'établir entre la poussée de quelques centaines de nihilistes, de quelques milliers de libéraux, et la résistance de 80 millions de paysans, immobilisés par la force de l'habitude, par un respect religieux pour les formes du passé, par un sentiment de résignation et une capacité de souffrance dont les races de l'Orient offrent seules le spectacle.

On pouvait s'y méprendre dans la tourmente de 1880. Loris traversa des heures cruelles. Il n'avait pas vécu près du peuple qu'il voulait gouverner. Il était arrivé de sa bibliothèque de Tiflis avec un idéal métaphysique tout d'une pièce, tempéré seulement par l'expérience incomplète que donne le commandement des armées. Un coup de fortune lui avait mis la Russie dans les mains; le peu qu'il entendait et voyait de cette muette voilée souriait complaisamment à son rêve; il s'était joyeusement mis à l'œuvre pour réaliser ce rêve. Aussitôt, la réalité se dressa devant lui avec sa lourde ironie; dès ses premiers efforts, il dut s'avouer que la machine primitive sur laquelle il travaillait n'était pas prête pour les expériences délicates, pour « le jeu des institutions libres »; il aperçut la faiblesse des idées quand elles entrent en lutte contre les mœurs; il vit que les instruments secondaires lui manquaient partout, qu'il devait tout faire de sa

main, et qu'une main d'homme n'est pas assez forte pour changer les rouages énormes d'un vieil empire; il comprit qu'à ébranler une seule pièce, fût-ce pour la réparer, on risquait de faire crouler toute la vénérable mécanique. Il n'avait pas le grain de folie mystique et l'audace de regard d'un Skobélef; celui-là, son œil s'allumait quand on ouvrait devant lui ces perspectives, et semblait dire : « Tant pis,... tant mieux,... je resterai seul debout sur les ruines de tout.... » Loris n'était qu'un Lafayette ; pour affronter de pareilles destinées, son génie était trop honnête ou trop limité : je laisse le choix de l'épithète aux moralistes qui ont des théories sur les ambitions majeures. Ainsi, la prudence lui conseillait d'enrayer, après avoir tâté le terrain; le principe qu'il personnifiait et les alliés qui faisaient sa force le tiraient en avant; son honneur était engagé à l'action. Il dut subir alors de rudes perplexités, dissimulées sous son calme habituel et sous sa résolution apparente.

Le 6 septembre, il joua bravement sa popularité sur un coup de dés. Les directeurs de tous les journaux et revues de Pétersbourg furent convoqués au ministère de l'intérieur. En un langage ému, Loris leur exposa les difficultés de sa tâche, le danger de se laisser aller à des chimères énervantes; il exprima son désir de marcher d'accord

avec une presse libre, « qui aurait la possibilité de juger les actes du gouvernement, sous la seule restriction qu'elle n'agiterait pas l'esprit public ». Les autres déclarations qu'il fit en développant son programme politique n'étaient pas plus compromettantes : ce programme se réduisait à des intentions très libérales, il n'énonçait pas des mesures effectives. Le point précis et capital, celui qui retint l'attention des auditeurs mieux que tous les précédents, ce fut cette conclusion catégorique : « Nous ne projetons rien de semblable à un appel à la nation, sous forme d'assemblées représentatives comme celles de l'Occident; la Russie doit travailler durant une période de cinq à sept années avant de sortir de ses anciens cadres; tout le reste n'est que rêveries et illusions. » Quelques jours plus tard, le directeur des *Annales de la patrie*, qui avait eu, au cours de l'entretien, une vive altercation avec le ministre, publiait le programme du 6 septembre et l'allocution de Loris; le journal ne reçut ni démenti ni rectification. Il y eut un moment de stupeur dans l'opinion libérale : le désappointement se traduisit par des récriminations, des insinuations fâcheuses. Mais bientôt l'équivoque recommença de plus belle; on tortura les paroles ministérielles pour en tirer un sens exactement contraire à celui qu'elles renfermaient. Loris se

trouvait dans cette situation, assez fréquente en politique, où un homme n'est pas cru quand il essaye de refréner les espérances placées sur son nom. On avait décidé qu'il aurait certaines pensées ; lorsqu'il s'en défendait, on souriait comme à une feinte habile, on n'admettait pas qu'il pût tromper l'attente du parti qui l'avait fait ce qu'il était.

Il le comprenait bien, malgré ses dénégations. Il se sentait le Juif errant du libéralisme, condamné à marcher, à guider vers le mirage ceux qui l'y poussaient. Tous affirmaient qu'il y avait là-bas, à l'horizon, des eaux vives, des ombrages, une heureuse oasis. Lui qui avait pu regarder le pays de haut, il savait bien que ce n'était qu'un mirage; mais il ne pouvait pas abandonner dans le désert sa troupe révoltée : il fallait l'acheminer sur la vision fuyante. Le ministre et ses collaborateurs mirent à l'étude un projet qui devait donner quelque satisfaction aux idées de contrôle, sans rien sacrifier des droits essentiels de la couronne.

Au sommet de l'administration russe, le Conseil de l'empire joue un rôle assez analogue à celui du Conseil d'État sous Napoléon Ier. Les lois, les budgets, les actes du gouvernement sont élaborés dans cette haute assemblée, divisée en sections de législation, de finances, des affaires civiles et reli-

gieuses. Le tsar donne ou refuse sa sanction aux propositions du Conseil; elles n'ont jamais qu'une valeur d'avis. Il compose ce corps à son choix; en dehors de quelques juristes, généralement pris dans le sénat, les membres se recrutent parmi les grands dignitaires en exercice ou à la retraite, ministres, ambassadeurs, gouverneurs de provinces, généraux en chef. La majorité du conseil est formée de gens avancés en âge, qui ont résigné leurs fonctions actives et trouvé là un dédommagement très envié. Ils apportent aux délibérations l'expérience, mais aussi la fatigue de l'extrême vieillesse. Les réformateurs résolurent d'infuser au Conseil de l'empire un sang nouveau, en demandant au souverain d'y appeler quelques hommes jeunes, recommandés par des connaissances spéciales ou par la faveur de l'opinion, et pris en dehors des cadres administratifs. Deux ou trois nominations de cette nature furent faites durant l'hiver de 1880-1881, au grand scandale des gardiens de la tradition. Mais là ne devait pas se borner la transformation; on délimiterait en l'augmentant la part d'initiative dévolue au conseil; le « couronnement de l'édifice », ce serait la présentation par les *zemstvos* d'une liste de délégués, sur laquelle l'empereur choisirait [un certain nombre de représentants des provinces, qui siégeraient au Conseil avec voix consultative.

Tel était, dans ses grandes lignes, le projet qui occupa Loris pendant les derniers mois de son ministère.

Il fallait gagner beaucoup de récalcitrants, vaincre les hésitations d'Alexandre II, uniquement occupé alors d'arrangements domestiques très délicats, et qui n'étaient pas un des moindres soucis du « grand vizir ». En outre, les affaires quotidiennes ne laissaient guère de loisir à celui qui concentrait dans ses mains tous les services publics. Avant de philosopher, il s'agissait de vivre, et pour cela de se défendre contre les conspirateurs dont on sentait le travail invisible. La direction de la police eût suffi à absorber le temps et les facultés de l'homme qui succombait sous une aussi lourde responsabilité. A cette époque troublée, l'inquiétude universelle enflait les moindres incidents; on fut longtemps à se remettre d'une sédition d'étudiants à l'université de Moscou; ces jeunes gens s'étaient portés à des voies de fait sur le ministre de l'instruction publique. Les funérailles de Dostoïevsky donnèrent d'autres soucis, en rendant sensible à tous les yeux le chaos d'idées où la Russie se débattait; on vit le désordre des âmes prendre corps dans un cortège où passaient confondus les éléments officiels, religieux, révolutionnaires, ces derniers en majorité. La crise économique appelait des remèdes

immédiats. De ce côté, le collaborateur du général aux finances appliqua quelques mesures excellentes, l'abolition de l'impôt sur le sel, la limitation du papier-monnaie.

Dès les premiers jours de février 1881, des bruits vagues se répandirent dans les cercles de la capitale : la « constitution » était prête et allait voir le jour. Bien entendu, chacun mettait sous ce vocable toutes les imaginations politiques qu'il avait dans la cervelle. L'énormité des espérances, des assurances même que donnaient les nouvellistes, discréditait à l'avance les réformes très modestes consenties par le pouvoir. Les on-dit se précisèrent ; la « constitution » devait être promulguée le 19 février, jour anniversaire de l'émancipation des serfs. Ce jour passa sans rien apporter. Les prophètes, démentis, fixèrent alors l'échéance au 5 mars. Loris, persécuté de questions, demeurait impénétrable.

Il venait en effet de soumettre à la signature du tsar le statut qui élargissait les attributions des *zemstvos* et ouvrait à leurs délégués le Conseil de l'empire transformé. C'est, je crois, tout ce qu'on peut avancer. Le statut contenait-il d'autres nouveautés plus hardies? C'est peu probable, c'est possible. Un mystère que le temps n'a pas découvert plane encore sur la teneur de ce document, sur les dernières circonstances de son acceptation.

Une seule chose est absolument certaine : il existait, il fut approuvé par l'empereur pendant les heures suprêmes qui lui restaient à vivre. Les témoins les mieux placés pour ne rien ignorer au palais ont affirmé depuis qu'Alexandre II, après une dernière lutte intérieure, signa le 28 février l'acte limitatif de son autocratie; en posant la plume, il fit le signe de croix qui accompagne chez les Russes toute détermination grave. Le papier, ajoute-t-on, serait resté sur son bureau, pour être transmis le lendemain au sénat, qui devait selon l'usage pourvoir à la promulgation de l'ukase.

Le lendemain, c'était le 1er mars 1881 ! L'infortuné souverain sortait le matin pour se rendre à la parade de la garde montante ; une heure après, on le rapportait baignant dans son sang, mutilé par la bombe de Ryssakof. Avant la chute du jour, le drapeau qui s'abaissait sur le Palais d'Hiver annonçait à la foule anxieuse, avec la fin de son empereur, la fin des rêves libéraux et de la « constitution » mort-née.

Loris devait être la victime expiatoire de cette tragédie et du déchaînement de colères qui la suivit. Ses ennemis, et à leur tête les anciens directeurs de la police écartés par lui comme incapables, eurent beau jeu contre ce successeur qui avait laissé le tsar s'aventurer dans des rues

minées, remplies d'assassins. On vit se reproduire, dans des circonstances toutes semblables, les rancunes et les insinuations sous lesquelles avait succombé M. Decazes, après le meurtre du duc de Berry; on vit reparaître sous toutes les formes le mot historique : « les pieds lui glissèrent dans le sang ». La justice ne retrouva son heure que plus tard, quand l'histoire de ces journées dramatiques fut mieux connue. On sut alors que le ministre responsable tenait depuis l'avant-veille quelques-uns des fils du complot. Le hasard avait fait tomber l'un des conjurés dans les mains des gens de police; l'homme refusait d'avouer, mais divers indices trahissaient les machinations ténébreuses auxquelles il était mêlé. Loris, mis sur ses gardes par des révélations incomplètes, avait supplié son maître de ne pas sortir le 1er; il avait fait parler une voix à laquelle l'empereur ne refusait rien : toutes les supplications avaient échoué contre la bravoure insouciante d'Alexandre.

Le soir de ce jour douloureux, tout le monde sentit que c'en était fait du *Vrémenchik*. Il avait pris à forfait la sécurité de la famille impériale et le rétablissement de l'ordre; la fortune, en permettant cette effroyable banqueroute, lui signifiait un congé définitif. Il fit tête à l'orage, il dura encore quelques semaines, tant que l'incertitude fut possible sur la direction du nouveau règne.

Les deux partis en présence se livrèrent alors un combat suprême et acharné, chacun espérant confisquer cette direction à son profit. L'école nationale de Moscou avait un argument sans réplique : elle dressait le bilan des tentatives libérales et montrait à leur actif, en tout et pour tout, un tsar assassiné. Les progressistes se défendaient en répondant que l'expérience de leurs doctrines n'était pas faite, que la mise en pratique de ces doctrines pouvait seule éviter d'autres malheurs. Jamais leurs revendications n'avaient été plus pressantes et plus hardies; ils comprenaient que l'instant était décisif, que la partie gagnée la veille serait perdue pour longtemps, s'ils laissaient déchirer le testament d'Alexandre II.

Un moment, on put croire à leur triomphe. Le nouveau souverain nomma à divers emplois quelques hommes agréables à l'opinion libérale. Le 1er avril, le *Moniteur officiel* annonça la convocation d'un conseil électif de 25 membres auprès du préfet de police de Pétersbourg; chaque quartier de la capitale devait élire un de ces délégués, tous les domiciliés votaient. Les journaux prirent feu pour ce « pas en avant », ce « premier essai de suffrage universel ». On vit à cette occasion comment fonctionnerait le suffrage universel dans la bonne Russie. Le jour de l'élection, le commissaire de police de mon quartier se présenta chez

moi, avec le registre où il recueillait les *oui* sur le nom du candidat désigné. J'eus grand'peine à lui faire comprendre que ma qualité d'étranger ne me permettait pas de voter; ce brave homme se retira tout contristé de mon mauvais vouloir, avec la conviction que je refusais de l'aider dans l'exécution d'une consigne. Pour me déterminer, il avait fait valoir l'exemple de plusieurs de mes compatriotes, les actrices françaises toujours nombreuses à Pétersbourg. Moins cruelles, ces dames avaient usé des droits civiques qu'on leur offrait[1]. Les méchantes gens prétendirent que l'élection du 1er avril n'était qu'un adroit prétexte pour déguiser un recensement de police et des visites domiciliaires dans toutes les maisons.

Ce fut la dernière satisfaction accordée aux libéraux. Le général Ignatief, appelé à la direction d'un département ministériel, introduisait dans le cabinet un élément réfractaire à ceux que Loris avait groupés. Pour battre en brèche ses collègues, il demandait beaucoup plus qu'eux, la réunion à Moscou d'états généraux, sur le modèle des anciennes assemblées connues dans l'histoire russe sous le nom de *sobor*. On lui prêtait l'idée d'écraser ainsi la minorité progressiste sous la masse des représentants ruraux, qui ne vien-

1. On sait que les femmes ont le droit de vote, en Russie, dans certaines occasions où ce droit s'exerce.

draient au *sobor* que pour y acclamer le tsar autocrate. Au même moment, M. Katkof arrivait à Pétersbourg; il allait travailler à Gatchina, il jetait dans la balance le poids de son influence autoritaire. Le 21 avril, le comité des ministres discuta les grosses questions à l'ordre du jour dans une séance solennelle. Loris parla avec son habileté accoutumée; il entraîna l'adhésion des hésitants, il interpréta le silence du monarque comme un assentiment muet, il se flatta d'avoir gagné sa cause. Nous le vîmes rayonnant, ce soir-là. Pendant les quelques jours qui suivirent, il se crut et on le crut plus puissant que jamais. Le 28, l'histoire enregistra une nouvelle « journée des dupes », digne de faire pendant à celle qui a gardé cette appellation fameuse. Le comité se réunit à nouveau pour arrêter les décisions en projet. Loris reprit la parole afin d'achever sa victoire, il eut l'impression qu'il l'achevait. Quand il se rassit, le ministre de la justice se leva, tira de sa poche un papier, et le communiqua à ses collègues de la part de l'empereur. C'était le manifeste rédigé par le procureur du saint synode et qui fut publié le surlendemain. Ce document fixait la politique du règne : il réintégrait la Russie dans ses voies traditionnelles, il indiquait nettement que les destinées de l'empire seraient désormais débattues entre le tsar et Dieu.

Le jour même, Loris et ses amis adressaient leurs démissions au palais. C'était un acte sans précédent; je n'en veux d'autre preuve que le langage, le meilleur témoin des mœurs : les Russes disent toujours d'un fonctionnaire qu'il « prend sa démission »; tant il ne vient à l'idée de personne qu'un fonctionnaire puisse la donner. Du régime constitutionnel qu'il voulait fonder, le ministre libéral n'a pu accomplir pleinement qu'un seul rite, le dernier : il eut la consolation de finir selon les règles de son art. Peu de jours après, le disgracié repartait pour le Caucase; il allait s'y faire oublier, ce qui est facile, et chercher à oublier, ce qui l'est moins.

IV

L'heure n'est pas venue de juger sur toutes pièces l'essai de libéralisme dictatorial auquel le nom de Loris-Mélikof restera attaché. L'historien qui le fera un jour voudra d'abord étudier l'essai tout semblable tenté au commencement de ce siècle par Spéransky. Sous la diversité des circonstances et des génies, il trouvera des analogies frappantes entre les deux moments, entre les deux hommes, le général arménien et le petit

séminariste de Tcherkoutino. Tous deux eurent la même fortune rapide et éblouissante, le même pouvoir, tel qu'aucun particulier n'en posséda jamais dans l'État russe. Tous deux appliquèrent ce pouvoir au même objet, la transformation constitutionnelle de l'autocratie moscovite. Spéransky, celui que Napoléon eût appelé un idéologue, s'il l'eût mieux connu, mais de qui il disait à Alexandre, pendant l'entrevue de Tilsitt : « Donnez-moi cet homme, et je vous cède deux provinces », — Spéransky, le disciple de Rousseau et l'imitateur de Siéyès, apporta à sa tâche un génie bizarre, une foi mystique dans la puissance de l'idée abstraite. Ses contemporains crurent un instant qu'il allait réussir et changer toute l'histoire de son pays. Loris reprit après un long intervalle la même œuvre, sur un terrain mieux préparé, avec plus de tempéraments, plus de soutiens, moins de foi et d'audace. L'un et l'autre exercèrent la même fascination sur les esprits mobiles et généreux des deux Alexandre, l'un et l'autre tombèrent d'aussi haut, de la même chute soudaine, dans une disgrâce irrémédiable. Ils ont introduit deux parenthèses dans la politique tout extérieure de la Russie, ils l'ont forcée à se replier un moment sur elle-même, à oublier ses vastes et tenaces ambitions, pour travailler sur son propre organisme.

Loris se désintéressa de la politique étrangère; il en laissait le soin aux collaborateurs commis à cette gestion. On a dit qu'il était « allemand ». C'était un propos de gazette, aussi naïf que la question d'un de nos ministres, qui demandait à cette époque, en interrogeant sur l'homme du jour un arrivant de Pétersbourg : « Est-il *français*? » Singulier indice de l'aptitude de ce ministre à traiter les affaires européennes! Loris n'était ni l'un ni l'autre; il était ce que sera toujours un homme d'État digne de ce nom : dévoué aux intérêts de son pays, indifférent à ceux des autres, prêt à exploiter ces derniers suivant les circonstances au profit de sa politique. Quand il reçut le pouvoir, notre refus d'extrader Hartmann avait indisposé Alexandre II contre nous; le premier ministre dut caresser les sentiments de son maître, pour ménager un crédit indispensable à la réussite de ses desseins; mais il n'eut ni le goût ni le loisir d'entreprendre au dehors.

L'historien qui retracera cette période ne pourra pas refuser à Loris la sincérité, la bonne volonté. Ses ennemis l'accusèrent de charlatanisme, quand ils le virent capter la faveur publique par les expédients que j'ai rapportés. Je ne pense pas qu'il ait dépassé la limite de l'habileté nécessaire à celui qui veut faire triompher une idée, et qui doit d'abord séduire les imaginations pour les

asservir à son idée. Cette utilisation de la crédulité humaine n'est répréhensible que lorsqu'elle constitue à elle seule tout le programme d'un politique, lorsqu'elle n'est pas mise au service d'une conception désintéressée. Il devra enfin, notre historien, tenir compte au vaincu des difficultés inextricables du moment, de toutes les mauvaises chances conjurées contre un bonheur apparent. Quant au verdict qu'il portera sur le fond même de l'entreprise, je n'aimerais pas à le préjuger. On a toujours mauvaise grâce à légiférer pour un pays étranger, très difficile à connaître ; et les esprits de ce temps sont de moins en moins portés aux spéculations vaines sur ce qui serait arrivé, si les choses avaient tourné autrement, dans l'hypothèse d'une histoire idéale. En raisonnant sur l'expérience des dix dernières années, et d'après le *criterium* du succès, il faut bien avouer que les faits ont donné tort à Loris, puisque la politique traditionnelle a apaisé l'agitation libérale, comprimé les explosions du nihilisme, grandi le rôle de la Russie et relevé sa prospérité matérielle. Au reste, les jugements doctrinaux sur ces matières ont peu d'intérêt pour le lecteur; ils n'indiquent en dernière analyse que l'opinion individuelle d'un écrivain sur le gouvernement des sociétés. J'ai consigné ici les événements, tels qu'il m'a été donné de les voir; cette tâche com-

porte déjà assez de chances d'erreur, sans y ajouter celles qui proviennent de l'imagination métaphysique et des passions instinctives, c'est-à-dire ce que l'on est convenu d'appeler une opinion politique.

Loris voulait s'établir au Caucase. Bientôt il se sentit mal à l'aise dans un empire où aucune place n'était plus à sa taille, depuis qu'il y avait occupé la première. Il n'avait pas les consolations d'une retraite fastueuse; son ambition était probe, ce favori n'emportait aucune fortune personnelle du domaine public qu'il avait géré sans contrôle. Sa santé, qui inquiétait déjà son entourage à Pétersbourg, déclina rapidement; c'était un de ces organismes vivaces et frêles que la maladie respecte dans l'action, qu'elle ressaisit au repos. La sienne prit le caractère d'une consomption lente. Il vint la soigner sur notre littoral. Après quelques réapparitions en Russie, où il ne rencontra pas les encouragements qu'il attendait peut-être, il se fixa complètement à Nice. Il y vivait très retiré. Je le revis là pour la dernière fois, il y a deux ans. Je retrouvai la même aménité d'accueil, la même vivacité de conversation, la même finesse joviale; il lisait beaucoup, il suivait attentivement les affaires du monde et celles de son pays; il parlait de ces dernières sans aigreur, avec une nuance de sévérité pour le pré-

sent. On devinait la plaie toujours ouverte. Il faut croire que le temps, qui cicatrise les blessures des autres passions, élargit celles de l'ambition; chez ceux qui ont possédé le pouvoir, le veuvage est inconsolable, les années semblent augmenter le regret de ce qu'ils ont perdu.

La mort ne paraissait pas si proche. Elle a pris Loris-Mélikof à soixante-trois ans, sans grande lutte. Quelques lignes dans les journaux en ont instruit le monde; elles auront rencontré une attention distraite, chez ceux-là mêmes qui firent de lui pendant une année l'objet de leurs espérances ou de leurs craintes. Nos soldats ont salué la dépouille du vainqueur de Kars. Salut mélancolique des armes étrangères! Ce n'était pas le bruit de sa poudre, à lui. Quand on songe qu'il y a dix ans, à Pétersbourg, ce mort eût été escorté par les armées impériales et par un peuple en deuil! Au Caucase, ses compagnons lui eussent fait des funérailles fraternelles, avec des canons habitués à son commandement et des drapeaux tout glorieux de ses exploits de jeunesse. On dit que ses restes iront reposer à Tiflis, dans le petit monastère arménien de Sour-Stephanos, lieu silencieux d'où l'on voit les montagnes. Il n'y entendra que la psalmodie des diaconesses, qui officient là comme au temps de saint Paul, vêtues de dalmatiques et la tête voilée.

Loris aura eu du moins l'illusion de son Caucase, en s'endormant sur notre plage, entre nos Alpes et notre mer, toute pareille à la douce mer qui bat la grève de Batoum et le pied des monts de Géorgie. En attendant la terre natale, il campe dans le cimetière de Nice. L'ironie du formidable Shakespeare qui invente l'histoire l'a couché là, à quelques pas de Gambetta, de l'homme qui partagea avec lui les regards du monde, qui poursuivit une entreprise semblable, au même moment, avec le même éclat, la même ambition et le même malheur. Loris-Mélikof et Gambetta! Souvenez-vous de l'année où l'écho ne renvoyait que ces deux noms d'un bout à l'autre de l'Europe. S'ils s'entretiennent, ces morts rapprochés par un caprice étrange, ils peuvent se demander quel est le plus oublié, après tant de bruit et de puissance, hier encore. Les oisifs qui promènent leur ennui devant ces tombes accusent volontiers la vie d'être sotte et plate. Que font-ils donc de leurs yeux? Quelles plus grandes merveilles veulent-ils! Qu'ils regardent le réel; ses surprises défient l'imagination la plus fantasque. Chaque soir, en quelque coin de la terre, la nuit tombe sur un drame qu'il faudrait applaudir à genoux.

Paris, janvier 1889.

LES INDES NOIRES

LE PARTAGE DE L'AFRIQUE [1]

On entend dire communément que cette fin de siècle est vide et pâle, qu'elle laissera dans l'histoire une trace inaperçue. C'est l'effet d'une injustice habituelle aux hommes de tous les temps, quand ils se jugent eux-mêmes; ils regardent

1. Je n'ai pas voulu encombrer ces pages de notes et de renvois justificatifs. Ces derniers se seraient multipliés hors de toute mesure, au bas d'un travail qui a pour objet de résumer des relations de voyages, des ouvrages spéciaux, des documents diplomatiques. Autant que possible, j'indique dans le texte les principales sources d'où j'ai tiré mes assertions. Je dois citer ici les deux livres dont je me suis le plus fréquemment servi : *l'Afrique et la Conférence géographique de Bruxelles*, 1878, *le Partage politique de l'Afrique*, 1888, par M. Émile Banning, directeur au ministère des affaires étrangères de Belgique (Bruxelles; Librairie européenne). Je renvoie à ces excellents ouvrages les personnes désireuses de connaître à fond les sujets auxquels j'ai dû toucher rapidement. — Pour les déterminations géographiques, j'ai suivi de préférence la plus récente des grandes cartes allemande, celle de R. Lüddecke.

leur époque par le petit bout de la longue-vue qui leur sert à grossir les choses du passé; et ces hommes, si souvent enclins à s'exagérer la valeur de leurs œuvres individuelles, déprécient presque toujours leurs œuvres collectives. N'est-il point admis que les caractères ont faibli, que la besogne humaine a rapetissé, depuis les géants qui élargirent le monde à la fin du xv[e] siècle? Cependant l'histoire établira un rapprochement entre ce temps et le nôtre. Elle dira que l'Afrique découverte, conquise en grande partie par des moyens pacifiques, c'est un exploit aussi beau et d'aussi grosse conséquence que la trouvaille de l'Amérique, suivie d'un dépècement sanglant. Elle datera une ère nouvelle de Victoria, de Guillaume II, de Léopold, de Humbert, comme elle en a daté une d'Isabelle la Catholique, de Ferdinand le Conquistador, de Henri le Navigateur; et si elle ne décerne à M. le président Carnot aucun de ces surnoms, la mode en ayant passé, elle fera une large part à la France dans la mission civilisatrice.

Il est probable qu'en toutes choses les morts tiennent trop de place et qu'ils abusent de leur situation. La sonorité des noms les plus glorieux se fait de leur répétition constante, de leur passage sur les lèvres des enfants, où l'idéalisation s'achève naturellement et pour jamais. On paraîtrait manquer de mesure, aujourd'hui, si l'on

égalait nos explorateurs à ces héros consacrés : Barthélemy Diaz et Vasco de Gama, Colomb et Magellan, Pizarre et Cortez. L'imagination des hommes a travaillé quatre siècles pour mettre ces figures au point. On prononcera un jour avec autant d'admiration ces autres noms : Caillié, Barth, Gordon, Livingstone. Je ne cite que des morts, et les plus marquants : quelle liste on pourrait dresser avec les vivants! Ils sont trop, ceci encore leur nuit. Nous retrouvons dans l'entreprise africaine ce qui caractérise toutes les œuvres contemporaines, l'effort multiple et méthodique substitué à l'effort individuel et fortuit des vieux âges; la gloire du résultat est plus indivise, moins concentrée sur quelques têtes, partant moins saisissante pour l'imagination. Si un jeu de la nature abaissait demain le Mont-Blanc, le Mont-Rose, quelques autres cimes fameuses, et relevait du même coup toutes les crêtes des Alpes au niveau des sommets du deuxième ordre, l'altitude totale de la chaîne serait considérablement accrue. Cependant la foule s'écrierait : « Les Alpes ont diminué de hauteur! » C'est le raisonnement singulier que nous appliquons à nos travaux, quand nous les comparons à ceux des âges héroïques.

Un autre préjugé nous cache la grandeur de cette entreprise africaine. On ne s'exalte point pour un « débouché économique ». Des négociants qui vont

placer leurs cotonnades, chercher en échange l'ivoire et le caoutchouc, voilà, pensons-nous, un maigre sujet d'enthousiasme, en regard des conquérants épiques qui faisaient voile pour la Castille d'Or. Nous oublions que ceux-ci furent des compagnons fort rapaces ; à l'exception de Colomb, ils obéirent tous à des convoitises brutales. Sans doute, un mobile idéal, le prosélytisme religieux, se joignait aux mobiles d'intérêt; mais ils l'entendirent de façon si barbare qu'on en peut comparer les résultats aux méfaits actuels de l'Islam sur la terre d'Afrique. Aujourd'hui, sous des apparences mercantiles, l'esprit et le sentiment tiennent cent fois plus de place dans nos préoccupations. C'est l'amour désintéressé de la science qui a poussé tous ces explorateurs dans le continent noir. Les missions religieuses ont suivi leurs traces; d'un cœur vraiment chrétien, cette fois, avec intelligence et douceur. La répression de la traite donne aux tentatives communes de l'Europe un caractère de moderne croisade. Lors même que la politique et le négoce poursuivent des desseins pratiques, les idées d'humanité et de civilisation s'y mêlent pour une forte part ; ce sont elles qui entraînent l'assentiment des masses; l'Europe a la conscience d'accomplir un grand devoir, encore plus que de réaliser une opération fructueuse.

Si l'on met en balance les qualités morales

des aventuriers, — en prenant ce mot dans sa plus belle acception, — combien ceux du XIXe siècle nous apparaissent supérieurs! Y a-t-il dans l'épopée américaine des figures comparables à celles d'un Gordon, d'un Livingstone? Ce dernier a ressuscité de nos jours le type des apôtres qui civilisèrent le monde barbare, qui reçurent pour ce bienfait le nom de *saints*, à l'époque où les peuples traduisaient ainsi leur reconnaissance. Si nous n'avions pas perdu le sens de ce beau titre, qui exprimait si bien la vénération de l'humanité pour ses meilleurs exemplaires, Livingstone y aurait autant de droit que Boniface, le convertisseur des Germains; Cyrille, l'éducateur des Slaves; Grégoire, « l'illuminateur » des Arméniens. Elle ne déparerait point les *Acta sanctorum*, la scène sublime qui se passa le 1er mai 1873, sur la rive déserte du lac Banguéolo, dans cette cabane où l'apôtre consomma son sacrifice. Seul, oublié du monde, terrassé par la fièvre après trente ans d'étude et de prédication, il avait senti venir l'heure. Il n'appela personne, il ferma son livre, se mit à genoux, et mourut en priant pour son Afrique; ses noirs trouvèrent au matin leur rédempteur agenouillé, doucement endormi dans sa prière. Nous allons civiliser cette terre en la soumettant à nos grandes forces matérielles, et le vulgaire estimera qu'elles ont tout fait; mais

pour ceux qui croient au pouvoir mystérieux des forces morales, il était indispensable que l'Afrique fût d'abord rachetée à prix d'âmes, par les dévouements d'un Livingstone et de ses émules obscurs, missionnaires ou savants.

Ils ont semé, la moisson lève. Elle mûrit avec une rapidité qui confond l'imagination. En un quart de siècle, sur ces cartes qui passaient toutes blanches sous nos yeux d'enfant, nous avons vu surgir un monde inconnu, lacs, fleuves, montagnes, forêts. Il y a cinq ans, les délégués de l'Europe se réunissaient à Berlin pour constituer ce monde; ils organisaient ce qu'on peut appeler l'équilibre africain. Leur œuvre est déjà caduque, l'Europe vient de la reprendre avec plus de largeur et d'audace. La fameuse bulle d'Alexandre VI, qui divisait l'univers entre l'Espagne et le Portugal, aura eu son pendant en 1890. MM. de Caprivi, Salisbury, Crispi, Ribot ont imité le Borgia : ils ont partagé des empires situés on ne sait pas bien où. Les sultans du Sokoto et du Bornou ne se doutent pas que d'illustres inconnus — on est toujours l'inconnu de quelqu'un — débitent à cette heure leurs États par grandes tranches. Rien n'avertit de leur bonheur les millions de sujets noirs qui pâtissent sous ces princes ; rien ne leur dit qu'on en a pris la charge dans des capitales dont ils ignorent l'existence; et qu'ils

figurent déjà, comme contribuables futurs, sur des budgets de prévision qu'ils ne discuteront pas de sitôt.

Si les symptômes de la fièvre africaine se réduisaient à ces tractations diplomatiques, les potentats du Niger et du Châri pourraient dormir tranquilles. Mais cette fièvre gagne partout l'opinion, qui éperonne les gouvernements. A Hambourg, à Manchester, à Anvers, à Livourne, un même mirage captive tous les regards. Dans les bureaux de rédaction parisiens, dans les cafés de Bordeaux et de Marseille, le lac Tchad est un sujet courant d'entretien. (Tsâdé est la transcription exacte, d'après les personnes qui entendent le kanouri et le haoussa; mais ces personnes sont peu nombreuses : gardons au mot la physionomie sous laquelle il a fait une si rapide fortune.) Vous compteriez sur les doigts d'une main les voyageurs blancs qui ont entrevu le lac Tchad; au bruit qu'il fait dans le monde, vous pourriez le croire plus fréquenté que le lac de Vincennes. Nous n'aurons point, paraît-il, tous les royaumes qui l'avoisinent; à ce déni de justice, de braves gens s'attristent et prennent feu comme si l'on nous rognait un morceau de la Beauce. C'est le lac Tchad qu'il nous faut, dirait-on volontiers sur un air de l'autre saison. Il y a gros à parier qu'une dame le représentera, dans quelque revue

de fin d'année, avec très peu de feuillage sur les bords.

Cet engouement peut faire sourire; mais n'oublions pas qu'on parlait ainsi du Darien et de l'empire des Amazones, vers 1500, sur la Triana de Séville, dans les comptoirs de Palos et de San Lucar. Les récits fabuleux et les rêves d'alors devinrent promptement une réalité. Le même branle a ressaisi les imaginations et réveillé l'esprit d'entreprise, en un temps où tout marche très vite. Chacun pressent qu'avant peu d'années, les parties décisives pour la grandeur des peuples européens se joueront en Afrique. Là sonnent déjà les dés de fer du Destin, comme disait celui qui ne les secoue plus.

Le voyage retentissant de M. Stanley a été l'une des causes, la plus apparente au moins, de cette obsession générale. Le public européen s'est passionné pour ce roman d'aventures, doublé d'un roman politique et agrémenté d'un énorme vaudeville. Si l'on peut aujourd'hui parler de l'Afrique avec l'espoir d'intéresser tout le monde, si l'on peut épargner les développements géographiques à des lecteurs familiers avec la carte, c'est à M. Stanley qu'on le doit; et si les compétitions des cabinets sont devenues plus vives, si elles ont abouti aux récents partages, c'est que les copartageants avaient pris l'éveil en apprenant les négo-

ciations énigmatiques du grand courtier en provinces. Tandis que nous lisions le livre de l'Hérodote américain, les journaux enregistraient chaque matin un procès-verbal de délimitation, un départ d'explorateur, un projet de colonisation ou de chemin de fer. Projets sérieux : ceux qui nous concernent vont être soumis aux délibérations de ce qu'on appelle par euphémisme « les pouvoirs publics »; comme s'il y avait dans notre pays un autre pouvoir public que la poussée irrésistible d'une idée, vraie ou fausse, lorsqu'elle est mûre et qu'elle a séduit les masses. Le problème africain est posé devant nous, avec ses données infiniment complexes; nous ne pouvons plus y échapper. De graves décisions vont engager l'avenir de la France; car on engage aussi l'avenir par des décisions négatives; l'affaire d'Égypte, hélas! l'a trop montré.

J'ai dû élargir le cadre de ce travail, pour y faire entrer le résumé des faits acquis et des opinions probables, l'examen des positions prises par nos rivaux et de celles que nous avons le droit de retenir, la recherche de ce qui est le plus convenable à nos intérêts dans les efforts qu'on demande à notre patriotisme. A la veille d'un déplacement de l'axe du monde, on répondrait mal à l'attente du lecteur en ne lui faisant voir que M. Stanley dans toute l'étendue de l'Afrique. Arrêtons-nous

un instant devant la statue qui se dressera quelque jour dans un square de Léopoldville : nous regarderons ensuite au delà.

I

« Dès mon arrivée au Caire, je cherchai une maison retirée pour y écrire le récit de mes aventures pendant les trois dernières années, *Dans les ténèbres de l'Afrique*.... Semblable à Elihou, j'étais plein de mon sujet, et je voulais soulager mon âme en écrivant. Ma main avait oublié sa dextérité, une longue désuétude m'avait fait perdre l'art de la composition. J'opposai une digue à la foule trop pressée des réminiscences; pages après pages échappèrent à ma réflexion laborieuse; tandis qu'un jour ma plume courait sur le papier à neuf feuillets par heure, d'autres fois elle n'arrivait qu'à une centaine de mots. Enfin, après cinquante jours de travail acharné, et obéissant à une impulsion irrésistible, j'arrive au folio 903 de mon manuscrit, non compris 400 lettres et 100 télégrammes. »

C'est ainsi que le Napoléon des reporters nous initie à la genèse de son livre. Bien des gens admireraient davantage ses hauts faits s'il ne les

eût pas écrits. En France du moins, ce livre si impatiemment attendu n'a été goûté qu'à demi. Les lettrés y ont repris une boursouflure fatigante, ce tintamarre de cymbales foraines les a assourdis. Les âmes discrètes eussent souhaité plus de modestie chez le héros, moins d'âpreté à administrer sa propre gloire. La masse des lecteurs a été désorientée par les aspects changeants de cet homme équatorial; tant de dévouement et tant de dureté, le lyrisme et l'astuce, le mysticisme d'un prophète et le sens pratique d'un traitant, c'en était trop pour notre psychologie française. Elle est simpliste, et devant des pages où les actions de Fernand Cortez semblaient retracées par le crayon de Mangin, elle a jugé tout d'une pièce, avec humeur, elle ne s'est souvenue que du crayon.

La prévention générale m'avait gagné, quand j'ouvris ce livre; elle est tombée rapidement. J'ai trouvé une étrange saveur aux manifestations de cette nature originale; je les crois toutes sincères. Mais ces âmes d'une autre race sont encore plus obscures, encore plus neuves pour nous que la forêt de l'Itouri. Lisez cet échantillon de négociation commerciale, la lettre du missionnaire baptiste, qui refuse net les propositions de M. Stanley au sujet d'un vapeur à noliser :

« Cher monsieur Stanley, j'ai pour vous per-

sonnellement une grande estime, quoique je n'ose approuver toutes vos actions. Je suis très fâché de ne pouvoir donner mon assentiment à votre requête. C'est hier seulement que j'ai pu arriver à une décision.... Je n'ai pas le moindre doute qu'Emin ne soit sain et sauf. S'il n'a pas fini son œuvre, il sortira vainqueur de cette épreuve. Il semble que Dieu vous ait donné une âme élevée, qui, pour le moment, se voile de péchés et d'erreurs funestes, et je voudrais vous voir vous repentir et croire à l'Évangile, le croire réellement, pour vivre désormais et toujours dans le bonheur, la joie, la lumière. *Ici*, tout délai serait pour vous plus dangereux que les délais qui pourraient retarder l'aide apportée à Emin. — Votre fidèle ami, Robert Arthington. »

On ne comprend pas ces gens-là, si on les mesure à notre toise, et M. Stanley moins que tout autre. Ses effusions religieuses, qui ont paru équivoques ou déplacées, jaillissent du fond même de l'homme. Il lit la Bible entre deux coups de carabine, comme la lisent les flibustiers de l'Orégon, mais il en est imprégné jusqu'aux moelles. Il a des visions. A la veille d'une bataille avec le roi Mazamboni, il s'endort sur le verset où Moïse exhorte Josué : « Fortifie-toi et sois vaillant homme; ne crains point et ne les redoute point, car l'éternel Dieu t'accompagne; il ne te

délaissera point et ne t'abandonnera point. » La nuit, une voix lui rappelle ces paroles. Il discute avec elle ; la voix insiste : « Fortifie-toi et sois vaillant homme : marche avec assurance, car je te donnerai ce pays et le peuple qui l'habite. » — « Tout ceci, ajoute l'écrivain, *je le rapporte en stricte confidence.* » Cette confidence tirée à deux cent mille exemplaires, c'est le reporter qui reparaît; mais l'étrangeté même de l'association d'idées prouve qu'il est sérieux. — Un jour, M. Stanley obtient un miracle, un vrai, le miracle de l'oiseau. La petite colonne était au dernier degré de la misère et du découragement; le chef essayait de remonter ses officiers, exténués, à demi morts de faim. « Nous avons souffert, mais jamais à ce point. Si ceux-ci meurent, qu'adviendra-t-il de nous? Le temps des miracles est passé, dit-on. Pourquoi? Le savent-ils, ceux qui le disent? Moïse fit jaillir de l'eau du rocher d'Horeb pour les Israélites : de l'eau, nous en avons, et à revendre! Au torrent de Kérith, Élie fut nourri par des corbeaux; mais il n'y a pas un seul corbeau dans toute la forêt! Le Christ fut servi par des anges : s'il nous en descendait un du ciel! — Au moment où je prononçais ces mots, nous entendîmes le vol d'un gros oiseau qui battait l'air de ses ailes. Randy, mon petit terrier, lève le nez, avance la patte : nous nous retournons; à l'instant même, l'oiseau tom-

bait sous la dent de Randy, qui, ayant happé sa proie, la tenait serrée comme dans un étau. — Voyez, enfants, les dieux nous protègent : le temps des miracles n'est point passé! — Et mes camarades, agréablement surpris, examinaient l'oiseau, une pintade belle et grasse. » — Mahomet ne parlait pas autrement. Conviction intime ou nécessité d'agir sur les imaginations? Les deux peut-être. Quand il est question de Mahomet, les historiens les plus sagaces hésitent sur le titre de cet alliage. L'inspiré le sait-il lui-même?

Le miracle perpétuel de M. Stanley, c'est sa réussite, obtenue par sa foi en lui-même, par son indomptable énergie. Nul, parmi les grands meneurs d'hommes, n'a possédé à un plus haut degré le génie du commandement. Ce don va rarement avec la sensibilité. L'explorateur a la carabine un peu vive, il est joyeux quand « les winchesters ont fait merveille ». Il fait brancher un de ses Zanzibaris pris en faute : « Avant qu'il fût tout à fait mort, nous avions levé le camp et la caravane était en route. » Pour lui, comme pour tous ceux qui marchent à un but avec de la peine physique, les hommes sont des outils qu'il faut tenir en bon état, et le bonheur de ces outils consiste à être en bon état. Un de ses porteurs se blesse d'un coup de feu, on l'ampute, il guérit. M. Stanley, qui vient de l'appeler « le malheureux

éclopé », se reprend dans une note : « Était-il bien malheureux? Je payai à Ougarrououé treize mois de pension, j'envoyai le jeune homme aux chutes Stanley, et de là, par le Congo et par Madère, à Zanzibar, où il arriva gras comme beurre, m'écrivit-on. » Elle revient sans cesse dans le récit, cette conception fondamentale du bonheur : « gras comme beurre ». Elle est commune aux voyageurs qui ont beaucoup pâti et aux chefs militaires qui ont fait campagne.

Le plus beau trait de M. Stanley, ce qui me donnerait le plus de confiance en lui comme homme d'action, c'est son incapacité à comprendre les natures très différentes de la sienne. L'indécision et le manque de caractère le plongent dans la stupéfaction. Tout le secret de ses procédés envers Emin réside dans le mépris croissant que lui inspire cet autre exemplaire humain : un savant allemand, indécis sur le parti qu'il doit prendre, s'arrangeant tant bien que mal avec ses soldats indisciplinés, préoccupé par-dessus tout de ses collections d'insectes. « Le pacha est un matérialiste », conclut M. Stanley. Un pareil homme est une énigme indéchiffrable pour notre Américain. Comment, il est le chef, et il ne fait pas marcher son monde, il ne sait pas ce qu'il veut! Le réquisitoire rédigé contre Emin marque avant tout l'étonnement devant un phénomène aussi curieux.

Même note dans les jugements sur les officiers de l'arrière-garde, le major Bartelott et le lieutenant Jameson, l'un assassiné, l'autre mort de maladie après des mois d'atroce misère [1]. Ils n'ont pas suivi point par point les instructions données. M. Stanley les plaint, mais il ne saurait les comprendre et les absoudre. Comment n'ont-ils pas vu clair? — « Ah! si une heure seulement j'avais pu être au milieu d'eux, quand les cinq officiers en dérive, pour ainsi dire, et éloignés de tout contact avec la civilisation, étaient réunis pour discuter ce qu'il y avait à faire. A faire?... Lutter de tout cœur et de toute âme contre l'obstacle, marcher la tête haute et le regard assuré à la rencontre du monstre, le saisir à la gorge et l'étreindre de toute sa vigueur, suer sous l'effort, aujourd'hui et demain et toujours, jusqu'à ce que l'œuvre soit terminée. » C'est le *En avant* du soldat; c'est la foi d'un homme qui se sait né pour agir. « Demain suffira à sa besogne. Celle

1. Depuis la première publication de ces pages, une triste lumière s'est faite sur l'épisode de l'arrière-garde. Chacun a présentes à la mémoire les graves accusations produites en Angleterre contre Bartelott et Jameson. La brutalité de ces officiers justifie les reproches de leur chef, lors même que le crime imputé à Jameson ne serait pas prouvé ; mais on s'explique mal le choix que M. Stanley avait fait d'eux pour une mission délicate.

d'aujourd'hui, parachevez-la, puis couchez-vous et dormez dessus.... L'Occasion les avait touchés du coude, et ils n'y avaient pas pris garde, ils ne l'avaient pas vue!... Voilà du fantastique assurément; on dirait quelque diablerie dépassant les conceptions et l'entendement d'un simple mortel. » Les récriminations continuent sur ce ton, des pages et des pages.

On peut rêver sans doute un ensemble de qualités plus aimables; on ne saurait trop admirer ce magnifique composé d'énergie, d'assurance mystique et de bon sens pratique. M. Stanley a le droit, dont il use, d'en tirer une grosse vanité et de gros profits. Quand il reproduit, à la fin de son livre, tous les câblogrammes de félicitations adressés à « Stanley Africanus », depuis ceux des têtes couronnées jusqu'à la dépêche des compagnons de Londres qui le nomment ébéniste honoraire, — on pense involontairement à ces sauveteurs de bains de mer qui font étalage de leurs médailles, par amour de la gloire et aussi pour engager le client. Mais que nous importe? Tout change, même le type des héros; et c'est précisément le propre des héros de renouveler ce type, de l'adapter aux conditions de leur temps, seul moyen pour accomplir de grandes choses. Gordon était plus conforme au modèle des héros classiques, il satisfaisait à toutes nos exigences

esthétiques; il a échoué. M. Stanley choque ces exigences; il a réussi.

Rappelons-nous d'ailleurs que pour être équitables envers lui, nous devons tenir compte de ses découvertes antérieures et le juger sur l'ensemble de ses longs voyages. Le dernier a fait plus de bruit; les précédents furent bien autrement féconds en résultats. Que l'enlèvement d'Emin ait rendu à la barbarie des territoires où la civilisation avait pénétré, c'est un fait malheureusement trop certain. Au point de vue géographique, cette nouvelle traversée du continent offre moins d'intérêt que les autres. En remontant le Congo, en redescendant vers la mer des Indes par les grands lacs, l'explorateur retrouvait l'empreinte de ses pas, sur des voies déjà ouvertes par lui. Il a ajouté à la carte, sur une longueur de cinq degrés, le cours supérieur de l'Arruwîmi et les branches originelles de ce fleuve, l'Ihourou, l'Itouri. Il a relevé l'altitude et la direction générale des monts Rouwenzori, corrigé ses anciennes observations sur le lac Édouard-Albert et le Victoria-Nyanza. Ce serait beaucoup pour tout autre; c'est peu pour M. Stanley, parce que, dans cette région, M. Stanley ne s'était laissé presque rien à faire.

On connaît les préliminaires et l'objet de l'expédition « de secours ». Emin-Pacha (de son

vrai nom le docteur Schnitzler) avait été détaché par Gordon à Ouadelaï, sentinelle avancée de l'Égypte. Il occupait la province équatoriale avec 4,000 hommes, Égyptiens ou Soudanais. Après l'investissement de Khartoum, en 1884, le pacha fut coupé de ses communications; il se trouva prisonnier dans son gouvernement, entre les mahdistes qui le menaçaient au nord, les populations hostiles de l'Ouganda qui lui barraient la route au sud. Il fit connaître à plusieurs reprises sa situation, demandant qu'on vînt lui donner la main, le ravitailler d'hommes et de munitions. Un comité de secours se forma en Angleterre, sous la présidence de sir William Mackinnon. — Ici, j'ouvre une parenthèse. Sir William préside, d'autre part, la Société coloniale anglaise de l'Est africain. Les dépêches échangées dès 1885 entre lord Granville et le prince de Bismarck nous apprennent que cette Société « a le dessein de créer un établissement britannique dans la région située entre la côte et les lacs d'où sort le Nil Blanc ». — Les fonds nécessaires à l'expédition de secours furent souscrits pour moitié par le khédive; M. Stanley consentit à tenter l'aventure; il reçut de M. Mackinnon des instructions dont la suite des affaires nous permet de deviner la teneur. Ayant choisi six officiers anglais pour encadrer sa troupe, il arriva en février 1887 à

Zanzibar, où il engagea six cents porteurs indigènes. De Zanzibar, il écrivit à Emin-Pacha une lettre qui donne fort à réfléchir; le gouvernement égyptien y est représenté comme l'unique promoteur de la mission; il n'est pas dit un mot du comité de secours et de l'initiative prise en Angleterre.

Instruit des dangers qu'il rencontrerait sur la route directe, de la côte orientale à l'Équatoria, M. Stanley conçut un plan habile et audacieux. Il résolut de prendre l'Afrique à revers, en partant de l'Atlantique, — c'était le seul moyen d'éviter la désertion en masse de ses Zanzibaris, — et d'arriver jusqu'à Emin par les solitudes inconnues d'où nul ne s'attendrait à le voir déboucher. La petite armée fut transportée par le Cap aux bouches du Congo et débarquée dans cette Afrique belge dont M. Stanley peut se dire à bon droit le créateur. On remonta le fleuve sans trop de peine jusqu'à son confluent avec l'Arruwîmi; sur cette rivière, les vapeurs qui portaient l'expédition atteignirent Yambouya. C'était le point au delà duquel commençaient les régions inexplorées. M. Stanley renvoya les bâtiments et prit ses dispositions pour la marche. Une moitié de la troupe fut laissée là en réserve d'arrière-garde, sous le commandement du major Bartelott; elle était confiée à la sollicitude douteuse de Tippou-Tib. Sachant que le fameux traitant arabe était

le véritable maître de cette partie du Congo, M. Stanley avait frappé un coup de politique hardie; puisque la Belgique n'était pas en mesure de faire à Tippou-Tib le sort qu'il méritait, c'est-à-dire de le faire pendre, il avait nommé Tippou-Tib gouverneur, pour la Belgique, du district de Stanley-Falls, avec des appointements qui devaient garantir le loyalisme de ce marchand d'hommes. Ayant ainsi pourvu à la sécurité de sa base d'opérations, le chef choisit les plus solides de ses porteurs, répartit entre eux les caisses de munitions destinées à Emin, et, à la tête de cette colonne de trois cent soixante hommes, il se lança en avant, dans l'inconnu.

L'inconnu, c'était la forêt vierge, « la sylve mystérieuse », comme la nomme M. Stanley, où il devait marcher pendant cent soixante jours sans apercevoir la lumière du soleil. Il n'est personne qui ne connaisse, au moins par des extraits, le récit dramatique de cette marche. On aurait voulu que l'écrivain nous donnât moins de phrases et plus de détails précis sur la forêt, sur les espèces végétales et les populations qu'elle recèle. A la vérité, il s'étend avec complaisance sur les merveilleux pygmées qu'il y a rencontrés ; il a oublié seulement de nous rapporter une preuve à l'appui de ses dires, ne fût-ce que le squelette d'un des « sylvains ». Heureusement

pour notre curiosité, MM. Schweinfurth et Miani avaient mieux pris leurs précautions : le dernier avait ramené et montré à l'Europe deux de ces mêmes nains, en 1873; car ils ne sont autres, sans doute, que les Akkas, trouvés par le voyageur allemand un peu plus au nord. Coïncidence que M. Stanley oublie également. Ne soyons point trop exigeants; alors même qu'il serait convaincu d'omissions ou d'exagérations, ce dont on le soupçonne quelquefois, l'auteur pourrait nous répondre que son affaire n'est point la botanique, ni l'ethnographie, mais l'héroïsme; et, sous ce rapport, il nous a fait bonne mesure. Ses trois traversées de la forêt — il revint sur ses pas pour chercher les misérables restes de l'arrière-garde et les conduire à l'Albert-Nyanza — représentent une somme de souffrances et d'efforts qui aurait dépassé l'endurance de tout autre homme qu'un Stanley. La fatigue des marches dans la brousse et dans les humides ténèbres, la fièvre, la famine continue, les flèches empoisonnées des cannibales, les erreurs de route, les angoisses de la responsabilité, la désertion et l'incurie de ces pauvres Zanzibaris, qu'il faut sauver malgré eux; — on se demande comment un être de chair a pu supporter, pendant de longs mois, une pareille accumulation d'épreuves, sans cesser un instant de donner l'exemple de l'énergie, de l'empire sur

soi-même et sur les autres. Cortez n'est pas plus admirable dans les récits de Bernal Diaz.

Non seulement il soutient le moral de sa poignée d'agonisants, mais il en impose aux partis de trafiquants arabes rencontrés sur l'Arruwìmi, qui guettent une défaillance pour se jeter sur cette proie.

Retenons ce témoignage capital, afin de le joindre à ceux que nous rassemblerons tout à l'heure : M. Stanley a constaté la marche progressive des chasseurs d'hommes dans le bassin du Congo; s'il a dù lutter contre les indigènes ensauvagés, c'est parce que les malheureux noirs ont appris à considérer l'étranger comme une bête féroce. Les congénères de Tippou-Tib, aidés par les métis qui se forment à leur école, étendent leurs razzias sur une aire chaque jour plus vaste. Razzias d'hommes et d'ivoire; l'ivoire, le triste ivoire, se paye en chair humaine; d'après les calculs de M. Stanley, chaque bille de nos billards coûterait une vie.

La petite troupe débouche enfin sous le ciel, dans le « Pays aux Herbes ». Là, elle doit combattre encore contre les Balegga qui lui barrent le passage. Quand, en février 1889, après sa troisième traversée de la forêt, M. Stanley réunit les tronçons de sa colonne sur la rive du lac Albert, cette colonne est réduite de plus de moitié. Mais

qu'importe? Toutes les misères sont oubliées, le but est atteint, on a rejoint le pacha.

Ici la comédie succède au drame. Pour en faire saisir la beauté, il faudrait citer tous les entretiens de M. Stanley et d'Emin, toutes les lettres échangées entre eux. Cela ne s'analyse pas. Notre regretté Labiche eût seul réussi à dégager l'idée maîtresse de la pièce. Voici un homme, sauveteur de son état, déjà breveté dans la grande affaire Livingstone. Il a fait des milliers de kilomètres et bravé les plus terribles dangers pour venir sauver un malheureux qui se noie; l'Europe anxieuse attend qu'on lui ramène l'objet de son intérêt. — Ce personnage bizarre ne désire pas être sauvé. — Stupéfaction, puis colère du sauveteur. Au moment de toucher sa prime, si bien gagnée, il est menacé de la perdre, et par qui? par la victime récalcitrante. Est-il admissible qu'il trompe l'attente de l'Europe en y rentrant les mains vides? Le terre-neuve peut-il revenir au rivage sans son noyé, dût-il, pour y parvenir, achever ce noyé d'un coup de dent?

On ne s'expliquerait pas la conduite de M. Stanley, si l'on perdait de vue ce mobile psychologique; c'est la raison capitale de son obstination; les intérêts politiques dont on lui a confié la garde ne viennent qu'en seconde ligne. Ces intérêts, il nous est maintenant facile de les deviner, ainsi

que les instructions de sir William Mackinnon : Emin a dû les discerner sans trop de peine, après le premier ahurissement que lui causa le jeu de combinaisons diverses étalé devant lui. On lui offrait de se mettre, lui et sa province, au service de la Belgique, ou de l'Allemagne, ou de l'Angleterre. Cette dernière proposition était la seule sérieuse; aucun argument solide n'appuyait les autres, destinées à lui faire prendre le change.

Quelles étaient les dispositions de l'israélite allemand, pacha au service de l'Égypte? On peut les démêler, au travers de ses irrésolutions et de ses réticences. Il avait demandé secours, il avait désiré partir, quand les mahdistes le menaçaient du même sort que Gordon. Peu à peu, il s'était habitué à ce voisinage incommode, qui le laissait tranquille pour le quart d'heure. L'Équatoria était irrévocablement perdue pour l'Égypte; mais en prolongeant la fiction de la suzeraineté égyptienne, le gouverneur de cette province y demeurait seul maître chez lui, avec deux bataillons à ses ordres. Ordres mal obéis, à la vérité, mais qui ne le seraient plus du tout le jour où il voudrait rapatrier ses soldats. Ceux-ci avaient pris goût à la vie indépendante, à leurs harems, à leurs plantations. Emin lui-même s'était attaché à ce pays; il y avait amassé de l'ivoire pour une somme considérable. M. Stanley a pris soin de

nous avertir, en organisant son expédition, que l'ivoire du pacha en couvrirait les frais pour une bonne part; le manque de porteurs l'empêcha de mener à bien cette opération de caisse. — Évidemment le gouverneur de l'Équatoria ne désire qu'une chose : qu'on le ravitaille de munitions, qu'on le laisse ensuite à ses propres inspirations; il s'entendra avec ses hommes, à force de concessions, il poursuivra ses recherches scientifiques, tout marchera à peu près, comme par le passé, dès que la présence du redoutable sauveur ne mettra plus le feu aux poudres. D'ailleurs, que lui offre-t-on? Ou d'abdiquer ses demi-pouvoirs entre les mains d'un nouveau maître, ou de retourner chez l'ancien; en ce cas, on fait miroiter à ses yeux de fortes traites sur le trésor égyptien; mais Emin professe un scepticisme incorrigible à l'endroit de ce trésor. Et sa défiance s'accroît de toute l'incompatibilité de nature qu'il y a entre lui et son persécuteur; pour son âme faible, malhabile à prendre parti, la pression de cette volonté de fer est une souffrance insupportable. Il se replie instinctivement et refuse de bouger, comme la perdrix sous l'arrêt du chien.

Cependant la fascination opère. Ici encore, il est impossible de ne pas admirer ce triomphe de la volonté. Selon le cours ordinaire des choses, c'est M. Stanley qui devrait être le prisonnier

d'Emin; il n'a d'autres moyens d'intimidation qu'une poignée de sauvages exténués; le pacha commande à des hommes dix fois plus nombreux; il est chez lui; et si même il voulait regagner la côte avec ses Égyptiens, qu'aurait-il besoin de ce secours dérisoire? L'ascendant moral renverse les rôles; M. Stanley parle en maître, il fait comparaître les officiers indisciplinés, il leur signifie ses commandements devant le pacha humilié, et il est obéi. Dans les conversations, il devient de plus en plus pressant; c'est alors qu'il est vraiment « semblable à Élihou »; le raisonneur de la Bible ne faisait pas entendre à Job des discours plus désagréables. Un des grands arguments, c'est le calcul des années de vie qui restent au pacha, — très peu, suivant son interlocuteur, — et la folie qu'il y aurait pour lui à fonder un État qui ne survivrait pas à sa mort. Le gouverneur n'est pas encore convaincu. — « Je me vis à bout de patience, après m'être contenu pendant cinquante-deux jours. Encore aujourd'hui, ce souvenir me bouleverse. Si le pacha eût eu quelque menin à faire fouetter en son lieu et place, le pauvre garçon aurait passé un mauvais quart d'heure... A Mtsora, quand Emin s'excusa de certaines paroles inconsidérées qui lui avaient échappé, je profitai de l'occasion pour lui servir une petite conférence sur les manières qui con-

viennent à un pacha et à un homme qui sait vivre. — J'accepte volontiers vos excuses, pacha, mais je me plais à espérer que, d'ici à la côte, vous me permettrez de vous considérer comme le gouverneur de l'Équatoria et non comme un enfant gâté. Nous ne pouvons qu'être affligés de voir tomber en de semblables puérilités l'homme pour lequel nous sommes toujours prêts à sacrifier nos vies. » Et ainsi de suite, longtemps.

— « Ah! monsieur Stanley. je regrette de vous avoir jamais rencontré! » C'est le ton habituel des réponses dolentes que le sauvé fait à son sauveur.

L'issue du duel entre ces deux caractères n'était pas douteuse. Emin finit par céder aux suggestions du magnétiseur; il s'abandonne, avec une partie des officiers et des employés égyptiens. M. Stanley achemine sa prise sur la longue route qui conduit à la mer. C'est un exode oriental, avec l'interminable convoi des femmes, des enfants, des bagages. La caravane doit se frayer un passage à travers les populations belliqueuses de l'Ouganda et de l'Ouniamwési; le terrible homme qui la mène tient ces tribus en respect et sort sans encombre de leurs territoires. Ce sont de beaux pays, assure l'explorateur. A l'en croire, l'étranger qui n'admire pas l'Afrique « a le sang appauvri, le foie ou la rate malades ». On pour-

rait lui objecter que c'est souvent la faute de l'Afrique si le mauvais état de ces organes empêche de l'admirer. Chemin faisant, il distrait son captif en lui montrant les montagnes de la Lune, ces Alpes africaines que l'on n'avait pas encore côtoyées d'aussi près. Après huit mois de marche, le 4 décembre 1889, le convoi atteignait Bagamoyo. Là seulement, au milieu de ses compatriotes, Emin se sent « délivré »; il échappe à son sauveur, — par la fenêtre et dans l'état que l'on sait, — il trouve un refuge à l'hôpital allemand. L'étonnement de M. Stanley est d'un prix rare. « Nous avons raison d'être surpris que l'accident du banquet de Bagamoyo ait terminé si brusquement nos relations. Nous n'avons pas reçu le moindre remerciement. » Là-dessus, il entonne son *Magnificat*, des pages curieuses qui achèvent de le peindre; et, laissant l'ingrat à sa destinée, il revient en Europe pour y jouir de l'empressement des foules et des éditeurs.

Il avait accompli son programme, s'il ne voulait que montrer une fois de plus ses qualités uniques de prodigieux aventurier; il en avait manqué l'essentiel, s'il entendait donner une province à l'Angleterre et rattacher cette nouvelle région à celles où il avait déjà introduit l'Europe. La province s'est refermée derrière lui, elle est aujourd'hui aussi inaccessible que le Darfour et le

Kordofan. Néanmoins, on peut dire sans paradoxe que, s'il a fait rétrograder la civilisation sur un point particulier de l'Afrique, il l'a fait avancer de dix ans sur toute l'étendue de ce continent. En frappant les imaginations, en excitant les gouvernements, il a donné une impulsion sans précédent à l'œuvre de pénétration européenne; c'est le résultat indirect, mais certain, de son dernier voyage. Il était juste de le constater avant de rappeler les origines et l'avancement actuel de cette œuvre.

II

Avec les navigateurs portugais du xv[e] siècle, l'Europe avait pris connaissance de l'Afrique; le profil de ce vaste continent était dessiné dès lors d'une façon définitive; sur le pourtour des côtes, les nations commerçantes avaient jeté des comptoirs qui changèrent souvent de maîtres. Après ce bel élan, il sembla que l'Europe renonçait à poursuivre sa tâche; jusqu'aux premières années de notre siècle, elle n'ajouta presque rien aux anciennes découvertes; le voyage de Bruce fut contesté; les cartes continuaient à reproduire les vieux portulans des marins portugais, avec des

additions insignifiantes ou erronées. A nos portes, sur la Méditerranée, les régences barbaresques fermaient l'accès septentrional du continent depuis le Maroc jusqu'à l'Arabie. On devait aller chercher les points de contact aux bouches du Sénégal, dans le golfe de Guinée, sur les côtes portugaises et hollandaises de l'Afrique australe. A quelques journées de marche des établissements maritimes, les notions positives cessaient. L'Europe ne méritait pas alors d'en connaître davantage. Régences barbaresques et comptoirs européens offraient de tristes ressemblances; c'était comme autant de petites ventouses appliquées sur l'épiderme de ce grand corps inconnu, pour en tirer un peu d'or et surtout du « bois d'ébène »; ces cargaisons d'esclaves que les musulmans envoyaient à leurs coreligionnaires d'Asie, les chrétiens à leurs coreligionnaires d'Amérique. Les musulmans continuent de nos jours; nous leur reprochons ce trafic détestable, nous allons tout mettre en œuvre pour l'empêcher. C'est fort bien; mais il ne faut pas oublier que ce beau zèle nous est nouveau et que les noirs n'échappaient jadis aux filets des Arabes que pour tomber dans les filets des chrétiens. Les premiers étaient les moins terribles; la domesticité chez le pacha turc est une condition douce, en comparaison de ce qui attendait le gibier chrétien dans les lon-

gues traversées de l'Atlantique et sous le fouet du planteur. Il ne faut pas oublier ces précédents de la civilisation, ne fût-ce que pour mesurer un progrès réel de la pauvre humanité.

La pénétration obstinée de l'Afrique n'a commencé qu'avec notre siècle. Dès le début, ce triangle irrégulier est entamé à ses trois extrémités. C'est d'abord Bonaparte, l'initiateur universel, qui saisit l'Égypte, l'attire dans notre orbite, la livre à l'étude de ses savants. Depuis lors, l'Égypte est redevenue ce qu'elle était dans le monde antique, un appendice naturel de l'Europe; — on a pu dire pendant la première moitié du siècle, on devrait dire encore sans nos fautes, — un appendice de la France. Ce fut aussi la France, un peu plus tard, qui reprit pied dans les vieilles provinces romaines, à l'autre bout de la Méditerranée. Notre établissement algérien assurait à la civilisation son point de départ le plus nécessaire; on en sera d'autant plus persuadé, que l'on considérera cet établissement, non comme une colonie lointaine, mais comme le prolongement et la chair même de la patrie. A la pointe méridionale du triangle, l'Angleterre remplaçait en 1815 les Hollandais; elle fondait au Cap cet empire qui englobe peu à peu toute la région australe, qui prétend remonter sans interruption jusqu'aux bouches du Nil.

Par ces trois grandes portes, par les petites ouvertures pratiquées de vieille date sur les côtes de Guinée, une légion d'explorateurs se jeta dans l'intérieur. Mungo-Park les avait précédés sur le Niger, d'où il n'était pas revenu; il avait inauguré le long martyrologe des voyageurs africains. L'invasion pacifique commença après 1815. Elle ne s'est pas faite, comme on pourrait le croire, d'une façon continue et régulièrement progressive; on y distingue deux périodes, la première suivie d'un temps d'arrêt, presque d'un recul. Quelques-uns des plus beaux voyages d'Afrique, des plus féconds en révélations, ont été accomplis entre 1815 et 1830. Au moment où notre monde s'apaisait, les énergies sans emploi se jetaient sur un autre, portées encore par les souffles violents qui venaient de soulever tant d'âmes. Caillaud visite la Haute-Nubie, Mollien parcourt les bassins de la Sénégambie, Tuckey pénètre dans l'estuaire du Congo. Les frères Lander remontent le Niger jusqu'à Boussang. Le major Laing, parti de Tripoli, atteint ce fleuve, et périt avant d'arriver à la côte occidentale. Denham et Clapperton voient les premiers le lac Tchad; on apprend par eux qu'il existe au Soudan des royaumes maures, des populations denses groupées autour du bassin central, dans la région la plus opulente et la plus saine du continent. Leur

itinéraire serait le plus hardi de cette période, si nous ne pouvions revendiquer celui de René Caillié, le premier Européen qui rapporta une description de Tombouctou. Laing y était entré, mais il avait été massacré à la sortie. Depuis Caillié, Tombouctou n'a revu que deux chrétiens, Barth et Lenz; des intervalles d'un quart de siècle ont séparé chacun de ces voyages; le charme a été rompu l'an dernier, nos canonnières ont mouillé au-dessous de la ville légendaire. Un long temps devait aussi s'écouler avant qu'on renouvelât l'autre exploit du voyageur de 1828; Caillié traversa le Sahara, du Niger à la Méditerranée. Il allait, mendiant chez le nègre et chez l'Arabe. « Le pèlerin de la science, dit M. Élisée Reclus, pauvre, déguenillé, malade, se traînant d'étape en étape, ne devait réussir que grâce à sa misère, au mépris des hommes et à la pitié des femmes. » Il appartenait à l'espèce, assez commune chez nous et particulière à notre pays, des voyageurs qui s'aventurent dans l'inconnu sans ressources, qui font misérablement et à petit bruit les grandes découvertes, refaites ensuite par de plus habiles avec beaucoup d'argent, de mise en scène et de fracas. D'habitude, la gloire est pour ces derniers. Cependant le nom de Caillié a survécu; ses imitateurs ne prononcent ce nom qu'avec respect.

De 1832 à 1848, on constate une relâche dans l'ardeur des explorateurs. Je ne vois guère à signaler que les patientes investigations de MM. d'Abbadie, Rochet d'Héricourt et Lefebvre en Abyssinie. La France emploie toutes ses forces à réduire l'Algérie. Dans l'Europe de Metternich et de l'école de Manchester, les grandes initiatives individuelles semblent endormies. Elles ne se réveillent qu'après la secousse de 1848. Avec la seconde moitié de notre siècle, la marche en avant recommence pour ne plus s'arrêter.

Dès 1849, des missions catholiques se fondent sur le haut Nil, au sud de Khartoum; les missions protestantes de Zanzibar recherchent la source du fleuve et s'avancent jusqu'aux « montagnes de la Lune ». En cette même année, l'Anglais Richardson, les Allemands Overweg et Barth organisent leur expédition commune au Soudan. C'est le voyage capital pour la connaissance de l'Afrique intérieure au nord de l'équateur. Richardson et Overweg n'en revinrent pas; Barth fut assez heureux pour refaire sain et sauf, à travers le désert saharien, en 1855, ce chemin des caravanes arabes qui l'avait conduit de la Tripolitaine au Soudan, en 1850. Durant ces cinq années, il avait parcouru toute la région située dans le bassin du Niger et de la Bénoué, entre le lac Tchad et Tombouctou. Henri Barth

était un Allemand de la vieille race, savant, candide, content de peu, consolé de toutes les misères par un spectacle pittoresque ou une impression poétique. Aujourd'hui encore, si l'on veut se former une idée exacte de ce merveilleux Soudan, de cette civilisation arabe implantée au cœur de la Nigritie, c'est à la relation de Barth qu'il faut recourir; elle fait aimer cet homme énergique et doux, qui garde un cœur si simple dans la souffrance et dans le triomphe. Ses compatriotes Vogel et Beurman lui succédèrent sur le lac Tchad et complétèrent ses travaux. Ils périrent tous deux, assassinés dans le Ouadaï; mais une partie de leurs notes fut sauvée pour le monde savant. Au moment même où Barth traversait le premier les eaux de la Bénoué supérieure, au-dessus de Yola, le capitaine Baikie remontait ce grand affluent du Niger. Burton visitait le pays des Achantis, ouvrant les routes à l'armée anglaise qui allait bientôt y faire campagne. Notre colonie du Sénégal, languissante jusqu'alors, prenait un essor vigoureux sous l'administration du général Faidherbe; des missions d'études, parmi lesquelles il faut citer en premier lieu celle de Mage et de Quintin, devançaient nos colonnes sur le haut fleuve et jalonnaient le chemin que ces colonnes devaient suivre plus tard, aux bords du Niger occidental. Une autre colonie française

naissait sous l'équateur, avec les explorations de Du Chaillu aux bouches du Gabon et de l'Ogowé. Dans le Sahara, M. Duveyrier pénétrait chez les Touareg, aux replis du grand désert; il attachait son nom à des études si nécessaires pour les maîtres de l'Algérie. M. Gerhard Rohlfs préludait, dans la même région, aux voyages qui lui ont conquis une juste célébrité. — Vers 1860, le plus gros de la besogne était déjà fait dans toute l'Afrique du nord-ouest, de la Méditerranée au golfe de Bénin, de l'Atlantique au lac Tchad.

A ce moment, la passion des explorateurs et la curiosité du public se tournèrent vers l'Afrique orientale, vers ces mystérieuses sources du Nil qui occupaient depuis l'antiquité l'imagination des hommes. Il n'était plus permis de confondre, comme on l'avait fait si longtemps, le bassin du grand fleuve égyptien et celui du Niger; mais la confusion persistait encore, pour tout le régime des eaux équatoriales, entre le Nil, le Zambèze et le Congo. Livingstone la débrouilla pour le Zambèze; dans ses deux premiers voyages, de 1853 à 1864, il découvrit la chute et les sources de ce fleuve, détermina exactement son bassin, traversa de part en part le continent austral. Dans sa troisième expédition, il releva les origines d'un puissant cours d'eau, alimenté par une série de vastes lacs, du Banguéolo au Tanganyka; il

croyait tenir les sources du Nil : c'était le Congo. D'autres voyageurs venus par deux routes différentes, les uns partis de la côte orientale, les autres remontant le Nil avec les missions égyptiennes, atteignaient à la même époque les vrais lacs nilotiques. Burton, Speke et Grant y arrivaient de Zanzibar ; le pavillon anglais, qui avait paru pour la première fois sur le Tanganyka le 13 février 1858, flottait bientôt après sur le Victoria-Nyanza. L'expédition reconnaissait l'Ouganda et faisait sa jonction avec sir Samuel Baker, venu du nord, par le fleuve. M. Baker achevait de résoudre le problème en suivant le Nil jusqu'à l'Albert-Nyanza. — On tenait enfin les principaux fils de l'écheveau ; le nourricier de l'Égypte puise ses eaux dans les grands réservoirs situés sous l'équateur ; au delà, de faibles relèvements de terrain rejettent vers l'ouest et le sud les effluents des réservoirs voisins, qui vont grossir d'une part le Congo, de l'autre le Zambèze, par le canal du Chiré.

L'Égypte conclut de ces découvertes qu'elle devait posséder tout le bassin de son fleuve ; le khédive multiplia les expéditions géographiques et militaires, sous la conduite de Baker, de Gordon, de Chaillé Long, de Piaggia. Un instant, il parvint à rétablir dans son intégrité l'empire méridional des anciens Pharaons ; si, comme le

croyait Mariette, Touthmès a régné jusqu'à l'équateur. L'Europe a condamné en bloc les fautes et les prodigalités d'Ismaïl-Pacha : sur un point au moins, l'avenir réformera cette condamnation. Ceux qui ont vécu au Caire, dans ces années brillantes où tout y respirait les larges ambitions et les vastes espérances, ceux-là ne peuvent pas oublier que l'Égypte était alors la terre promise des explorateurs, le principal foyer des découvertes géographiques. En poursuivant au Soudan oriental ses vues politiques, Ismaïl-Pacha rendait un service inappréciable à l'œuvre de la civilisation, si brusquement ruinée après sa chute.

Depuis 1870, les voyageurs ont sillonné l'Afrique en si grand nombre qu'il faut renoncer à les énumérer. Il suffira de rappeler leurs travaux les plus marquants, jusqu'au moment où l'action politique des grands États se substitua aux recherches scientifiques. Dans la région australe, le lieutenant Cameron continua les entreprises de Livingstone, qu'il était allé secourir; sa traversée du continent, de Zanzibar à Benguela, fut l'un des plus beaux exploits de cette période; elle lui permit de reconnaître le système général des affluents méridionaux du Congo. Le major Serpa Pinto lui succéda de ce côté, avec la même hardiesse et le même bonheur. Sur la côte orientale et dans le bassin du Nil, avant le jour où l'irrup-

tion des madhistes ferma le fleuve, la carte d'Afrique fut complétée par les missions égyptiennes, par Linant, Gessi, Munzinger, Emin-Pacha. M. Stanley réussit à rejoindre Livingstone; il commençait sa renommée en naviguant sur les grands lacs, il levait les derniers doutes qui nous restaient sur leur situation, leurs formes et leurs rapports. Entre les rives du Tanganyka, du Victoria et de l'Albert-Nyanza, les missions catholiques et protestantes multiplièrent leurs stations. Le pays des Niam-Niam et des Monbouttou s'ouvrit devant MM. Schweinfurth et Piaggia. En Abyssinie, au Choa, le marquis Antinori et d'autres pionniers de l'Italie refirent les routes si souvent parcourues par nos voyageurs, par Caillaud, Lejean, MM. d'Abbadie et Borelli. Nachtigal reprit au Soudan l'itinéraire de Barth, et peu d'explorateurs rendirent à la science de plus signalés services : il revit le lac Tchad, les royaumes avoisinants, pénétra au Ouadaï, au Darfour, revint à la Méditerranée par les montagnes jusque-là vierges du Tibesti. M. Gerhard Rohlfs rentrait simultanément dans les solitudes du Sahara oriental et septentrional, il les parcourait à nouveau, de l'Égypte au Maroc. Notre Sahara français, où la longue liste de nos éclaireurs est trop souvent un nécrologe, était étudié par Largeau, Dournaux-Dupéré, Soleillet, Flat-

ters. Le docteur Lenz prenait en écharpe le grand désert à son extrémité occidentale et descendait du Maroc à Tombouctou.

La plupart de ces voyageurs ne faisaient qu'étendre et coordonner les découvertes de leurs devanciers. Dans cette Afrique si vaillamment attaquée, un seul problème restait entier : qu'était-ce que le Congo, le grand fleuve du centre équatorial? On n'en connaissait que l'embouchure; ceux qui en avaient vu les sources et les affluents, comme Livingstone et Cameron, hésitaient sur l'attribution de ces eaux qu'ils n'avaient pas pu suivre. Nos compatriotes essayèrent d'arriver au fleuve par l'Ogowé; Marche et Compiègne furent arrêtés, M. de Brazza y parvint, et ses campagnes ont eu pour résultat de transformer notre petite colonie du Gabon en une province plus étendue que la mère patrie, le Congo français. Mais l'honneur d'avoir résolu le dernier des grands problèmes africains revient pour la plus large part à M. Stanley; grâce à ses explorations réitérées, de 1871 à 1877, le Congo fut enfin reporté sur les cartes à sa vraie hauteur, il s'ouvrit au-dessus des chutes à la navigation européenne; et l'on put s'aventurer sur ses grands affluents de la rive droite, l'Oubanguî, l'Arruwîmi. L'inventaire de l'Afrique s'enrichissait d'un réseau fluvial peut-être unique dans le

monde, 10,000 kilomètres d'eaux profondes serpentant à travers les forêts vierges et les terres végétales de l'équateur.

Tels étaient les résultats acquis il y a dix ans, quand les diplomates s'avisèrent à leur tour de découvrir l'Afrique centrale. Nous allons les voir à l'œuvre.

III

L'Europe, telle qu'elle est sortie des événements de 1870, a été travaillée après dix années de paix par un mouvement d'expansion coloniale dont je n'ai point à rappeler les causes économiques. Des causes morales y contribuaient; les vainqueurs cédaient à la tentation d'étaler sur le monde leur nouvelle grandeur; les vaincus se rejetaient vers le seul champ d'activité encore ouvert à leurs ambitions; les autres nations suivaient pour ne pas se laisser distancer; l'Angleterre redoublait ses efforts accoutumés, afin de maintenir contre les nouveaux concurrents, dans toutes les parties du globe, l'hégémonie traditionnelle qui fait le juste orgueil de cette puissance. Les profondeurs vides de l'Afrique, sondées enfin par les explorateurs, devaient fatalement absorber ce trop-plein de l'activité européenne.

Je n'enregistre que pour mémoire l'établissement du protectorat français sur la Tunisie, en 1881, et l'occupation exclusive de l'Égypte par les Anglais, l'année d'après. Ces événements ne marquaient pas une politique nouvelle; ils ont leur place dans l'histoire du littoral méditerranéen et ne se rattachent qu'indirectement à notre sujet, la pénétration de l'intérieur africain. Il faut, d'autre part, limiter ce sujet en écartant les faits qui concernent les régions australes, au-dessous du fleuve Orange et de la baie Delagoa. Dans ces régions, la Grande-Bretagne étendait depuis longtemps son domaine colonial. Des conventions commerciales préparent l'absorption des enclaves qui la gênent; les délégués des États de l'Afrique méridionale, réunis en 1888 à la conférence du Cap, ont décidé en principe l'extension du réseau ferré qui aboutit à cette ville et la constitution d'un Zollverein sud-africain.

Le signal des entreprises pratiques dans le pays neuf est parti de Belgique. Grâce à l'initiative habile et passionnée de son roi, notre petite voisine va jouer au delà des mers le grand rôle tenu jadis par la Hollande. Théoriquement, elle possède le cœur de l'Afrique, le noyau central autour duquel se développent les établissements des autres peuples. Ce domaine lui est échu par une suite d'évolutions diplomatiques très curieuses.

En 1876, le roi Léopold réunissait à Bruxelles un simple congrès géographique, qui lui décernait la présidence d'une « association internationale pour l'exploration et la civilisation de l'Afrique ». Ce n'était encore qu'une création platonique; elle ne tarda pas à se préciser en devenant « l'Association internationale du Congo ». L'association continua de justifier son titre en faisant appel à des pionniers de toute nationalité; mais elle limita son activité aux immenses territoires découverts par M. Stanley, avec l'appui financier du roi des Belges; vis-à-vis des gouvernements, le souverain personnifiait de plus en plus la société qu'il patronnait. Le nom d'État du Congo passa peu à peu dans l'usage, pour désigner le champ d'action de la société. Le nouvel État reçut l'existence officielle à la conférence de Berlin, en 1885. Cette conférence a défini le régime imposé à l'Afrique équatoriale, sous la garantie commune des puissances : le bassin du Congo constitue une zone neutre, ouverte à la navigation et au commerce de tous les peuples, en franchise de tous droits d'entrée ou de transit. L'acte de Berlin a étendu les mêmes stipulations au bassin du Niger. — Une dernière clause de cet acte date l'ère nouvelle qui commence pour l'Afrique; désormais, toute nation qui s'attribuera une parcelle de ce continent sera tenue de notifier son acquisition à

l'aréopage européen. L'Afrique cesse d'être une *terra incognita*, abandonnée aux fantaisies du premier occupant ; elle devient un acquêt du patrimoine commun, soumis au contrôle de toute la famille. — Le 1er août de la même année 1885, à la suite de conventions particulières avec plusieurs puissances, le roi Léopold notifiait à tous les cabinets le vote des chambres belges, qui l'autorisait à prendre le titre de souverain de l'État indépendant du Congo. L'union entre cet État et la Belgique devait être exclusivement personnelle. Le caractère transitoire de cette restriction apparut très vite ; les chambres ayant consenti des sacrifices pécuniaires pour le Congo, un arrangement intérieur, sanctionné cette année par les puissances garantes, a reconnu à la Belgique un droit de préemption sur le domaine de son roi. Aujourd'hui, pour qui ne s'embarrasse point des subtilités de protocole, l'État du Congo, le Congo belge, comme l'on dit couramment, est une annexe coloniale de Bruxelles ; il participe en Afrique aux obligations et aux privilèges que la qualité d'État neutre comporte en Europe pour sa métropole. La Belgique est sans doute destinée à nous montrer la première comment le poids des intérêts africains va incliner les ressorts de la politique européenne. Selon toutes probabilités, elle deviendra dans l'avenir le satellite de l'énorme

empire qu'elle s'est donné; si cet empire prospère et prend une grande importance, les convoitises qu'il éveillera décideront au prochain siècle le sort de la Flandre et du Brabant. — Nous n'en sommes pas là. Les Belges ont occupé l'étroit couloir par où l'État du Congo prend jour sur l'Atlantique; ils ont des établissements réels jusqu'au Stanley-Pool. Au delà, tout est encore à faire; le pavillon bleu à l'étoile d'or flotte sur quelques stations précaires; les agents européens ne s'éloignent pas des rives du fleuve; Tippou-Tib est le véritable maître du cours supérieur.

La conférence de Berlin était le signe et le résultat de préoccupations toutes nouvelles en Allemagne. En 1884, des négociants de Hambourg et des explorateurs commissionnés par le gouvernement impérial avaient attaqué l'Afrique sur trois points fort distants : en face de Zanzibar, sur la côte orientale; au nord du fleuve Orange, à Angra-Pequeña, sur l'Atlantique; enfin dans le golfe de Guinée, au Cameroun et à Togo. Ces premières tentatives coloniales enflammèrent les imaginations allemandes; le grand chancelier leur prêta un appui résolu; les cartographes, gens fort indiscrets dans l'emploi des couleurs, trahirent vite les ambitions de leur pays. Sur la carte de Liebenow, dressée à Berlin en 1886, on remarquait déjà de larges bandes roses, — le

rose est la couleur germanique, — prolongées sur toute la partie orientale de l'Afrique médiane, jusqu'aux limites de l'État neutre du Congo. Ces bandes reprenaient de l'autre côté, sur l'Atlantique, avec la même intempérance. Que leur manquait-il pour se rejoindre à l'intérieur? Un peu de ce même rose sur l'État du Congo. Or, on ne sait jamais combien de temps un État indépendant, un État belge, se maintiendra belge et indépendant; si quelque jour, par hypothèse, le Congo perdait ces deux qualités, l'Allemagne ne voudrait-elle pas réunir ses deux têtes de pont, d'un Océan à l'autre? Une Inde gigantesque, coupant l'Afrique par le milieu, assurerait à ses possesseurs l'hégémonie sur tout ce continent.

Voilà le rêve. Dans la réalité, je m'empresse de le dire, rien ne nous autorise à prêter au gouvernement impérial ces appétits de cartographe glouton. Mais la réalité est déjà fort imposante. La *Compagnie allemande de l'Afrique orientale*, substituée en 1885 à l'ancienne Société coloniale de Hambourg, reprit les opérations de sa devancière et les étendit par des traités avec les roitelets nègres, vassaux nominaux du Zanzibar. MM. Peters et Wismann poussèrent à main armée dans l'intérieur, malgré les réclamations de Séid Bargasch. Le chancelier prit fait et cause pour eux, les vaisseaux allemands s'embossèrent

devant Zanzibar; les acquisitions de la compagnie furent déclarées territoire d'empire. L'Angleterre s'émut, des négociations très laborieuses s'engagèrent entre les deux puissances. En 1886, un premier arragement sanctionna les prétentions allemandes, sauf sur le littoral; l'administration de toute la bande côtière, à l'exception de deux ports, demeurait confiée à la *Société anglaise de l'Est africain.* Ainsi murée du côté de l'Océan, la future colonie germanique n'était pas viable; le traité de partage conclu cette année a régularisé la situation, aux dépens du sultan de Zanzibar; ce traité concède à la Grande-Bretagne le protectorat sur les îles du sultanat; la *Société anglaise de l'Est africain* reporte ses droits sur la zone du littoral comprise entre le fleuve Tana et Wanga; une ligne qui remonte obliquement de Wanga au nord du Victoria-Nyanza limite dans l'intérieur les possessions britanniques et les possessions allemandes. Ces dernières partent de l'océan Indien sur une longueur de six degrés, de Wanga au cap Delgado; elles s'étendent dans les terres jusqu'aux lacs Victoria et Tanganyka, qui deviennent virtuellement allemands; le Tanganyka sépare seul le territoire germanique du Congo belge. C'est un empire égal en superficie à l'Allemagne, dans une région fertile, habitée, susceptible d'un grand développement; l'empire n'a qu'un inconvénient : il faut

encore le conquérir sur des populations très récalcitrantes.

Ces combinaisons ont porté un coup irréparable aux grands desseins anglais sur l'Afrique orientale. C'en est fait de la route royale britannique, qui devait remonter du Cap jusqu'aux bouches du Nil sans solution de continuité. L'Angleterre prétendait couper la poire africaine dans le sens de la longueur; l'Allemagne entend la partager dans le sens de la largeur; les deux couteaux se sont heurtés; c'est le dernier qui est resté dans le fruit. L'Angleterre a rencontré sur cette même route d'autres obstacles. Au sud, le Portugal avait fait, et depuis plus longtemps, le même rêve que l'Allemagne : un royaume transversal qui relierait Angola au Mozambique, par le bassin du Zambèze. On sait comment l'Angleterre en a usé avec les premiers conquérants de l'Afrique; elle avait entendu les arguments de l'Allemagne, elle a eu l'oreille plus dure pour ceux du Portugal, la voix étant plus faible; elle a saisi et continue d'envahir, sur le Chiré et dans le Mashonaland, des positions qui lui permettent de commander le Zambèze. L'Angleterre aura moins facilement raison d'une autre barrière qui s'est dressée devant elle, là où elle n'en attendait guère, en travers du Nil. Quand elle assuma la direction exclusive des affaires égyptiennes, poussées si loin vers le sud

par Ismaïl-Pacha, elle put croire qu'elle tenait du coup la moitié de sa route d'avenir, d'Alexandrie aux lacs équatoriaux. L'explosion du mahdisme, en 1884, intercepta cette route sur une hauteur de 20 degrés. Il est pénible pour la grande nation anglaise que son installation en Égypte ait été le signal d'un phénomène sans précédent : le recul de la civilisation jusqu'à la deuxième cataracte. Sous toutes les dominations antérieures, pharaonique, grecque, romaine, arabe, chrétienne, le Kordofan était accessible aux échanges commerciaux, à des civilisations relatives; la nuit de la barbarie est brusquement retombée sur ces contrées; l'Afrique, ouverte sur tous les autres points, s'est refermée sur le plus anciennement connu.

En plus des Allemands et des Anglais, la côte orientale a vu débarquer des Italiens, durant ces années mémorables de l'invasion européenne. L'Italie a jeté son dévolu sur le massif montagneux qu'on appelle la Suisse africaine, habité par les populations chrétiennes du Tigré, de l'Abyssinie, du Choa. Descendus à Assab en 1882, à Massaoua en 1885, arrêtés par l'échec de Dogali en 1887, les soldats et les négociants italiens prononcent leur mouvement vers les plateaux de l'intérieur, où leurs affaires semblent en assez bonne voie. Le cabinet de Rome ne compte pas s'arrêter

là, puisqu'il revendique Kassala et l'accès du Nil Bleu; c'est l'objet d'une négociation pendante avec le gouvernement britannique; celui-ci défend énergiquement les droits de l'Égypte, qu'il a absorbés, sur une région d'où les mahdistes ont évincé l'Égypte et l'Angleterre.

Ainsi le versant oriental de l'Afrique a été presque entièrement distribué, depuis dix ans, entre quatre nations européennes. Au sud de l'équateur, l'Allemagne s'y est taillé un large morceau, le plus compact, le mieux délimité. Au-dessous d'elle, le Portugal défend sans grand espoir une situation créée par les siècles, et qui menace de lui échapper au moment où il venait de la relever. L'Italie a choisi sa part entre la mer Rouge et le Nil moyen. Partout ailleurs, l'Angleterre possède, protège, conquiert, et prétend à tout ce qui n'est pas encore possédé. Nous n'avons pas d'intérêts dans l'Orient africain; nous regardons les compétitions de notre île de Madagascar, où la suzeraineté française vient enfin d'être mise hors de contestation.

Dans l'Afrique occidentale, la course aux colonies a été tout aussi rapide, tout aussi jalouse. Mais, de ce côté, les possessions et surtout les prétentions sont singulièrement enchevêtrées. Pour ne pas obscurcir ce résumé, je négligerai les petits établissements d'ancienne date qui mor-

cèlent le pourtour du golfe de Guinée, depuis Sainte-Marie de Bathurst jusqu'au Congo. Il est probable que ces comptoirs feront l'objet d'échanges compensateurs entre les puissances, à mesure que chacune d'elles se concentrera sur les grandes aires de développement choisies depuis dix ans.

Durant cette période, l'Allemagne a porté son effort sur deux points : au sud de l'équateur, sur les côtes comprises entre le fleuve Orange et la Kunéné; au nord, sur la baie de Biafra, commandée par le Cameroun. Du Cameroun, elle semble désireuse d'atteindre, par l'Adamaua et le Baghirmi, le littoral méridional de ce lac Tchad où les explorateurs allemands l'ont si glorieusement annoncée.

L'Angleterre a fait son installation capitale aux bouches du Niger. Elle rayonne de là sur le large éventail du Soudan central, entre Niger et Bénoué, jusqu'à la rive occidentale du lac Tchad et aux premières terrasses sahariennes. C'est peut-être la situation la plus enviable dans toute l'Afrique. Le bas Niger et la Bénoué, les seuls grands fleuves où la navigation ne soit pas arrêtée par des chutes, sont les artères les plus commodes et les plus courtes pour atteindre le lac Tchad, pour drainer vers la mer tout le trafic du Soudan. Ils enserrent un pays célébré par les voyageurs pour sa richesse, son climat rela-

tivement tempéré. Et le nom de Nigritie ne doit pas nous induire en erreur sur les populations de ce pays; noirs ou métis berbères, ces peuples ont passé par des développements historiques inconnus aux tribus nègres des forêts équatoriales. Les Arabes apportèrent dans les royaumes musulmans du Sokoto et du Bornou une demi-civilisation, à peine inférieure à celle qui existait chez leurs frères de la côte méditerranéenne. Les savants du Baghirmi causaient avec Barth d'Aristote et de Platon; ceux du Bornou disputaient avec lui sur la géographie de Ptolémée. Les grandes villes sont fort rapprochées dans le Sokoto. D'après le peu que l'on connaît de ces régions, elles promettent au premier occupant européen des éléments de prospérité comparables à ceux que les Russes ont trouvés en Asie centrale, dans les riches vallées cultivées par le peuple sarte. — En 1880, des maisons anglaises et françaises se partageaient le négoce aux bouches du Niger; les nôtres, qui étaient les plus nombreuses, reçurent des propositions séduisantes peur la cession de leurs établissements; elles demandèrent conseil et appui au gouvernement français. Le lecteur devine l'accueil fait à ces importuns, qui s'en venaient d'on ne sait quel Niger tracasser les bureaux de Paris. Les maisons françaises acceptèrent les propositions de leurs

concurrents anglais et liquidèrent. Ce moment a décidé les destinées du Soudan; il a préjugé les chances des projets que nous formons aujourd'hui, pour y pénétrer par des voies de plus long parcours. La *Royal Niger company*, puissamment constituée en 1886, reçut une charte qui l'autorise à battre monnaie, à faire des lois, à lever des troupes; elle entretient une flottille de vapeurs qui remonte aujourd'hui le Niger jusqu'aux rapides de Boussang, à 736 kilomètres de la mer; la Bénoué jusqu'à 720 kilomètres, les deux tiers de la distance entre le lac Tchad et la côte.

La France possède sur l'Atlantique deux vastes territoires : le Congo français, la Sénégambie avec ses nouvelles annexes. Le Congo français, englobant notre ancienne colonie du Gabon, est à cheval sur l'équateur; nous avons à peine jalonné l'énorme région inscrite entre le littoral et l'Oubanguì; il est impossible de prévoir actuellement l'avenir réservé à ces terres vierges, opulentes, malsaines, peuplées par des races nègres qui occupent les échelons inférieurs de l'humanité. En revanche, nos vieilles possessions de la Sénégambie se sont prodigieusement développées depuis quelques années. Établis sur tout le cours du Sénégal, nous avons passé de ce bassin dans celui du Niger supérieur. Ce dernier fleuve attend notre pavillon jusqu'à Say; personne ne nous dispute la boucle

du Niger, sauf le chef indigène Ahmadou, que le colonel Archinard est en train de réduire. On vient de constituer administrativement le Soudan français, avec nos acquisitions à l'est du Sénégal. Au-dessous des deux fleuves, en marchant vers la côte de Guinée, nous avons enveloppé et pénétré le massif montagneux du Fouta-Djallon ; l'empire du sultan Samory, un moment si redoutable, est aujourd'hui à notre discrétion. La belle exploration du capitaine Binger a fixé le pays de Khong dans notre sphère d'influence. Le rattachement du Soudan français à la côte de Guinée, par le Comoé ou par toute autre voie, n'est désormais qu'une question de temps. Notre *hinterland* sénégalais — puisque c'est le mot adopté dans la langue diplomatique nouvelle, qui détrône l'ancienne — embrasse douze degrés de latitude, dix-huit de longitude. Il déborde sur le littoral les enclaves étrangères de Bathurst, des Bissagos, de Sierra-Léone et la république de Libéria. On s'étonnera peut-être de voir passer sous silence le Dahomey, qui a fait naguère tant de bruit en France. Grâce au ciel, nous avons évité une campagne sanglante et coûteuse dans ce couloir sans avenir, étranglé entre les établissements britanniques de Bénin et de la Côte d'Or. Nous eussions travaillé une fois de plus pour l'Angleterre : les charges que la France et les Allemands de Togo supportent au

Dahomey doivent fatalement revenir à la nation maîtresse du bas Niger et de la Volta.

Si l'on jette les yeux sur une carte, on verra que tous les efforts des trois grandes puissances, à l'occident de l'Afrique, convergent actuellement vers un même point : le Soudan central, le bassin du lac Tchad. L'Angleterre en approche par la meilleure et la plus courte route ; mais elle doit compter, sur son flanc droit, avec la marche parallèle des Allemands du Cameroun ; elle peut être tournée, gênée au moins, sur son flanc gauche, par les Français du haut Niger. Nous pourrions, d'autre part, arriver au Tchad par le sud, en partant du Congo français ; tout fait supposer que les sources du Châri, le principal tributaire du lac, doivent naître très près du haut Oubanguî. Un de nos explorateurs, M. Crampel, cherche en ce moment la route entre les deux rivières, dans une région où nul voyageur ne s'est aventuré jusqu'à ce jour. — Les traités de partage conclus il y a quelques mois, en tant qu'ils concernent l'Afrique occidentale, n'avaient d'autre objet que de régler les conditions de cette course au Soudan, par la délimitation des sphères d'influence.

Un premier accord était nécessaire entre l'Allemagne et la France, pour fixer la ligne de démarcation qui séparera le Congo français des

territoires du Cameroun; accord facile, par cela même que la position de cette frontière ne peut avoir aucun effet sur les compétitions au Soudan. On a tiré une ligne droite du cap Campo dans la direction de l'est; elle va se perdre dans l'inconnu. L'opération était plus délicate au nord du Cameroun, entre l'Allemagne et l'Angleterre. Les deux nations ont accepté un tracé qui part de la baie de Biafra et rejoint la Bénoué à Yola; ce tracé coïncide avec la plus courte ligne qu'on puisse tirer de la mer au lac Tchad. Au delà de Yola, et jusqu'au lac, les parties contractantes ont renoncé à préjuger l'attribution future de l'Adamaua.

La convention anglo-française a concilié les prétentions respectives des deux puissances sur le Niger. Il sera nôtre en amont de Say; anglais au-dessous. On a évité de prévoir le terme extrême de notre pénétration à l'ouest du fleuve, au sud de sa grande boucle. A l'est, une ligne tirée de Say jusqu'à Barroua, sur le lac Tchad, fixe l'avenir du Soudan central. L'Angleterre se le réserve en entier. D'après toutes les relations des voyageurs, toutes les études des géographes, la ligne Say-Barroua marque la limite septentrionale des pays fertiles, arrosés, peuplés; rigoureusement menée, cette ligne nous laisserait au nord quelques terres cultivables, la petite princi-

pauté de Sinder, le Damergou; mais sur la plus grande partie de son tracé, elle suivrait la base des *hammâda*, les premiers relèvements du Sahara, où commence l'aire de parcours des Touareg. « Un sol léger, très léger », comme l'a dit lord Salisbury, avec plus d'ironie que d'exactitude, puisque ce sol est de la pierre. — Sans parler des avantages que la convention nous assure à Madagascar, ce n'est pas un point indifférent qu'elle mette hors de conteste le fameux *hinterland* algérien, c'est-à-dire les déserts qui séparent les deux Frances africaines, de l'Atlas au Sénégal. Néanmoins, un traité qui nous évince du Soudan central, de ce grand marché africain où toutes les voies de pénétration devront aboutir pour être rémunératrices, — un pareil traité prêterait à de graves objections, s'il n'avait un correctif dans l'acte de Berlin. La conférence de 1885 a stipulé pour tout le bassin du Niger la plus entière liberté commerciale. Avec cette sauvegarde, il est permis d'attacher peu d'importance aux partages préventifs de pays qu'on n'a pas atteints; ce ne seront point les diplomates, mais les ingénieurs et les négociants qui auront le dernier mot dans la question. L'exploitation du Sokoto et du Bornou est promise à ceux qui y apporteront le plus de diligence et d'habileté; ces royaumes appartiendront moralement aux pre-

miers fondateurs de comptoirs et surtout aux premiers conducteurs de locomotives. Dans les régions neuves, le bon sens général accorde plus de droits aux intérêts concrets qu'aux protocoles diplomatiques. On l'a bien vu à Zanzibar : nous protégions le sultanat au même titre que l'Allemagne et l'Angleterre; nous n'y avions pas d'intérêts; quand l'Allemagne et l'Angleterre en ont disposé, nous avons à peine réclamé pour la forme, nous avons galamment biffé notre signature sur la convention de 1862, et nous avons sagement fait.

Telles sont, esquissées à grands traits, les positions prises par les puissances dans les parties neuves de l'Afrique. Cette énumération paraîtrait complète à qui se contenterait d'un examen superficiel. Il y manque pourtant un redoutable copartageant, une puissance qui n'a pas de lieu défini, pas de représentation diplomatique, pas de drapeau, mais mieux ou pire, un symbole religieux : cette puissance est l'Islam. De tous les phénomènes historiques du XIXe siècle, le plus considérable sera peut-être la renaissance et le progrès de l'Islam dans le continent noir. Il y retrouve dans ses anciens foyers arabes une vitalité inattendue; il en allume sans cesse de nouveaux chez les nègres. C'est une seconde hégire; Mahomet regagne en Afrique tout ce qu'il a perdu en

Europe. Le sort des races noires va se jouer entre la civilisation européenne et la foi musulmane : le gain de la partie n'est rien moins que certain pour nous.

Le judicieux Barth disait déjà au Soudan, il y a quarante ans : « Il est digne de remarque que, tandis que l'islamisme marche à pas rapides vers sa chute sur les côtes de la Méditerranée, il se trouve dans l'Afrique intérieure quelques sectes ferventes qui réunissent encore ses derniers zélateurs.... Je crois encore à la vitalité de l'islamisme, pourvu qu'un réformateur vienne le régénérer. » Quelques années ont suffi pour donner raison à Barth. Aujourd'hui, l'un des hommes qui connaissent le mieux ces questions conclut ainsi le livre où il les étudie : « Somme toute, le fait qui domine l'évolution moderne du monde islamique est le prodigieux mouvement de rénovation, de propagande qui s'accomplit en Asie, en Afrique surtout [1]. »

Géographiquement, les deux tiers de l'Afrique appartiennent à l'Islam; en dehors des quelques agents et négociants européens, c'est le seul culte

1. *L'Islam au XIXe siècle*, par le capitaine Le Châtelier (Ernest Leroux, Bibliothèque orientale elzévirienne). — Je fais de nombreux emprunts à ce livre instructif et au *Soudan français* du même auteur. Je ne saurais trop recommander ces publications au lecteur désireux de connaître une matière d'un si grand intérêt.

professé par cent races diverses, au nord d'une ligne d'autant plus difficile à préciser qu'elle avance chaque jour vers le sud. M. Banning estimait, il y a deux ans, que cette ligne frontière pouvait être tirée du cap Vert à Zanzibar. Elle est certainement débordée aujourd'hui, au centre et sur les ailes. Le réduit central de l'Islam est fortement retranché au nord-est de l'Afrique, dans le triangle compris entre Tripoli, le Ouadaï et le Soudan égyptien. Sur cette aire inaccessible à l'Européen, le fanatisme brûle comme aux premiers jours de la prédication musulmane ; les confréries l'entretiennent : là, comme au Maroc, cette autre citadelle de la foi, elles sont le véritable pouvoir religieux et politique. Toutes ces régions obéissent docilement à un mot d'ordre des Senoussiya de la Tripolitaine, des Kadriya du Soudan égyptien. Ces derniers ont fomenté la prise d'armes victorieuse du Mahdi, et il suffit de cet exemple pour nous montrer ce que nous pouvons attendre, à chaque instant, sur chaque point de l'Afrique. L'auteur de *l'Islam au* XIXe *siècle* dit très justement : « Les dénominations d'empire théocratique, d'imamat, peuvent fort exactement s'appliquer au domaine africain du senoussisme. Elles représentent beaucoup plus qu'une figure, et, à peu de réserves près, sont d'une entière exactitude. Il se produit réellement une

agglomération politique, au sens islamique du mot, des populations africaines de la zone saharienne, sous la direction du grand maître de la confrérie. »

Du réduit central, l'Islam rayonne en tous sens; d'abord sur les populations métissées d'Arabes et de noirs, comme sont celles du Niger, du Sénégal; ensuite sur les nègres fétichistes du sud. Poussées par l'esprit musulman, des vagues humaines roulent de l'est à l'ouest et viennent raviver la ferveur des indigènes, qu'elles subjuguent. Ainsi sont arrivés au Sénégal ces Foulbé, qui opposent aujourd'hui à nos armes une si fière résistance. C'est par l'ascendant religieux qu'un Samory, un Ahmadou, ont pu fonder en quelques années des empires aujourd'hui disloqués, mais toujours prêts à se reformer; c'est le fanatisme qui souffle aux Toucouleurs le courage désespéré dont ils ont fait montre dans la dernière campagne.

Au-dessous de l'équateur, on retrouve les mêmes courants dans la même direction. Ici, ce sont les traitants de Zanzibar qui les dirigent; un intérêt de lucre les guide, mais ils n'oublient pas la propagande. La tache d'huile, ou, pour mieux dire, la tache de sang, s'étend rapidement devant les chasseurs d'hommes. Nous avons vu comment M. Stanley, après quelques années d'absence, constate l'envahissement du Congo par les asso-

ciés et les coreligionnaires de Tippou-Tib. M. Trivier est encore plus formel dans la relation de sa traversée du continent. « L'invasion des Arabes s'accentue chaque jour davantage : au train où ils vont, ils seront certainement aux portes des Bangalas avant deux ans. Que l'État indépendant y prenne garde; c'est là surtout qu'est le péril. Tous les jours les Arabes avancent, le gouvernement de Boma le sait bien; mais comme il n'y peut rien, il les laisse faire et s'en va annexer les provinces de l'Ouregga et de Manyéma. » Et plus loin : « Les avis qui m'avaient été donnés jusqu'à ce jour, de provenance blanche, jaune ou noire, étaient tous les mêmes sur l'envahissement du pays par les musulmans; les personnes consultées étaient toutes d'accord sur la puissance et la popularité de Tippou-Tib. » Avant Nyangoué, M. Trivier a traversé « vingt villages, tous gouvernés par des Arabes ». Il faudrait un volume pour reproduire les témoignages concordants des derniers voyageurs. Il en faudrait un autre pour rassembler les peintures effroyables qu'ils font des pays dépeuplés par la traite. Des voix généreuses viennent encore de dénoncer cette honte dans le congrès antiesclavagiste qui se tenait hier à Paris; elles n'ont rien exagéré, le continent noir est littéralement une boucherie où l'on saigne les troupeaux sans relâche, et cela depuis

longtemps; Barth décrivait déjà les mêmes horreurs. On a proposé, pour enrayer le mal, des moyens chevaleresques dont l'efficacité paraît douteuse; on cherchera vainement le remède tant que les puissances, toutes les puissances, n'interdiront pas d'une façon absolue la vente de la poudre sur toutes les côtes d'Afrique.

Comment expliquer que les nègres fétichistes adoptent avec tant de facilité la croyance de leurs persécuteurs? C'est un fait sur lequel les meilleurs observateurs s'accordent. Il y a présentement chez les races noires un éveil confus, un besoin d'ascension à des échelons de vie supérieure; le mahométisme, qui demande si peu à ses néophytes, répond suffisamment à ce besoin. N'écrivant point ici pour imaginer ce que nous voudrions voir, mais pour discerner ce qu'on voit en réalité, je dois résumer les dépositions les plus sûres. Sauf dans l'Ouganda, où les prosélytes de nos missions forment un noyau solide, la propagande chrétienne obtient peu de résultats, et peu durables, quand elle agit seule dans un milieu nègre; partout où elle doit lutter avec la propagande musulmane, ses gains sont nuls, ceux de l'Islam sont rapides et considérables. Les colonies européennes ne font pas exception. Sierra-Leone, où, il y a trente ans, on n'eût pas trouvé un musulman, en compte aujourd'hui 50,000. De

même Libéria. Il n'est si petite bourgade de la côte du Bénin qui n'ait sa mosquée aux lieux où trônaient naguère encore les dieux fétiches. Les nègres sont de grands enfants, menés par deux passions : les femmes et la boisson. Le musulman leur interdit l'alcool, mais il leur accorde la polygamie. Le chrétien permet l'alcool, il l'importe même, mais il prohibe le harem. Les pauvres noirs sont fort embarrassés; l'événement prouve qu'ils penchent vers le harem. — A propos de l'alcool, on ne peut se défendre d'une réflexion. Nous allons réprimer les horreurs de la traite; nous nous proposons de libérer ses victimes, pour les exterminer ensuite plus lentement, mais plus sûrement, comme on extermina les Peaux-Rouges, en leur faisant acheter les poisons de nos distilleries. Un nègre prévoyant aurait quelques motifs de renvoyer dos à dos l'Arabe et l'Européen ; il pourrait leur adresser à tous deux les adieux du vieillard taïtien, tels que Diderot les imaginait dans le *Supplément au voyage de Bougainville.*

Mais c'est là matière à philosopher; et nous cherchons les moyens pratiques de faire triompher notre civilisation, avec ses tares et ses bienfaits, dans un monde où le mouvement de l'histoire la pousse invinciblement. L'Islam est le plus grave péril pour notre œuvre; il peut la ruiner, s'il concentre sa force religieuse et politique contre les

nations européennes, divisées par leurs compétitions jalouses. On ne fait pas ici le procès à la religion musulmane: considérée d'une façon abstraite, elle demeure, malgré les préjugés vulgaires, une des plus belles philosophies monothéistes où se soit élevé l'esprit humain. Mais dans l'application, une doctrine vaut ce que valent les races qui la propagent; or, les propagateurs de l'Islam en Afrique sont de beaucoup inférieurs, et ce n'est pas peu dire, aux premiers propagateurs du christianisme en Amérique. Les « raisons du Rouwenzori », s'il les donnait, seraient encore plus lamentables que les « raisons du Momotombo ». Nous devons disputer les peuples noirs à l'Islam, qui ne peut rien pour leur relèvement, parce qu'il leur arrive par des intermédiaires barbares. Le problème est complexe; car sur d'autres points de l'Afrique, nous ne pouvons avancer qu'en ménageant les droits acquis des musulmans. Deux des grandes puissances, l'Angleterre et la France, sont des puissances musulmanes; leurs progrès seront subordonnés au concours actif de leurs sujets mahométans, anciennement ralliés. Les grands et faciles succès obtenus par la Russie dans l'Asie centrale sont dus uniquement à l'emploi intelligent des musulmans déjà gagnés. Vis-à-vis de ces exigences contraires, il ne saurait y avoir une politique

africaine invariable, propre à toutes fins; au risque de paraître contradictoire, notre politique doit être très souple, différente selon les circonstances et les terrains d'action. Cela est surtout vrai pour la France; si elle n'agit pas avec vigueur et prudence, elle aura à supporter le premier choc de l'Islam, au pied des citadelles où il est le plus redoutable. Cette conviction doit commander tous les efforts dont il me reste à parler, en ramenant les choses d'Afrique à notre point de vue national.

IV

Nous voici en possession de notre champ de travail, franc de toutes revendications, définitivement classé sur le nouveau cadastre de l'Afrique. Ce champ est le plus grand de tous, sinon le meilleur; il occupe un cinquième du continent. Abaissez une ligne oblique des syrtes tunisiennes à Say, sur le Niger; prolongez-la de ce point jusqu'à la Côte d'Ivoire, dans le golfe de Guinée; sauf le Maroc et quelques petites enclaves côtières, tout le renflement occidental de l'Afrique, à l'ouest de cette ligne, est reconnu propriété française. C'est flatteur pour l'œil, sur la carte;

malheureusement cet énorme lot comprend le plus grand désert du monde, qui figure dans notre avoir pour les deux tiers, pour les trois quarts peut-être, qui sépare nos deux domaines utiles, l'Algérie, le Sénégal-Niger. Je laisse provisoirement de côté un appoint considérable, le Congo français, isolé plus bas, sous l'équateur; cette région est encore dans la période d'exploration. Il serait prématuré de se prononcer aujourd'hui sur ce qu'on en peut attendre. Occupons-nous de notre empire du nord-ouest. Qu'allons-nous en faire ?

Rien, répondront quelques personnes, opposées en principe à toute entreprise coloniale. Avec celles-là, toute discussion serait oiseuse : on ne discute pas avec un principe. D'autres balanceront avant de répondre et demanderont d'abord à être renseignées sur le grand point : le Français est-il ou n'est-il pas colonisateur? Cette devinette m'a toujours paru un peu puérile; elle rappelle l'angoisse du rhétoricien en mal de poésie, qui se prend le front et s'interroge : « Ai-je ou n'ai-je pas du génie? » Qu'il se mette à l'œuvre, on verra bien. L'histoire du passé témoigne des aptitudes colonisatrices de nos pères; l'avenir, un avenir éloigné, sera seul juge des nôtres, quand nous aurons sérieusement essayé. La preuve expérimentale n'est pas faite après quelques

années de tâtonnements; elle ne le sera jamais, si nous attendons cette preuve pour en préparer les éléments. J'écris ici pour ceux qui pensent qu'une grande nation ne peut se soustraire au mouvement général d'une époque, qu'elle ne peut se dérober à une tâche clairement désignée par l'histoire. Présentement, l'Afrique est le dynamomètre où chaque race vient essayer son énergie. Si notre race s'abstenait, l'histoire dirait un jour : « En ce temps-là, la France était malade; elle ne concourait plus aux œuvres universelles; toute la force qui mène le monde avait passé à d'autres. » Nous avons réclamé le champ qui nous est dû; devant nos contemporains, devant nos héritiers, nous sommes engagés d'honneur à le cultiver. Nous y sommes engagés d'intérêt. On peut prévoir à bref délai une rupture économique entre l'Europe et l'Amérique, une oppression intolérable de l'ancien monde par le nouveau. Heureusement, l'Europe a trouvé son terrain de défense en Afrique; elle aura bientôt sa ferme tropicale, d'où elle tirera tout ce que l'Amérique voudrait lui marchander à des prix ruineux, le coton, le café, les denrées et les matières premières les plus nécessaires pour la vie, pour l'industrie. Ceux qui n'exploiteront pas leur part de cette ferme seront les tributaires de leurs voisins.

Je n'insiste pas sur ces raisonnements géné-

raux. La France a le sentiment de son devoir, l'instinct de ses intérêts. Publications savantes ou populaires, tout ce qu'on lit depuis quelques mois atteste les préoccupations croissantes de l'opinion, sa bonne volonté presque unanime pour notre tâche africaine. Le pays comprend, il admet la nécessité de mettre en valeur notre empire d'outre-Méditerranée, d'en relier les tronçons, d'y pénétrer jusque dans les parties les plus rebelles, et même, si la chose est possible, d'y franchir la barrière des déserts sahariens.

Ah! si nous avions eu dans ce siècle un grand homme d'État, ce ne serait point de franchir cette barrière qu'il s'agirait aujourd'hui, au contraire! On s'étudierait à la rendre plus inaccessible encore; car elle serait la frontière naturelle de la France, de la France continuée au delà de son lac méditerranéen, sur toute la zone habitable qui s'étend du détroit de Gibraltar à la mer Rouge. Si notre politique eût eu la prescience de l'avenir, il y a quarante ans, elle aurait porté son effort de ce côté, pendant que l'Europe se débattait dans l'enfantement des nationalités. Durant cette crise intérieure de l'Europe, personne ne menaçait la France, on ne lui demandait que de rester neutre, spectatrice d'un conflit où elle n'avait pas d'intérêts. Sauf l'Angleterre, personne n'aurait eu la pensée ou la puissance de contrôler nos entre-

prises africaines. Je ne prétends pas que nous eussions réussi sans coup férir; je crois simplement qu'entre 1850 et 1870, avec la moindre partie du sang et de l'argent dépensés en Crimée, en Italie, au Mexique, sur le Rhin, une politique suivie eût pu retenir l'Égypte et s'assurer du reste, sur tout le pourtour méridional du lac français. Ils n'ont eu que cette idée, en 1840, mais ils l'ont eue. C'était trop tôt; ils n'avaient pas la force de la réaliser, et l'Europe était encore attentive, libre de ses mouvements. Un peu plus tard, vis-à-vis d'une Europe bouleversée, repliée sur elle-même, l'idée était mûre pour un gouvernement plus fort et plus résolu. Avant de la traiter d'utopie rétrospective, qu'on se rappelle cette phase de l'histoire contemporaine, et les facilités inespérées qu'elle nous offrit pour une action séparée. L'occasion est à jamais perdue; perdue avec elle, l'Égypte; et si les Italiens veulent s'établir à Tripoli, il y aurait des raisons sérieuses de leur souhaiter cette grosse occupation. Rien de plus inutile que les récriminations et les regrets. La situation a changé, notre entreprise africaine est orientée dans un autre sens; prenons notre parti des conditions nouvelles où les événements l'ont placée, et tirons-en parti.

Nos Africains se partagent en deux écoles : l'école des Soudanais, qui voit le pivot de notre

empire sur le Sénégal et le Niger, avec des courants commerciaux dirigés vers l'Atlantique; l'école des Algériens et du Transsaharien, qui entend rattacher cet empire à la France méditerranéenne. Ces derniers font plus de bruit et séduisent par le grandiose de leurs conceptions; les Soudanais ont des visées plus modestes et d'apparence plus pratique.

Voici leur programme dans ses lignes principales : extension de nos postes sur le haut Niger; double mouvement de pénétration, vers l'est, dans la direction du Soudan central, vers le sud, jusqu'à nos établissements de la Côte d'Ivoire; soumission par les armes du sultan Ahmadou, déjà à demi vaincu; reconstitution des groupements indigènes en vue de refouler les dominateurs Peul, Touareg et Toucouleur que nous rencontrerons plus loin sur notre route; affermissement de notre protectorat sur le Fouta-Djallon, sur les États de Samory et le royaume de Khong; continuation jusqu'à Bammako, sur le Niger, du chemin de fer de Kayes à Bafoulabé, cette voie fameuse par ses péripéties lamentables, construite, abandonnée, refaite, et qui fonctionne à nouveau sur un parcours de 130 kilomètres. Le tronçon nécessaire pour relier les deux fleuves n'aurait que 500 kilomètres sans ouvrages d'art, ce projet n'a rien d'exorbitant. Enfin, ouverture

de la navigation sur le Niger jusqu'à Say, qui deviendrait l'entrepôt du Soudan central, directement relié à Saint-Louis et à Dakar par des voies fluviales et ferrées.

A ce programme, les pessimistes opposent de graves objections. On les trouvera résumées dans la remarquable étude de M. le capitaine Le Châtelier sur *le Soudan français*. L'action militaire contre les dominateurs musulmans sera très dure. « Toute tentative de pénétration dans la vallée du Niger, en aval de nos postes, provoquera inévitablement des résistances que la force seule pourra vaincre. » Ces pays ne peuvent être une colonie de peuplement, vu l'insalubrité du climat pour les Européens. Or, ils manquent de bras indigènes. On y compte 2,5 habitants par kilomètre carré. (La France, qui en a trop peu, en a 71.) Tombouctou n'est plus qu'une ruine, l'ombre d'un grand nom; le trafic est disséminé sur d'autres points, et ce trafic vit presque uniquement de la vente des esclaves. Le sol lui-même est médiocre, pauvre en essences forestières : « En résumé, dit notre auteur, l'importance économique de nos possessions soudaniennes est presque négative jusqu'ici; leurs chances de prospérité futures sont restreintes. Le pays n'est pas dépourvu de ressources naturelles; mais ses productions sont telles et leur exploitation offre de telles

difficultés, si peu d'avantages, même en supposant aplanis les obstacles résultant du manque de bras, de la cherté des transports, qu'il doit être classé, tout compte fait, parmi les contrées pauvres. Comparativement aux autres régions tropicales, il a tout au plus la valeur de la Sologne, des landes de Gascogne, par rapport à la Beauce, aux prairies normandes. » — La Sologne, ce n'est pas très encourageant. Néanmoins, toutes les perspectives changeraient si l'on pouvait se promettre d'atteindre les riches territoires du Soudan central et le lac Tchad; mais l'Angleterre a pris les devants; les déversoirs naturels de ces territoires seront désormais le bas Niger et la Bénoué; la voie de Saint-Louis-Dakar, trois fois plus longue et grevée de transbordements, n'a aucune chance de lutter contre les voies courtes, faciles, exploitées par les futurs maîtres du Soudan central.

Le tableau est un peu sombre; j'y voudrais quelques correctifs. Il est trop certain que les bassins du haut Sénégal et du haut Niger ont été dépeuplés, dévastés au delà de toute imagination, par les bandits qui se disputent depuis cinquante ans l'empire d'El-Hadj-Omar. Mais on repeuple vite en Afrique; il suffira d'une période d'ordre et de paix pour que les noirs grouillent à nouveau autour des villes relevées de leurs ruines. Dans le pays de Khong, M. Binger a

trouvé des populations beaucoup plus denses; il y a visité des contrées riches et fertiles; en descendant le Comoé pour gagner la côte, il a traversé la forêt tropicale, avec sa végétation luxuriante. Elle couvre cette zone jusqu'aux Rivières du sud. On connaît des gisements miniers dans le Fouta-Djallon, on recueille de l'or sur un grand nombre de points. Il est impossible de porter un jugement d'ensemble sur d'aussi vastes espaces, échelonnés sous 12 degrés de latitude; tous les terrains s'y rencontrent et les climats y diffèrent. On peut y tenter avec succès de nouvelles cultures. Le prix des transports s'abaisse rapidement; le fret d'une tonne de marchandises entre Bordeaux et Kayes est tombé de 700 francs, en 1882, à 60 francs, en 1890. Faites donc des calculs de prévision, avec d'aussi prodigieux changements dans les conditions du commerce.

Quant à la pénétration vers le Soudan central, elle est très compromise, mais nous ne connaissons pas assez bien toutes les données du problème pour en désespérer d'une façon absolue. Si l'on construit vivement les 500 kilomètres de chemin de fer jusqu'à Bammako, si nous ne rencontrons pas de résistance vigoureuse sur le Niger moyen, nous pouvons être dans deux ou trois ans à Say. Il est peu probable que le Sokoto et le Bornou soient déjà enveloppés par les Anglais

à cette époque. Avec un coup d'audace, — je n'affirme rien, je risque une hypothèse, — nous réussirons peut-être à jeter une voie ferrée sur notre ligne Say-Barroua, vers le Tchad. En nous prévalant de l'acte de Berlin, qui assure dans le bassin du Niger une entière parité de droits à toutes les entreprises commerciales, à toutes les voies de communications, nous pourrions trouver avantage à prendre ainsi le haut Soudan en écharpe, à attirer une partie de son trafic, à porter dans ces régions populeuses les produits de notre industrie. — Bref, il est difficile de croire qu'une exploitation intelligente, résignée à attendre la rémunération de ses sacrifices, ne reçoive pas cette rémunération dans quelques parties au moins des territoires, si étendus, si variés, qui vont former entre nos mains un tout homogène de l'Atlantique au Niger, du Niger au golfe de Guinée. Quelle pourrait être cette exploitation? nous le rechercherons tout à l'heure.

Passons aux projets des Algériens. Ces projets se résument dans la « grande idée », le transsaharien. Lancée par M. Duponchel, il y a dix ans, l'idée sombra dans le désastre de la mission Flatters, qui devait en préparer la réalisation. On ne se souvint que de la tragédie, on oublia tout ce qu'il y avait de satisfaisant dans le rapport de M. Béringer. Ressuscitée par la fièvre africaine

qui nous tient, la conception de M. Duponchel a retrouvé des apôtres, et l'on sait tout le chemin qu'elle a fait depuis six mois. Les publications de MM. le général Philebert et Rolland, Fock, Édouard Blanc et autres ingénieurs de mérite, l'ont présentée sous un jour séduisant. Les journaux populaires la répandent dans nos campagnes. Les plus hautes autorités militaires l'accueillent avec faveur. On discute ardemment les trois tracés rivaux ; les préférences les plus raisonnables semblent aujourd'hui acquises au tracé central. Sur les lignes excentriques, les difficultés internationales aggraveraient les difficultés techniques. Le projet oranais prête le flanc au Maroc, il emprunte des territoires litigieux. Le projet tunisien, plus direct que les autres, n'a de valeur qu'à la condition de s'appuyer sur les postes turcs de Ghadamès et de Rhât. Ce serait une imprudence impardonnable de mettre notre ligne à la merci des Turcs de Tripolitaine et de leurs successeurs possibles. Si l'on joue une partie aussi hasardeuse que celle du transsaharien, il faut du moins la jouer chez nous, à l'abri de tout mauvais vouloir étranger, en plein cœur de nos possessions.

Il s'agirait donc de continuer, à partir de Biskra, la ligne qui rattache actuellement cette station à Philippeville, et qui peut être aisément reliée à Alger. De Biskra à Ouargla, un premier tronçon

de 300 kilomètres n'offre pas de difficultés : nous occupons cette région, nous en connaissons les ressources; on estime qu'elles couvriraient les frais de l'exploitation. Au delà commence, je ne dirai point l'inconnu, mais le peu connu, avec ses imprévus. La ligne descendrait droit au sud, jusqu'à un point qui serait vraisemblablement Amguid. De ce point, elle obliquerait, suivant les idées qui prévaudraient alors, soit à droite, sur le coude du Niger, soit à gauche sur le lac Tchad. Dans l'une comme dans l'autre hypothèse, la longueur totale de la voie serait, en chiffres ronds, de 2500 kilomètres. La voie de Paris à Saint-Pétersbourg. Un gros morceau.

Jusqu'à ces derniers temps, deux fantômes redoutables obstruaient la route : les Touareg, les sables. Ces fantômes se sont évanouis. Il est tombé, le funèbre *litzam*, le voile noir qui cachait les figures farouches des gardiens du désert. Le peuple targui est peu nombreux, disséminé sur la surface du Sahara, divisé en petites tribus rivales. Quelques-unes de ces tribus, les Azdjer, les Taïtoq, ont déjà noué des relations avec nous. Les plus hostiles sont hors d'état de résister à une démonstration militaire. La mission Flatters a été massacrée par une poignée de maraudeurs. C'est une opinion arrêtée, chez les officiers et les explorateurs du Sud algérien, qu'une faible colonne

aura raison des partis de pillards qu'elle rencontrera sur sa route, et qu'on pourra s'entendre avec les grands chefs. D'ailleurs, les Touareg sont avant tout des caravaniers, très avisés pour tout ce qui regarde le commerce. Ils essayeront d'abord de nous intimider par quelques fantasias belliqueuses; mais s'ils nous voient résolus dans notre entreprise et s'ils y trouvent leur intérêt, ils s'arrangeront pour en tirer parti. Malgré la légende, ce sont des guerriers qui préfèrent les écus aux coups de fusil. Ils seront incommodes, mais non très dangereux; on n'a plus de doutes à cet égard.

Les sables aussi sont balayés. Après tant d'explorations, la constitution géologique du Sahara est suffisamment connue. Il est formé de plateaux pierreux, séparés par des vallées à direction régulière, comme des lits de fleuves sans eau. L'eau jaillit sous la sonde artésienne à de faibles profondeurs. Les îlots de sable ne recouvrent qu'une partie des plateaux, le tracé de la future voie les évite sur presque tout le parcours. Un rapport officiel qui offre toutes garanties résume ainsi les résultats de la première mission Flatters : « Découverte dans l'Oued Igharghar d'un large passage par lequel une voie ferrée peut franchir l'Erg en ligne droite, sur un terrain ferme et plat à fond de ballast, sans avoir à surmonter un instant l'obstacle des sables; eau facile à trouver partout,

en forant des puits d'une profondeur maxima de 15 mètres; possibilité d'établir la voie sans aucune difficulté jusqu'à 1000 kilomètres au sud d'Ouargla. » On ne saurait être aussi affirmatif pour le reste du tracé; cependant, il ne s'écartera guère de la route des caravanes; Barth et Nachtigal nous ont appris que cette route arrive au Tchad par des terrains de même structure, sans traverser de grands ensablements.

Dans l'état actuel de nos connaissances, c'en est fait des anciennes objections contre la possibilité de construire la voie et de la garder. Il en reste de très fortes contre son utilité. Elle coûtera, au bas mot, 300 millions de premier établissement, plus les frais d'entretien et d'exploitation. Comment payera-t-elle? Sur 2000 kilomètres au moins, de l'Oued-Rir' au Damergou, elle ne peut espérer aucun trafic de parcours. Quelques maigres oasis, quelques sacs de dattes, cela n'entre pas en ligne de compte. On n'entrevoit dans l'avenir aucune chance d'amélioration, à moins de modifier le sol du désert, ce qui demandera un siècle. Les plus chauds partisans du transsaharien en sont réduits à proposer des expédients ingénieux. M. Fock en a trouvé un bien « fin de siècle », comme on dit, et qui rappelle une spirituelle fantaisie développée par M. Renan dans ses *Dialogues philosophiques*. On sait que les tombeaux des marabouts sont habi-

tuellement des lieux de pèlerinage et, par conséquent, de marché; l'éminent ingénieur voudrait « créer » un saint qui payât quelques kilomètres du chemin de fer. Le trafic augmentera « si, grâce à une entente habilement préparée, une oasis, située dans le voisinage d'un point bien choisi du transsaharien, se trouve érigée en lieu saint dont la visite conférera aux croyants certains droits et certaines récompenses ». — La ligne accaparera l'ancien commerce des caravanes entre la Tripolitaine et le Soudan, c'est convenu. Ce commerce se chiffre actuellement par 6 millions de tonnes à l'aller, 6 millions au retour. Il est alimenté surtout par le sel; le Soudan reçoit exclusivement cette denrée des salines de Bilma et d'Amadghor, par l'entremise des Touareg. Le gros bénéfice des caravanes de retour provient de la vente des esclaves. Nos vagons n'acceptent pas de pareils colis. Ce chiffre de 12 millions de tonnes est-il destiné à grossir? On est obligé de répondre : non.

Examinons les deux hypothèses : débouché de la ligne sur le lac Tchad ou sur le coude du Niger. La première paraît fixer les préférences et serait en effet la plus rationnelle. On nous représente en ce cas le transsaharien sous la forme attrayante d'un long siphon, qui viendrait puiser les richesses incalculables du Soudan central. Mais on parle

vraiment de ce pays comme s'il était muré au sud, comme s'il devait toujours nous attendre pour dégorger chez nous ses trésors. Je l'ai assez dit, c'est le contraire qui est maintenant la vérité. Il faut compter sur un délai minimum de dix ans pour amener la locomotive au Tchad. A cette époque, à moins que l'Angleterre n'ait disparu sous les eaux ou qu'elle n'ait bien changé, elle sera maîtresse absolue du Soudan central; elle en aura dirigé les courants commerciaux sur leur pente naturelle, vers le golfe de Bénin, par le Niger et la Bénoué. Voit-on des marchandises lourdes, encombrantes, des matières premières, qui n'ont à supporter qu'une navigation d'un millier de kilomètres sur de belles voies fluviales, pour continuer ensuite, après un transbordement et peut-être sans transbordement, sur Manchester, Anvers, Hambourg, — voit-on ces marchandises préférant un trajet terrestre de 2500 kilomètres, décuplant leurs frais de transport pour l'unique plaisir de s'embarquer à Alger? Le bon sens répond, après un regard sur la carte. — Les mêmes réflexions s'appliquent à la voie qui viendrait solliciter le commerce du Sénégal-Niger. Actuellement, nous l'avons vu, le Soudan français est pauvre; s'il devait rester tel, il n'y aurait rien à lui demander. S'il se développe, ses échanges se feront par ses artères naturelles, les deux fleuves, les rivières

du Sud, par les ports de Saint-Louis, de Dakar, de la côte méridionale. Par suite des nouvelles conditions géographiques et politiques faites au bassin du Niger, toute cette partie de l'Afrique est perdue pour les voies du nord; les caravanes elles-mêmes n'y retrouveront plus leur ancienne clientèle. — Comme dernière ressource, on a proposé de faire aboutir le transsaharien à l'orient du lac Tchad, dans le Khânem et le Ouadaï. Ce serait aller défier l'Islam dans ce que nous appelions plus haut son réduit central. Les premiers qui arriveront là auront à livrer une bataille où ils trouveront devant eux toutes les forces vives des musulmans d'Afrique. La traversée des déserts touareg ne serait qu'un jeu en comparaison de l'entrée au Ouadaï. Et l'on voudrait engager cette lutte suprême à l'extrémité d'un ruban de fer hasardeux, à 3000 kilomètres de la base d'opérations! On fait des chaînes de paratonnerre pour écarter la foudre : nous en aurions fait une pour l'aller chercher.

Il faut enfin parler des moyens d'exécution. On se payerait de mots si l'on comptait sur une compagnie financière pour une entreprise sans rémunération possible. Une compagnie sérieuse ne continuera la ligne, au delà du territoire algérien, qu'avec une garantie d'intérêt qui équivaudrait en fait, pour l'État, à supporter la totalité

des frais d'exploitatien et de l'amortissement. Il est plus simple de supprimer un intermédiaire fictif et de remettre directement à l'État le soin de construire le transsaharien. Mais l'État constructeur et exploitant, cela ne rassure guère, chez nous. Dans l'espèce, la tâche reviendrait sans doute à l'État militaire. Passe encore, si les circonstances avaient désigné un de ces commandants de prodiges pour qui la nature et les hommes n'ont pas de résistances, un Lesseps à trois étoiles. On ne le voit pas : il faudra se contenter de la machine administrative, avec ses lenteurs et ses timidités. La machine résistera-t-elle aux impulsions contraires qui viendront de Paris? Un changement de législature ou de ministère, une saute de vent dans l'engouement public, et voilà le transsaharien paralysé, renouvelant sur une plus grande échelle les piteuses aventures du chemin de fer de Kayes à Bafoulabé. Les sables mouvants qui le menacent ne sont pas dans le désert, ils sont en France. Aujourd'hui même, malgré le courant qui porte en Afrique, nos députés oseraient-ils grever de cette énorme charge un budget à peine équilibré?

Le transsaharien doit une partie de sa vogue au transcaspien russe, son meilleur auxiliaire moral. J'ai vu naître cette ligne, j'en ai suivi la fortune, avec un intérêt particulier. Si l'on serre de près

l'analogie, il n'en reste pas grand'chose. Le transcaspien s'est fait par surprise, pour ainsi dire, par un développement logique et progressif, comme se font les organismes promis à une vie durable. Au début, personne ne soupçonnait ses destinées, personne n'y eût cru; c'était un expédient temporaire au service d'une opération stratégique. Il a avancé avec la conquête, ses ambitions n'ont apparu qu'à mesure qu'elles se réalisaient. Le transcaspien a 1400 kilomètres, le transsaharien en aura le double. Le transcaspien n'allait pas à l'inconnu, il allait rejoindre des provinces russes entièrement pacifiées. Après 1000 kilomètres dans les sables et les pays improductifs, il atteint un grand fleuve, et au delà, des vallées magnifiques, où la Russie trouve des facilités d'exploitation uniques au monde. Elle n'a aucune concurrence à craindre : elle peut aménager à sa guise l'Asie centrale, en retirer tous les produits, y verser tous les siens. Enfin le transcaspien a été créé par un gouvernement autocratique, qui portait de ce côté tout son effort, sans bruit, sans contrôle, sans défaillance.

Le lecteur voit assez qu'on ne plaide pas ici une thèse, pour ou contre le transsaharien, qu'on essaye de résumer une enquête. On a regret à refroidir de généreuses illusions, en insistant sur des vérités qui crèvent les yeux. J'y ai d'autant

plus de regret que, pour ma part, je crois au transsaharien. Je suis persuadé qu'il se fera un jour, comme tant d'autres entreprises réputées impossibles. Il sortira peut-être d'une révolution dans l'art des chemins de fer, prédite par quelques ingénieurs, révolution qui simplifiera ces mécanismes lourds et compliqués, qui permettra de les construire, de les exploiter dans des conditions plus rapides et plus économiques. Mais cette confiance mystique ne saurait prévaloir actuellement contre les objections du bon sens. Quand on demande à ce pays de grands sacrifices, on n'a pas le droit de les lui présenter comme une partie de plaisir, où la locomotive irait se faire couronner de lotus par les riverains reconnaissants du lac Tchad. Il est possible que ces sacrifices soient prochainement inévitables, qu'il faille avancer pour garder les positions acquises, refouler l'Islam afin de ne pas être refoulé par lui. Nous devrons alors marcher à cette tâche comme on marche au devoir, avec une résignation virile, sans espoir de compensations.

Je n'ai garde de conclure pour l'inactivité en Afrique. Bien au contraire. Je crois qu'il faut agir, et très vite. Il y a, chez les personnes les plus convaincues de l'importance du problème africain, une tendance à dire : « Ce sont affaires du xxe siècle. » Que ces personnes veuillent bien

se rappeler les dates énumérées plus haut : la nouvelle distribution de l'Afrique s'est faite en dix ans; on y débarquait hier, et dès demain les Anglais, les Allemands seront à leurs points d'arrivée. Le gain des grosses parties, dans le continent noir, n'est plus une question d'années, mais de jours et d'heures. — Je crois qu'il faut agir, mais aux bons endroits et avec le seul instrument efficace. Cet instrument — je suis heureux de me rencontrer ici avec l'auteur du *Soudan français* — ne peut être que la Grande Compagnie.

En écrivant ce mot, je ne pense point aux compagnies financières telles qu'elles existent chez nous. Je voudrais rendre au terme le sens qu'il avait quand André Bruë fondait la compagnie du Sénégal; le sens qu'il garde chez nos rivaux avec ces puissants organismes, la *Royal Niger Company*, la *Société anglaise de l'Est africain*, pour ne pas remonter à la célèbre compagnie des Indes. L'*Association internationale du Congo* a fourni, d'autre part, un type nouveau, très souple et sanctionné par le succès. La compagnie française devrait s'inspirer de ces excellents modèles.

Elle comprendrait des éléments très divers. De gros capitalistes, naturellement; mais, s'ils faisaient défaut, j'aurais pleine confiance dans la souscription populaire, ce ressort complaisant et

irrésistible qui tend de plus en plus à se substituer aux gros capitalistes, qui ne manque jamais son effet quand on intéresse les sentiments généraux de la nation. La compagnie réunirait des syndicats industriels, fabriquant pour les pays nouveaux, tournant toute leur activité de ce côté; de grandes influences sociales et politiques, des hommes dont la seule présence donnerait du crédit à l'entreprise, comme c'est l'usage dans les sociétés anglaises. Il serait indispensable que ces hommes appartinssent à toutes les nuances de nos opinions, et qu'en Afrique au moins, il n'y eût qu'une France. La compagnie recevrait les droits les plus étendus, elle demeurerait maîtresse absolue des territoires concédés. On ne saurait trop relâcher le lien qui la rattacherait à l'État; que craindrait-on, si tout y est français, l'argent et la direction? La compagnie armerait une flotte commerciale, elle pourrait lever des troupes, afin d'encadrer des contingents indigènes; elle n'aurait que l'embarras du choix, après vingt ans de paix, dans une société où tant d'irréguliers étouffent, en un temps où le goût des aventures suscite chaque jour des explorateurs.

L'État, qui ne parvient pas à créer une armée coloniale, aurait mauvaise grâce à marchander ces droits régaliens. L'État devrait faire le sacrifice de toutes ses habitudes, de toutes ses rou-

tines; il devrait se résigner à ignorer l'administration de la compagnie. Une gestion qui ne répondrait pas à notre attente serait encore supérieure à la gestion coloniale de l'État. On ne sait au juste si nous sommes colonisateurs; on sait pertinemment que l'État ne l'est point. A propos de l'abandon de Whidah au Dahomey, je lisais naguère cet aveu significatif dans une feuille d'un langage très mesuré, le journal *le Temps* : « Plusieurs des chefs de maisons françaises établis en ce point ne désiraient aucun changement à l'état de choses existant. Ils s'accommodent des exigences parfois bizarres des Dahoméens et savent très bien comment les amener à composition; enfin, avouons-le, il en est qui n'étaient pas sans redouter l'administration française, avec sa réglementation souvent étroite et tracassière. » Les négociants préfèrent l'administration du Dahomey à l'administration française!

Il suffit de ces quelques traits pour indiquer le vaste cadre où la compagnie pourrait et devrait se mouvoir. Est-ce un rêve? Avant de l'énoncer, j'ai recueilli de nombreux indices qui le montrent réalisable. Il y a dans le monde commercial une génération nouvelle, très hardie, désireuse de faire neuf et de faire juste. Il y a dans les divers milieux sociaux des bonnes volontés toutes prêtes, lasses de bien des choses en France, disposées à

s'associer librement pour une œuvre d'utilité commune. Au premier appel sérieux, on verrait surgir ces éléments de tous les points de l'horizon.

Quel serait le champ de travail d'une pareille compagnie? Les événements l'ont marqué : ce serait notre empire de l'Ouest africain, tous ces territoires dont le Soudan français formera le noyau, qui vont être reliés ensemble, délimités par le Sénégal, le Niger, les rivières du Sud. La compagnie s'approprierait le programme des Soudanais, exposé plus haut. Elle exploiterait ce qu'il y a de meilleur dans notre lot; elle ne perdrait pas de vue le lac Tchad; en se hâtant, elle réussirait peut-être à disputer au commerce anglais le nord du Soudan central. Si le succès couronnait ses efforts, il y aurait dans quelques années une ligne de fortes positions françaises au sud du Sahara. Alors nous pourrions penser sans imprudence à lancer le transsaharien. On ne le conçoit pas comme un fil de sonde allant plonger dans l'inconnu, dans les aventures et les déceptions; on le conçoit comme une voie attendue à son extrémité, sûre d'y trouver accueil dans une grande gare française. La voie pourrait être amorcée de ce côté. Vaincre le grand désert, balayer les nomades qui l'infestent, c'est une grosse entreprise; pour la mener à bien, ce ne serait pas trop d'un mouvement convergent, de

deux filets qui se rabattraient l'un vers l'autre, au fur et à mesure des besoins, des possibilités.

Est-ce à dire qu'il faille se croiser les bras en Algérie? Nullement. La ligne de Biskra à Ouargla est commerciale, plusieurs concurrents la demandent. Sa construction, sur 300 kilomètres, exigera deux années. Pendant ce temps, on pourra déblayer le terrain plus avant, dans le sud algérien, nouer des négociations avec les Touareg, faire les travaux d'approche politique. Il faut régler la question du Touât, en finir avec la menace de cet éperon, placé sous le ventre de l'Algérie. Dans deux ans, cette besogne préliminaire sera achevée, nous verrons plus clair devant nous, les chantiers seront tout montés à Ouargla, il n'y aura pas eu une minute de perdue. Si l'on a marché du même pas sur le Niger et au Soudan, si nous sommes attendus là-bas, si la situation générale et les dispositions de l'esprit public n'ont pas changé, on sera libre alors d'entamer le transsaharien proprement dit, on verra s'il y a urgence à souder les deux morceaux de la France d'Afrique.

Je n'ajouterai qu'un mot. En dehors et au-dessus de nos intérêts africains, commerciaux ou politiques, il y a un intérêt de premier ordre à précipiter sur ce monde nouveau les forces vives de notre pays. A quoi serviraient des terres

vierges, sinon à rajeunir, à réunir des hommes divisés par des querelles stériles, fatigués de combattre dans la nuit sans savoir où ils vont? Vingt ans après les grands désastres, les plaies vives sont pansées, l'activité renaît; pour lui donner un aliment, pour intéresser ce pays de sentiment et d'imagination, il faut autre chose que les luttes de partis usés sur les bancs d'une assemblée. Attendra-t-on qu'il se fasse entendre, le cri historique : la France s'ennuie? Ne l'avons-nous pas entendu naguère, très reconnaissable sous sa forme burlesque? Ce point de vue ne saurait laisser indifférents ceux qui veulent gouverner ce pays et le gouverner en paix; ils ont l'ambition légitime d'accréditer dans l'histoire une nouvelle forme de gouvernement; ils ne peuvent y réussir qu'en donnant à cette forme de gouvernement le lustre et l'autorité qu'on lui dispute encore; et ils ne peuvent lui donner cette consécration qu'en proposant à la France une des grandes œuvres dont elle est coutumière, une de ces œuvres universelles qui ont toujours été sa raison de primer dans le monde, l'excuse de ses folies, la consolation de ses malheurs.

Paris, octobre 1890.

TABLE DES MATIÈRES

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD.

